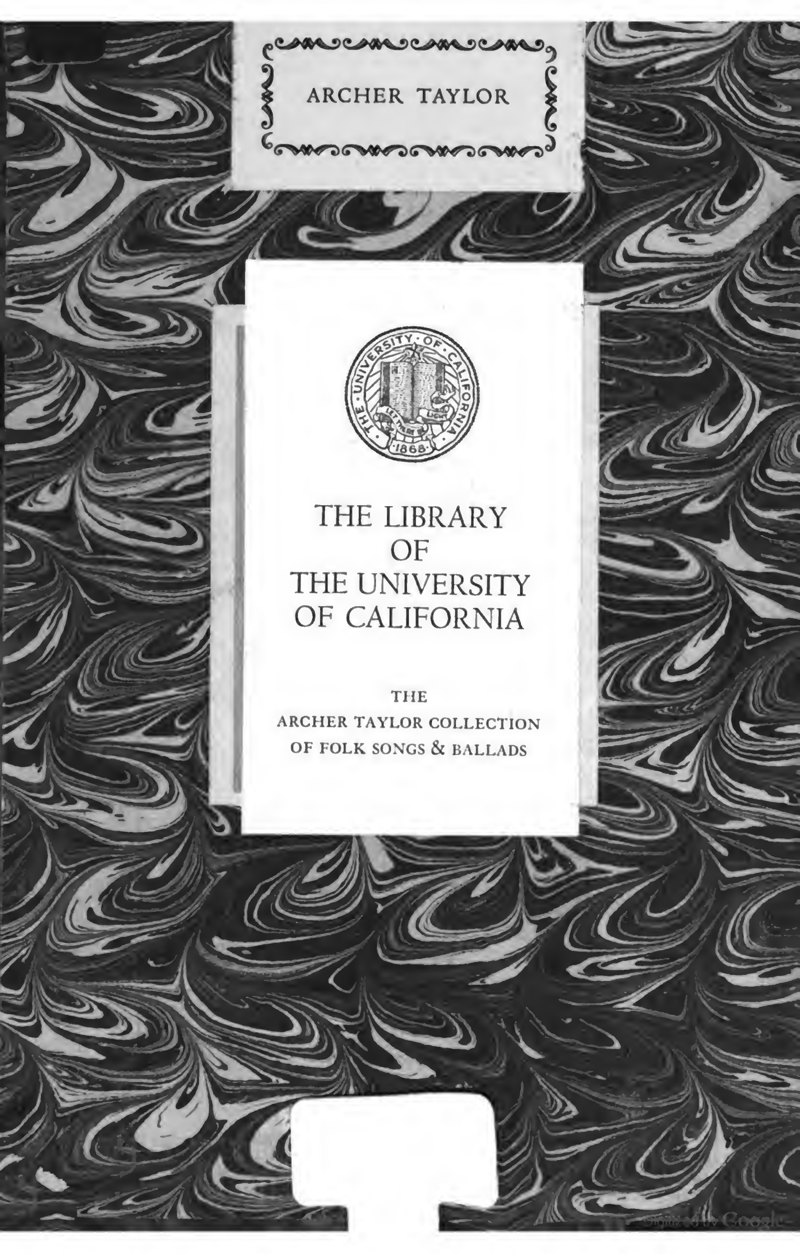
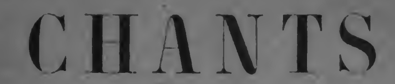

UC-NRLF
B 3 658 386


ARCHER TAYLOR
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868
THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
THE
ARCHER TAYLOR COLLECTION
OF FOLK SONGS & BALLADS





CHANTS
HISTORIQUES
DE LA FLANDRE

400 — 1650

RECUEILLIS PAR

LOUIS DE BAECKER

LILLE

ERNEST VANACKERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GRAND'PLACE, 7.

—

1855

CHANTS

HISTORIQUES

DE LA FLANDRE

CHANTS

HISTORIQUES

DE LA FLANDRE

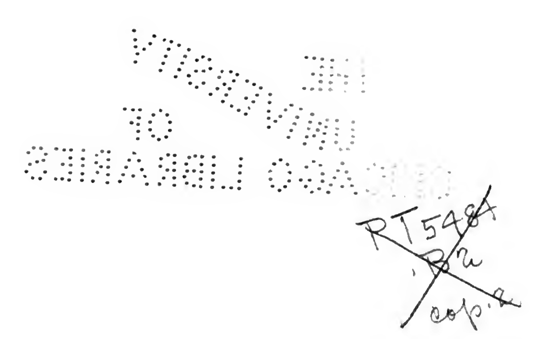
400 — 1650

RECUEILLIS PAR

LOUIS DE BAECKER

LILLE
ERNEST VANACKERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GRAND'PLACE, 7.

1855



LILLE. — IMPRIMERIE VANACKERE.

INTRODUCTION

I

« Je vois avec une grande satisfaction qu'on pense sérieu-« sement au recueil des poésies du peuple. C'est un peu tard « pour cela, mais pas encore trop tard, vu la grande tenacité « de l'étoffe. Quelqu'en soient les résultats, la France et « l'Allemagne y gagneront et verront se multiplier des « rapprochements qui subsistent sans qu'on les ait reconnus « jusqu'ici. » Ainsi s'exprimait le célèbre Jacob Grimm, dans une lettre qu'il nous adressait de Berlin le 25 mars 1853.

C'est qu'en effet les chants des peuples sont, comme leur langue et leur religion, un moyen d'apprécier leur génie, leurs tendances et les rapports de nationalité qui ont jadis existé entre eux.

C'est surtout dans les chants populaires proprement dits que se manifeste l'individualité d'une nation, parce qu'ils sont l'œuvre poétique de la nation elle-même, œuvre à laquelle tout le monde a collaboré et qui ne porte le nom de personne. Chants populaires ! s'écrie le poëte Mickewitz, arche d'alliance entre les temps anciens et nouveaux. C'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros !... L'Allemagne, par l'intermédiaire de ses érudits, a déjà publié ses *Volkslieder;* à l'heure qu'il est la France entière est conviée à rechercher les chansons si variées des anciens jours, transmises par les ancêtres

à la génération présente. Une commission, instituée par le gouvernement, en publiera le volumineux recueil, et la patrie sera ainsi dotée d'un monument gigantesque et unique dans son histoire littéraire. Nous avons été heureux de pouvoir prendre part à ce travail national ; nous ne nous occuperons donc pas ici des chants véritablement populaires de la Flandre, mais seulement de ses chants historiques, c'est-à-dire de ceux qui ont été inspirés par un événement public et ayant une date certaine. Sous ce rapport, ils auront peut-être encore un caractère populaire, en ce sens qu'ils ont eu pour auteurs des hommes du peuple pour la plupart sans instruction, qui, ne sachant que rimer, exprimaient naïvement des sentiments qu'ils trouvaient dans le cœur de tous. Ce n'étaient pas des poëtes suivant les règles de l'art ; aussi ont-ils passé inaperçus et leur nom est oublié. Cependant cette poésie chantée dans les rues, au coin des carrefours, est une des faces de la physionomie d'un peuple, et si l'on n'a pas cru devoir l'observer, c'est sans doute parce qu'elle se renouvelait chaque jour. Aujourd'hui qu'elle tend à disparaître avec les anciennes institutions, nous avons essayé d'en esquisser quelques traits.

II

A l'origine des peuples, la chanson était toute leur histoire. Homère allait chantant ses poëmes par les villes de la Grèce, et Tacite raconte que les Germains chantaient des vers où étaient retracés les gestes de leurs aïeux. « Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, » (TACIT, *Germ.*, c. 2); et ces chants ranimaient et excitaient leur courage à l'heure du combat. « Sunt illis hæc quoque carmina quorum relatu, quem barditum vocant,

accendunt animos futuræque pugnæ fortunam ipso cantu augurantur. » (*Ibid.*, c. III.)

« Dans les temps reculés, dit Willems, la poésie récitant à chaque génération nouvelle les exploits de ceux qui avaient bien mérité de la patrie, pouvait être nommée la mémoire des nations. L'histoire était alors dans toutes les bouches; elle courait les rues dans les chants populaires, s'asseyait aux festins du peuple et avait la puissance de créer des armées au moment du danger. Chacun s'intéressait aux traditions de sa race et s'attribuait une part de sa gloire; car chaque peuple ne formait en réalité qu'une seule famille, pure de tout mélange de sang étranger; on était beaucoup plus assuré d'être descendu des héros dont on chantait le courage, que nous ne le sommes aujourd'hui.....

« C'était en vers, ajoute notre écrivain flamand, que les Franks avaient coutume de réciter les actions héroïques de leurs chefs; l'histoire n'est devenue prosaïque que dans les cellules des moines et dans les cabinets des historiographes [1]. »

Les premiers poëmes héroïques des Germains paraissent avoir été composés chez les Goths, à la cour de Théodorik. Les auteurs latins du temps en parlent; ils ont même rapporté dans leurs histoires une grande partie des traditions chantées dans ces poëmes, qui célébraient d'abord la gloire de la famille des Amalungen [2], puis celle d'Attila et de Théodorick lui-même.

Ce sont probablement ces poëmes que Charlemagne fit recueillir et apprendre par cœur [3], comme Lycurgue et les Pisistratides avaient recueilli les chants homériques. Mais ces poëmes renfermaient des traditions païennes, et le fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, répudia, dans sa dévotion exagérée, le monument élevé par son père à l'histoire de son

[1] *Chronique de Deklerk*, publiée par Willems, introduction, p. 9.

[2] ÉD. JUSTE, *Dissertation sur l'origine des Poëmes attribués à Homère.*

[3] Barbara et antiquissima carmina quibus veterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriæque mandavit. — EINHARDI VITA CAROLI MAGNI. (*Pertz, Monum. Germaniæ historicæ*, II, p. 158.)

pays. « Poetica carmina gentilia quæ in juventute didicerat, respuit, nec legere, nec audire, nec docere voluit. » (THEGANI, *Vita Hludowici imp. Pertz*, tom II, p. 594.)

Toutefois le peuple n'oublia pas entièrement les chants antiques. Aux Xe et XIe siècles, les paysans savaient encore la chanson du fameux Thideric de Berne, *de quo cantabant rustici olim*, dit le *Chronicon quedlinburgense* [1], et il est permis de supposer que le sujet des poëmes de la Goedroen, des Nibelungen, de l'Hildebrandslied et des Saxons, remonte à l'époque de la grande migration des peuples du Nord. Mais tous ces chants vieillirent bientôt et passèrent de mode lorsque Charlemagne et ses paladins renommés, et qu'Arthur et ses chevaliers de la Table-Ronde, donnèrent à leur tour naissance à un nouveau cycle poétique.

La chronique de Bertrand du Guesclin nous fait connaître quels furent alors les héros favoris des poëtes :

Qui veut avoir renom des bons et des vaillants
Il doit aller souvent à la pluie et aux champs,
Et estre en la bataille ainsi que fut Rolland,
Les quatre fils Haimon et Charlou li plus grand,
Li dus Lions de Bourges et Guion de Connans,
Perceval li gallois, Lancelot et Tristans,
Alexandres, Artus, Godefroy ly sachans,
De quoi cils ménestriers font les nobles romans.

Ces romans sur Charlemagne et les héros de la Table-Ronde eurent, au XIIIe siècle, une grande vogue. Quoique composés pour la plupart de dix, vingt et trente mille vers, ces poëmes n'en furent pas moins appelés *chansons*. Ils formaient, quand ils étaient écrits en volume, un véritable meuble. Aussi s'est-on demandé si ces chansons étaient chantées.

[1] MENKENII, *Script. rer. Germ.*, t. III, p. 170.

Selon nous, il faut distinguer entre les chansons primitives des trouvères ou vinders, et ces œuvres de longue haleine où les jongleurs du XIIIe siècle, mêlant aux récits historiques des circonstances mensongères, confondaient les faits et les noms d'hommes et de lieux. Le ménestrel du duc de Brabant, Adenez, critique cette espèce de jongleurs qui altèrent le poëme primitif en plusieurs endroits et ne savent rimer ni mettre en ordre les récits d'amour, d'armes et d'honneur.

Cil jugléor, qui ne sorent rimer,
Firent l'usage en plusieurs lieus fausser.
D'amour et d'armes et d'honneur mesurer,
Ne sorent pas les points ne compasser,
Ni les paroles à leur endroit placer :
Car qui l'istoire veut par rime ordener,
Il doit son sens à mesure accorder.

Un grand poëte flamand, un homme de génie, Jacques Van Maerlant, s'éleva aussi contre ces romans relatifs à Charlemagne et à la Table-Ronde, genre de poésies qu'il qualifiait de frivole. Et cependant il avait lui-même sacrifié dans sa jeunesse aux goûts chevaleresques de ses contemporains ! Il fit la guerre aux romanciers français et à leurs traducteurs, comme à des gens qui s'étaient imposé la tâche de gâter l'histoire par mille inventions ridicules. Suivant lui, la poésie devait servir exclusivement à l'instruction morale et religieuse du peuple et non pas aux plaisirs de l'imagination [1].

Nous trouvons des preuves de cette singulière amplification des chansons originales dans le roman de Rou et dans celui de la Violette.

Dans le premier, nous lisons qu'en 1066, à la journée de

[1] *Chronique de Deklerk*, publiée par Willems, introduction, p. 9.

Hastings, un jongleur nommé Taillefer chantait des vers sur Roland et Charlemagne ·

Taillefer qui moult bien cantoit
Sur un roncin qui tost aloit
Devant eux s'en aloit cautant
De Charlemaigne et de Rolant
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent à Rainscevaus.

Dans le second, Gilbert de Montreuil nous apprend que le comte Gérard de Nevers, inconnu dans son pays, voulant se faire ouvrir le château de Nevers, s'y présente en ménestrel et chante la chanson de Guillaume au court-nez :

Lors commence, si com moi semble
Come cil qui mout iert senés
Ces vers de Guillaume au Cornés
A clere vois et à dous son.

Or, il est probable que les vers chantés par Taillefer et Gérard n'étaient pas ceux des romans de Theroulde et de Gilbert de Montreuil. En effet, on ne peut pas supposer que ce jongleur et ce chevalier aient débité, devant un auditoire qui ne pouvait guère prêter une longue attention : l'un, les quatre mille vers de la chanson de Roland, pour exciter le courage des guerriers ; l'autre, les deux mille vers du poëme de Guillaume au court-nez, pour se faire reconnaître de ses vassaux. Ce devait donc être des chansons populaires, concises, rapides, saisissantes comme celles que chante le peuple, tout un drame énoncé dans quelques couplets.

« Quant à ces formidables compositions de vingt et trente

mille vers, dit M. Génin[1], elles étaient faites pour être lues, comme par exemple les chroniques de Wace, ou bien elles se décomposaient en branches, et les branches en épisodes.

« Nous avons une pièce où deux jongleurs, faisant assaut de mérite, énumèrent par émulation les poëmes que chacun d'eux est en état de réciter : cela monte très-haut. Mais encore ne faut-il pas croire qu'une composition d'une médiocre étendue, le Roland, par exemple, se récitât de suite d'un bout à l'autre. Non, ces quatre mille vers peuvent se démonter en dix ou quinze morceaux ; le poëte a pris soin lui-même de préparer les extraits, et de là vient que l'on trouve çà et là, résumé en quelques vers, ce qu'on a plus haut développé longuement et indiqué aussi par anticipation et d'une façon sommaire, un dénouement qui est encore très-éloigné. La même chose existait sans doute dans les poëmes homériques : le rhapsode qui chantait la visite de Chrysis au camp d'Agamemnon, ou les adieux d'Hector et d'Andromaque, ou les supplications de Priam aux pieds d'Achille, était bien obligé de faire entrevoir à ses auditeurs en plein vent le point de départ et le dénouement provisoire ou définitif de l'épopée, autrement l'auditeur ne se fût pas retiré satisfait. Cette nécessité devait avoir amené dans l'œuvre primitive une foule de redites, et je m'imagine que le travail des alexandrins a consisté, pour la plus grande partie, à supprimer ces vers devenus inutiles et à raccorder convenablement les diverses parties de l'œuvre qu'ils transformaient, faisant de cette multitude de petits poëmes cycliques, composés pour la récitation, une vaste épopée, une œuvre continue, destinée désormais à être lue d'ensemble. »

Les chansons auxquelles ce recueil est consacré sont des chansons historiques qui ont été réellement chantées. Quelques-unes, rappelant les plus anciens faits de l'histoire de France, offriront peut-être ceci de remarquable, c'est qu'elles auront été chantées en langue thioise ou tudesque avant de l'avoir été en

[1] *Chanson de Roland*, introduction.

français, et justifieront ainsi l'assertion que M. Paulin Paris n'a émise que sous la forme d'un doute dans son *Essai d'un dictionnaire de la langue française*, pp. 5 et 6 : « Pendant plusieurs siècles, les *chansons d'avantures ou de gestes* tinrent à nos Français lieu de toute histoire et pour ainsi dire de toute littérature.

« C'était le dernier écho des traditions historiques et poétiques transportées par les Francs chez les Gallo-Romains ; car il est assez naturel de penser que les bardes germains n'avaient pas tardé à prendre la langue *romaine* pour interprête de leurs vieilles légendes aussi bien que de leurs idées nouvelles. Ils chantèrent donc en français ce que leurs pères avaient chanté en *thiois*.....

« Ces premières chansons, néo-latines ou françaises, durent conserver quelque chose de la précédente forme barbare, par exemple, la division en couplets inégaux de vers assonants. Les gestes des *Lorrains*, d'*Aubery le Bourgoin*, d'*Ogier le Danois* et de *Renaud de Montauban*, semblent ainsi venus des forêts de la Germanie. »

III

Au berceau des siècles historiques, la poésie et la musique se confondaient ; le poëte était musicien et chantait ses propres œuvres. Mais on ignore quelles étaient les mélodies de ces chants des premiers âges. L'empereur Julien assure que celles des chansons guerrières des barbares d'au delà du Rhin les mettaient dans le ravissement, quoiqu'elles fussent semblables aux cris aigus des oiseaux sauvages [1].

[1] *Mysopog.*, p. 337.

Plus tard, les Vinders et les Minnezängers chantèrent leurs longs poëmes en s'accompagnant d'instruments et surent donner à leur voix de douces inflexions, au dire de Ducange : « Ministrelli dicti præsertim scurræ, mimi, joculatores quos etiamnum vulgo *menestreux* vel *menestriers* appellamus. Porrò ejusmodi scurrarum munus erat principes non suis duntaxat ludicris oblectare, sed et eorum auris variis avorum, adeoque ipsorum principum laudibus, non sinè assentatione, cum cantilenis et musicis instrumentis demulcere. Interdùm etiam virorum insignium et heroum gesta aut explicata et jucunda narratione commemorabant, aut suavi vocis inflexione fidibusque decertabant, quo sic dominorum cæterorumque qui his intererant ludicris, nobilium animos ad virtutem capessendam et summorum virorum imitationem accenderent ; quod fuit olim apud Gallos bardorum ministerium, etc.[1] » Jornandès (cap. V.) et Diodore de Sicile (lib. V, 31) avaient dit avant Ducange, le premier : « Antè quos etiam cantu majorum facta, modulationibus citharisque canebant ; — De Gothorum Orig. » — le second : « Sunt etiam apud eos melici poetæ, quos bardos nominant. Hi ad instrumenta quædam lyris similia, horum laudes, illorum vituperationes decantant. » Ammien Marcellin s'exprime sur les premiers bardes de la Gaule de la même manière que Diodore de Sicile.

Roquefort reproduit, dans son livre sur l'État de la poésie française aux XIIe et XIIIe siècles, des vers où sont cités les différents instruments dont se servaient les ménestrels du moyen âge :

Viole, rubebe, guiterne
L'enmorache, le micamon
Citole et le psalterion ;
Harpes, tabours, trompes, nacaires,
Orgues, cornes plus de dix paires.

[1] *Glossarium*, v° ministrelli.

Cornemuses, flajos et chevrettes,
Douceines, simballes, clochettes,
Timbre, la flauste brehaingne,
Et le grand cornet d'Allemaingne,
Flajos de saus, fistule, pipe,
Muse d'Aussai, trompe petite,
Buisines, èles, monocorde,
Où il n'a qu'une seule corde
Et muse de blet, tout ensemble.

Les bardes ne tardèrent pas à exercer une haute influence sur leur époque Ils furent admis à la cour des princes, qui les comblaient d'honneur.

Le trouvère Blondel vivait dans l'intimité de Richard Cœur-de-Lion; Berdic, jongleur ou ménestrel de Guillaume le Conquérant (regis joculator) possédait, suivant le livre du Doomsday, trois *vills* et cinq *caracates* de terre sans redevances; Adenez et Gillebert de Berneville avaient à la fois un protecteur et un admirateur dans Henri III, duc de Brabant, poëte lui-même, et père de l'aimable Marie de Brabant, qui laissa après elle de si suaves poésies.

M. le comte Léon de Laborde a fait connaître les noms des ménestrels admis à la cour des ducs de Bourgogne, qui étaient aussi comtes de Flandre ; ce sont : Henry Josse, Jossequin de Ghistelles, Claus, Henry du Houx, Jehan de Watterie, Jehan Boulenger, dit Pagot, Eliot Nicole, Guillaume Caillet, Thiebault de Strasbourg, Christofle d'Albourg, Jehan Farren, Jehan Facien l'aisné, Jehan Kavesme, Jehan Gigon, Jehan Durant, Estienne de Borgarde, Pierre Claissone, Rogier de Bey, Guiot de Bisse, Ferrenet Guiart, Perrenet Raoul, Guillaume de la Chaumie, Hennequin Coppetrippe, Perrenet Prevostel, Girard Janson, Paulin d'Alixandre, Audry Johan, Anthoine Leblanc, Estevenin Paresis, Joriis Fieret, Ernequin, Colin Boule, Jehan de Cordouval, Jehan Fernandez, Johannes du Passaige, Ambroise de Millan, Jehan Ragot, Robert Alart, Perrin Thierry, Pierre de Limoges, Pierre de Miguiel, Nicaise de Cambray, Honneur aux dames,

Nicolas van Vasle, Jehan de la Court, Jehannin de la Chapelle, Pierrenet Novine, Henry Bucquelin, Jehan de Bos le Duc, Henry Bouclers, Lyenart Bouclers, Pieter Burse et Alphonse de Passaige [1].

Mais du jour où les trouvères ne comprirent plus leur mission civilisatrice, ils perdirent tout prestige, et la considération qui les entourait s'en alla. Au XIVᵉ siècle, on ne vit plus en eux que de vils ménétriers aux mœurs dissolues. Condamnés par l'Église, ces fils déshonorés de la muse chrétienne furent assimilés, par un statut du règne d'Élisabeth, aux filous et aux vagabonds.

Depuis ce temps, leur position ne s'est pas améliorée; ces chanteurs ambulants, ces *Liedjezangers*, comme on les appelle en Flandre, sont restés malheureux. Un d'eux a dépeint lui-même son infortune dans la chanson flamande qui suit :

1

Komt hier en blyft wat staen
Aenhoort myn klagten aen,
In myn jong leven wierd ik bemind,
Ik was myn vader moeders liefste kind,
Maer nu als ik bepys,
Hoe ik ben blind, myn hairen worden grys,
En dat in 't bloeyen van myn jaeren.
Plant hier in uw gedagt,
Myn droeve bitter klagt.

2

Als het jaer negen was,
Dan vieil ik in de clas,
Ik wierd getrokken dan voor canonnier,
Ik was content en leefde in plezier,

[1] *Les Ducs de Bourgogne*, études sur les lettres, les arts et l'industrie.

Alzoo trok ik naer het veld.
Fris en gezond als eenen vromen held,
Maer hoe heeft God my zoo geschonden,
Door het bersten van het canon,
Ik zien nog dag nog zon.

3

Als wy waeren in 't vuer,
Ik was als canonnier,
Berst het canon het gaf een groote vlam,
Dat myn gezigt en oogen flind weg nam,
'k lag daer een uer of acht,
Tot dat ik ben in hospitael gebragt,
Als martelaer ja zonder oogen,
Ja gantsch en geheel verbrand,
Wyd uyt myn vaderland.

4

Ik heb dikwils tot myn wee,
Geflaepen in den snee,
Ja zonder brood en water voor myn drank,
Dat duerde dikwils veertien dagen lang,
Dat wy waeren in den nood,
En dag en nagt marcheéren zonder brood,
Een steenen hert zou moeten scheuren,
Wat ik heb uytgestaen,
Ach! mensch wilt my bystaen.

5

Ik leef nu in den rouw,
Met myn kinders en vrouw,
Ik kan niet leven als door mynen vank,
Jont my eenen stuyver of wel een blanck,

Het is u geen ruien,
Ik moet nu leven by de goede lien,
Want ik ben blind voor geheel myn leven,
Myn werken is gedaen.
Ik moet nu zingen gaen.

6

Ik hoop als dat myn klagt,
Zal komen in het gedagt,
Van alle menschen die my heeft verstaen,
Laet oyt geen blinden mensch verloren gaen,
Als gy aenziet den nood,
Hebt medelyden het is voor zyn brood,
En voor zyn kinders om te leven,
Staet hem ô mensch by,
Ach! helpt hem uyt het ly.

7

Het is den wil van God,
Myn ongelukkig lot,
Noyt te aenschouwen sterren zon of maen,
Maer blind met mynen cameraed te gaen,
Die ik vond op de reys,
Gestropieérd en ook vol zwaer gepeys,
Ook oncapabel om te werken,
Geschooten door zyn hand,
Hy vraegt ook onderstand.

8

Leert hier dan groot en kleyn,
Die hier in 't ronde zyn,
Hoe God den mensch kan vinden op zyn tyd.
Gy die nog ziet en ongeschonden zyt,

Dat het is voor het brood,
Ach! helpt den blinden uyt den nood,
Gy weet wy allen moeten leven,
Een kleyn caritaet,
Die noyt verloren gaet.

Traduction. = 1. Venez et arrêtez-vous un instant; écoutez mes plaintes. Dans ma jeunesse, j'étais aimé; j'étais l'enfant chéri de mon père et de ma mère. Mais maintenant quand je pense comment je suis devenu aveugle et comment mes cheveux sont devenus gris, et cela à la fleur de ma vie... Ah! n'oubliez pas mes plaintes amères.

2. En l'an IX, je fus enrôlé comme soldat, on me désigna pour être canonnier; j'étais content et vivais dans le plaisir; mais bientôt je partis pour la guerre, bien portant et vigoureux, brave comme un héros, mais quel sort Dieu m'a réservé! la flamme du canon me priva de la vue.

3. J'étais là étendu environ huit heures durant, jusqu'à ce que je fusse porté dans un hôpital; aveugle, j'étais là comme un martyr et loin de mon pays.

4. Souvent, dans ma détresse, j'ai dormi dans la neige, sans pain ni eau pour me désaltérer; et cela dura quinze jours, et nous étions dans le besoin et il nous fallait marcher! un cœur de pierre se briserait au récit de tous mes malheurs; ô hommes, secourez-moi!

5. Je vis maintenant dans le deuil et la misère, avec ma femme et mes enfants; je ne puis vivre qu'avec ce que vous me donnez; donnez-moi un sol ou un liard; c'est peu pour vous; je dois vivre maintenant avec les aumômes des bonnes gens, car je suis aveugle pour le reste de mes jours; je ne puis travailler, je dois errer en chantant.

6. J'espère que mes plaintes seront entendues ; ne laissez pas l'aveugle mourir de faim ; voyez son malheur, ayez pitié de lui ; donnez-lui du pain, afin qu'il puisse vivre avec ses enfants ; secourez-le, ô hommes ! secourez-le dans ses souffrances !

7. C'est la volonté de Dieu, c'est mon sort de ne plus voir ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, mais d'errer aveugle avec mon camarade que j'ai rencontré en chemin, mon camarade blessé et souffrant comme moi, aussi incapable de travailler, amputé de la main droite ; lui aussi implore votre pitié.

8. Apprenez donc, grands et petits, vous qui nous écoutez, comment Dieu sait éprouver ses créatures ; vous qui êtes valides et regardez le ciel, donnez-nous du pain, secourez l'aveugle dans sa misère ; vous savez que tous nous avons droit à la vie ; une légère aumône n'est jamais perdue.

Le malheureux qui allait chantant ces vers, il y a quelques années, par les villes, les bourgs et les villages des arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck, n'était pas le seul à exercer ce triste métier. Parmi les pauvres ménestrels de la Flandre moderne, nous avons recueilli les noms de Baelhx (de Steenvoorde), de Jean Garwig (de Bruges), qui se qualifiait de compositeur et avait pour devise, tantôt : « *Die meer vrede mint als twist.* » — Il aime mieux la paix que la discorde ; et tantôt : « *Wint hy wat hy leeft 'er van.* » — Gagne-t-il peu, il en vit. — Garwig s'associa un autre brugeois nommé Joseph Bonte, et tous deux parcoururent ensemble le pays flamand pour chanter leurs couplets plaintifs ou gais, suivant les circonstances. Le peuple les appelait *Seppen* et *Ian* ; c'étaient deux amis qui s'étaient juré fidélité jusqu'à la mort et partageaient entre eux le pain qu'ils gagnaient :

.... Die zingen voor hun brood,
Hebben elkaer gezwooren, by te staen tot er dood.

Ils chantaient pour l'édification du public :

Door 't Seppen en Ian
Leerzaem voor allen man.

A ces noms s'ajoutent celui de Blomme, de Bergues, compositeur-poëte, qui se trompait, comme il le dit lui-même, plutôt par ignorance que par savoir :

. . . . Blomme, komponist,
Die meer door onwetentheyd als door wysheyd mist :

Celui de Martin de Weirdt, de Zomergem, à qui peines et plaisirs faisaient du bien :

Ramp en vreugd
Doet my deugd.

qui dépensait son argent dans le contentement et la joie :

Die in contentement en vreugd zyn geld verteirt;

et qui désirait être en paix avec ses confrères :

Die van zyn mede-broeders den zoeten vre begeerd.

Nous citerons encore Louis Vanneste, qui devait soigner dix enfants et engageait ses auditeurs à acheter sans retard ses chansons :

Koopt liever van dage als morgen
Vanneste moet voor thien kinders zorgen ;

Jean de Busschere, toujours content et heureux dans la tristesse comme dans le plaisir :

Vreugd en druck
Baert my geluk ;

Louis Druel et sa femme Thérèse ou Anna de Vos, qui voyageaient avec leurs enfants à travers champs et forêts :

Reyzende met hunne kinderen door veld ende bosch ;

puis ces enfants qui, devenus grands, chantèrent aussi :

En door huys gezel,
Die ryzen wel ;

Jean Lefebvre, aux cheveux noirs,

Zwart van hair

qui devint le compagnon de Deweirdt, et fit avec lui connaître à la Flandre beaucoup de choses nouvelles :

De welke nu te samen zingen,
En veel nieuws in Vlaenderen bringen ;

J. Sadones, le chanteur, dont les plus belles années étaient passées et dont l'âme disait : Amis, priez pour moi !

Zyn schoonsten tyd is ook voor by,
Zyn ziel zegt : Vrienden bid voor my'.

Jean van Hee et sa femme, qui procréèrent ensemble dix-neuf enfants :

. . . . Ian van Hee en zyn' vrouwe,
Gewon negenthien kinderen in hun trouwe;

originaires de Roulers, et qui étaient allés se fixer à Poperinghe :

. . . Ian van Hee, voor dezen Rousselaernaer.
Die vereenigt is in'Poperinsche-schaer.

Enfin, Pierre Maes, Madelyn, Pierre Fonteyne, Mathieu Heele, D. van Han, J. Calmeyn, Dominique Malfait de Saint-Denis, près Courtrai; A. P. Steenkiste, van Loet, Henry Verstraete, Charles Behaeghel, F. Bullens, Thomas Ramaud de Bruges, Bertrand de Douai, et les chanteuses Marie Gillis, Thérèse Boudens et Mme Blot de Douai ou de Saint-Pol.

On voit dans une chanson, composée par Martin de Weirdt, quel était le costume de ces chanteurs ambulants :

1

Vrienden, ik doen den zangers stiel,
Nu al meer als twee jaren,
Ik heb gekogt een nieuwen kiel
En ik wil elk verklaeren,
Die dragt die is gemakkelyk.
Ik kryg daer in behaegen,
In Braband ziet men arm en ryk
Al eenen blauwen kiel draegen.

2

Baptiste Sadones kwam eerst
Deze dragt op te bringen;
Van Neste zag ik op een feest
Met eenen kiel staen zingen.

Dagte ik zal dat volgen naer
Die dragt kwam my behaegen.
Ik wil als de ander te gaer,
Ook eenen blauwen kiel draegen.

3

Als *Garwig* my met myn kiel zag,
Met *Bonte* zyn confraeter,
Zy schoten t'saemen in een lach
Zy kwamen tot my naeder;
Waer hebt gy gekogt uwen kiel?
Kwamen zy aen my vraegen,
Zy zwoeren beyde op hun ziel:
Wy willen ook een kiel draegen.

4

Ian de Busscher van Rousselaer
Die kwam tot my geloopen,
Hy zey: De Weirdt dat is de vaér,
'K wil my ook een kiel koopen.
Ik zal nae Geeraerdsbergen gaen.
Eer acht a veerthien dagen,
Die dragt die staet my douders wel aen.
Ik wil ook eenen kiel draegen.

5

Domin Malfait van Sint-Denys
Die kwan ook toegeloopen;
Marten, zegt my den nauwsten prys,
Hoe veel gy uw kiel moet koopen?
Ian Lefebvre van Waeregem
Kwam my het zelve vraegen.
Zy riep met een klaer stem:
Wy willen ook een kiel draegen.

6

Die dragt die word gehel gemeen,
Elk wilt eenen kiel koopen,
Men ziet in Braband ider een
Met eenen blauwen kiel loopen,
Eenen kiel is goed overal,
Voor regen-en hagel-vlaegen,
'K zegge dat ik wil en ik zal,
Blyven een blauwen kiel draegen.

Traduction. = 1. Amis, je fais le métier de chansonnier depuis plus de deux ans ; j'ai acheté une nouvelle blouse, et je veux persuader á chacun que c'est un vêtement commode. En Brabant, on voit riche et pauvre porter une blouse bleue.

2. Jean-Baptiste Sadones le premier porta ce vêtement ; je vis Van Neste, un jour de foire, chanter vêtu d'une blouse bleue ; je pensai en moi-même : Je suivrai cette mode, elle me convient, je veux être comme un autre ; je porterai aussi une blouse bleue.

3. Quand Garwig et son confrère Bonte me virent avec ma blouse, ils éclatèrent de rire et s'approchant de moi : Où avez-vous acheté votre blouse, me demandèrent-ils; ils jurèrent tous les deux sur leur âme de porter aussi une blouse bleue.

4. Jean de Busscher de Roulers, qui courut à moi, me dit : De Wierdt, je veux aussi me procurer une blouse, j'irai à Grammont avant huit à quinze jours ; cela me convient, je veux aussi porter une blouse bleue.

5. Dominique Malfait de Saint-Denys qui accourut aussi ; Martin, dites-moi combien avez-vous payé votre blouse ; Jean Lefebvre de

Waereghem me fit la même question, et tous s'écrièrent d'une voix sonore : Nous voulons aussi porter une blouse bleue.

6. Ce vêtement devient très-commun, chacun veut acheter une blouse ; on voit tout le monde en Brabant avec une blouse ; une blouse est bonne en tout temps, par la pluie et la grêle. Je dis que je veux continuer de porter une blouse bleue.

Ainsi étaient vêtus ces troubadours dégénérés de notre âge ! Ils allaient, couverts d'une blouse, de ville en ville, de bourg en bourg, de village en village, à travers notre pays flamand, en chantant et mendiant.

CHANTS HISTORIQUES

CYCLE MÉROVINGIEN

Sortis de la Scandinavie, c'est par la mer du Nord que les Saxons sont venus prendre possession de la Flandre. Sidoine Apollinaire a dépeint leur intrépidité à franchir les flots verdâtres[1]. Tout leur bonheur consistait à les braver, dit le docteur Snellaert, à vaincre les monstres que la mer poussait vers les côtes, ou à tenter des expéditions lointaines, d'où ils rapportaient les dépouilles de ceux qu'ils avaient surpris ou vaincus. Ils partageaient donc avec les autres peuples germains cet amour de la vie aventureuse : aussi enthousiastes du merveilleux, ils le façonnèrent aux allures de leur propre existence; l'esquif prenait la place de l'agile coursier; le héros,

[1] . ... Cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.
(Carm., VII, v. 369.)

au lieu de combattre l'être malfaisant au fond d'une forêt ou dans les flancs de quelque caverne, allait poursuivre l'ennemi au fond d'un marais ou sous les vagues de l'Océan [1].

Une telle existence a dû nécessairement se refléter dans les chants de ces rois de la mer, de ces *Zeekongars*, comme on les appelait. En Flandre, ces chants maritimes ont reçu le nom de *Noordzeezangen* [2]. Il nous en est parvenu sept, dont cinq ont été conservés dans l'Edda des Scandinaves, un dans le dialecte teutonique sous le titre de *Goedroen*, et un autre sous celui de *Beowulf*. Ce dernier est écrit en anglo-saxon et appartient plutôt à l'Angleterre qu'à notre pays ; nous n'aurons donc pas à nous en occuper.

Voici les cinq chants de la vieille Edda qui traversèrent l'Océan avec les émigrants de la Scandinavie. Ils ont été traduits en allemand par Jacob Grimm, et en flamand par M. Ph. Blommaert [3].

[1] *Histoire de la Littérature flamande*. Bruxelles.

[2] *Chants de la Mer du Nord*.

[3] M. Depping a publié, en collaboration de M. Francisque Michel, la légende de Wieland avec les textes islandais, anglo-saxon, anglais, allemand et français-roman. — (Voir l'intéressante notice de M. Alfred Maury sur la vie et les travaux de Depping. Paris, 1854.)

I

CHANT DE WIELAND

En Suède régnait un roi nommé Nidud : il avait deux fils et une fille appelée Boldwild. De son temps vivaient trois frères, fils d'un roi de Finlande; l'un s'appelait Schlagfin, le second Égel, le troisième Wieland. Ces trois derniers allèrent chasser; ils vinrent dans le Wolfdal, la vallée aux Loups, s'y établirent et se construisirent des maisons. Il y avait là une large pièce d'eau, nommée la mer aux Loups. Un jour, de grand matin, ils rencontrèrent sur ses bords trois jeunes filles, qui y étaient assises et filaient; elles avaient près d'elles leur manteau de cygne. C'étaient trois Walkyries; deux d'entre elles, Ladgund, au cou de cygne, et Hervara, la savante, ou Alwys, étaient filles du roi Ludwer; la troisième avait nom Alrune et était fille de Kiar de Walland. Les trois frères conduisirent les trois jeunes filles dans leurs maisons, et elles devinrent leurs femmes. Égel prit Alrune, Schlagfin Ladgund, et Wieland Hervara. Ils vécurent ainsi ensemble pendant sept ans; alors les femmes s'envolèrent pour aller, sur les champs de bataille, désigner les guerriers qui devaient succomber, et elles ne revinrent plus.

Les maris sortirent pour chercher leurs femmes : Ègel Alrune, Schlagfin Ladgund; mais Wieland resta chez lui dans le Wolfdal. C'était, d'après les vieilles traditions, un homme très-ingénieux; aussi Nidud se laissa prendre comme il est dit dans la chanson :

Il y avait une fois trois jeunes filles du sud qui allèrent à travers la forêt Noire, vers le champ de bataille, pour désigner ceux qui devaient mourir; c'était Alwys, la jeune, avec deux compagnes. Quand elles furent fatiguées, elles s'assirent sur le rivage d'une mer et filèrent du lin fin. Elles furent rejointes bientôt par trois fils de roi qui les emmenèrent avec eux, et Alrune reçut Ègel dans ses bras blancs, et Zwaenwit, au cou de cygne, jeta les siens autour de Schlagfin; mais Alwys, la troisième sœur, livra à Wieland son cou blanc. Pendant sept années ils vécurent ensemble, mais à la huitième, les femmes eurent un violent désir de briser leurs liens; elles voulurent retourner dans la forêt Noire, vers le champ de bataille, surtout Alwys, la jeune. Elles s'envolèrent; mais, auparavant, Alrune, la fille de Kiar, fit le tour de la salle, se posa à terre et dit d'une voix calme : « Il lui est maintenant pénible d'errer le long des rochers! »

Les chasseurs fatigués revinrent et virent leurs maisons abandonnées; ils cherchèrent en dedans, en dehors, mais en vain; leurs femmes n'y étaient plus. Aussitôt Ègel se dirigea vers l'est à la poursuite d'Alrune, Schlagfin vers le midi pour retrouver Zwaenwit; Wieland resta seul dans le Wolfdal, où il forgea de précieux bijoux, entoura des diamants d'or rouge et fabriqua de belles bagues; il attendit ainsi le retour de sa brillante épouse.

Mais quand Nidud, le prince de Niara, apprit que Wieland était resté seul dans le Wolfdal, il envoya ses gens pendant la nuit pour l'attaquer. Leurs coursiers étaient bien ferrés, leurs boucliers brillaient aux rayons de la lune. Ils descendirent de selle et entrèrent dans la demeure de Wieland; ils y virent des

bagues attachées par un ruban, sept cents en tout : autant il en avait forgé. Ils les détachèrent, puis les remirent à l'exception d'une seule qu'ils gardèrent comme pièce de conviction.

Wieland revint de la chasse, harassé de fatigue, car il avait été bien loin. Il s'approcha du feu pour rôtir la chair d'une ourse : haut s'élevaient les flammes que projetait ce feu fait de branches sèches. L'Alve s'assit près du foyer, sur la peau de sa bête, prit ses bagues et les compta ; une manquait. Alors il se dit en lui-même : « Est-ce que la jeune Alwys serait revenue et l'aurait-elle détachée ? » Il resta plongé dans une longue méditation et s'endormit.

Quand il se réveilla il était triste ; il avait de lourdes chaînes aux mains, de lourdes chaînes aux pieds.

« Qui, s'écria-t-il, a enchaîné ainsi un fils de roi et l'a honteusement lié ? »

Nidud, le prince de Niara, répondit :

« Comment, roi des Alves, as-tu obtenu mes trésors dans le Wolfdal, la vallée aux Loups ? »

— « Je n'ai trouvé ici d'autre or que celui produit par Grane ; cette terre est loin des montagnes du Rhin. Je sais combien de riches trésors nous possédions, alors que notre race n'avait pas encore quitté la patrie. »

Le roi Nidud donna à sa fille Bodwild la bague d'or qu'il avait détachée du ruban dans la demeure de Wieland, et lui-même se ceignit de l'épée du prisonnier. Alors la princesse dit :

« Il grincera des dents quand il reconnaîtra son redoutable glaive et qu'il verra sa bague en la possession de Bodwild : brillants et perçants sont les yeux du dragon furieux ; coupe-lui le tendon du jarret et envoie-le à Zeestad. »

On suivit ces conseils ; Wieland eut le tendon du jarret coupé et fut placé dans une île qui touche au pays nommé Zeestad. Alors il forgea pour le roi toutes sortes de bijoux, et personne, si ce n'est le roi seul, n'osait l'approcher.

Wieland dit :

« Maintenant brille à la ceinture de Nidud cette épée que j'ai forgée et aiguisée avec tant d'art : cet acier brillant est loin de moi, il ne rentrera plus dans ma forge. Bodwild porte aussi la bague d'or de ma femme. Ne pourrai-je jamais venger cette honte ? »

Il ne chercha plus à dormir, non ; il frappa avec le marteau et songea à la vengeance. Combien de fois il a occasionné du chagrin à Nidud ! Ses deux jeunes fils coururent à Zeestad, jusqu'à la porte de Wieland pour le voir forger. Ils allèrent près de son trésor et en demandèrent la clef : le redoutable coffre fut ouvert ; en y plongeant les yeux, ils virent beaucoup de colliers qui leur paraissaient être d'or rouge.

« Revenez demain tous les deux, dit Wieland, mais revenez seuls, je vous donnerai tout l'or que vous voyez. Ne le dites pas à vos sœurs ni à qui que ce soit ; ne dites à personne que vous avez été près de moi. »

Le lendemain matin, de bonne heure, l'un des jeunes princes dit à l'autre : « Venez, allons voir les bagues d'or ! » Ils sortirent en courant, se rendirent près du trésor, demandèrent la clef : le coffre redoutable fut ouvert ; tandis qu'ils y regardaient, Wieland ferma le couvercle avec force et abattit ainsi la tête aux jeunes gens. Sous le soufflet de sa forge il enterra leurs cadavres ; puis il arracha les cheveux de leurs crânes, fit de ceux-ci des coupes qu'il entoura de lames d'argent et les présenta à Nidud ; de leurs yeux il fit des pierres précieuses et les présenta à la méchante femme de Nidud ; de leurs dents il fit des colliers et les présenta à Bodwild.

Bodwild se para d'un de ces colliers jusqu'au jour où il cassa, alors elle le porta à Wieland :

« Je n'ose le dire à personne si ce n'est à vous seul. »

Wieland répondit :

« Ne vous inquiétez pas, je vous le raccommoderai aussi

bien que ni votre père, ni votre mère, ni vous, ne vous en apercevrez. »

Il était rusé, il assoupit la fille du roi au moyen d'un breuvage; celle-ci s'endormit.

« Maintenant je me suis vengé de tout le mal qu'on m'a fait, dit-il, et de toutes les trahisons, à l'exception d'une seule !... Ah ! que je me remette sur pied, et les nerfs des gens de Nidud seront tous transpercés et coupés ! »

Et riant il se dressa et s'éleva dans l'air. Bodwild pleura et partit de l'île, attristée du départ de celui qu'elle aimait et de la colère de son père.

La méchante femme de Nidud parcourut la salle en long et en large et s'assit sur le mur pour se reposer.

« Veilles-tu, dit-elle au prince de Niara ? »

— « Je veille, je ne puis dormir, je dois penser à mes enfants morts ; ma tête tremble ; ton conseil a été perfide ; je puis maintenant parler à Wieland. »

Alors il cria à haute voix :

« Dis-moi, roi des Alves, que sont devenus mes jeunes et braves fils ? »

« D'abord tu me jureras avec serments,
Par le bord des navires, par la circonférence des boucliers,
Par l'épaule des chevaux et le tranchant des glaives,
Que tu n'as pas tué l'épouse de Wieland
Et que tu ne seras le meurtrier de ma fiancée,
Si jamais j'ai une femme que tu connais
Et un enfant dans ta maison.

— « Va à la forge que tu m'as laissé construire, tu y trouveras les cadavres de tes fils ; j'en ai enlevé les têtes et enterré les ossements sous le soufflet ; j'ai arraché les cheveux de leurs

crânes et entouré ceux-ci de lames d'argent; je te les ai envoyés en forme de coupes; de leurs yeux j'ai fait des pierres précieuses, je les ai envoyées à ta méchante femme, et de leurs dents j'ai fait des colliers que j'ai envoyés à ta fille unique! »

Nidud parla :

« Tu ne m'as jamais rien dit qui m'eût tant affligé; je t'en punirais bien sévèrement, Wieland, mais personne n'est assez grand pour te renverser de ton cheval, personne assez puissant pour te percer là où tu erres par les nuages! »

Riant, Wieland s'éleva dans les airs; il vit Nidud triste et abattu sur la terre.

« Lève-toi, Dankrad, mon fidèle serviteur; ordonne à Bodwild, la jeune fille aux beaux sourcils, d'apparaître ici; qu'elle vienne parler à son père. »

— « Est-ce vrai, Bodwild, ce qui m'a été dit? Étais-tu, toi et Wieland, ensemble dans l'île? »

— « C'est vrai, Nidud, ce qui t'a été rapporté, nous étions assis ensemble dans l'île, un lieu plein d'angoisses. »

« Que cela n'arrive plus! »

— « Je ne puis le repousser! je ne puis lui résister! »

II

CHANT DE HELGE ET DE SWAVA

Il y avait un roi, nommé Jorwart, qui avait eu quatre femmes : l'une s'appelait Alfhilde, qui enfanta Hedin ; la seconde, Saereid, qui enfanta Hemling ; la troisième, Sinriod, enfanta Hymling ; et la quatrième était Sigelinde, la mère de Helge. Jorwart avait fait vœu d'épouser la plus belle femme de la terre. Bientôt il apprit que la fille du roi Swafner, nommée Sigelinde, était la plus belle entre toutes les femmes. Jorwart avait un vassal nommé Idmond, et celui-ci un fils, Ettel de nom; le roi l'envoya demander Sigelinde en mariage. Ettel partit et resta près de Swafner toute une année ; il y avait là un seigneur ayant nom Freimar, aux soins duquel Sigelinde était confiée et dont la fille était sa compagne. Ce Freimar conseilla à Swafner de refuser sa fille au roi Jorwart, et Ettel dut à l'instant s'en aller.

Un jour, qu'Ettel se promenait dans la forêt, il vit au-dessus de lui, dans la feuillée, un oiseau qui avait entendu comment sa suite avait parlé des femmes de Jorwart, comme des plus belles de l'univers ; l'oiseau commença à chanter et Ettel entendit et retint son chant :

« Ettel, as-tu vu aussi Sigelinde, la fille de Swafner? Elle est la plus belle jeune fille de la terre! »

Ettel dit :

« Veux-tu, savant oiseau, me parler davantage? »

— « Oui, je veux te parler davantage, si le roi Jorwart me fait présent de ce que je choisirai dans son palais. »

Ettel dit :

« Choisis, mais non les fils des seigneurs ni leurs femmes qui sont si aimables; nous voulons être ensemble comme de vrais amis. »

L'oiseau dit :

« Dès que je m'aurai choisi un jardin, beaucoup de statues, les vaches aux cornes d'or de son château, et qu'il me les aura donnés, aussitôt Sigelinde le suivra volontiers et dormira dans ses bras. »

Ettel avait eu cette conversation avec l'oiseau avant son retour. A son arrivée, le roi lui demanda comment s'était passé le voyage.

Ettel répondit :

« Nous nous sommes donné beaucoup de peine, mais sans succès; difficilement avons-nous lancé nos chevaux sur les hautes montagnes et traversé des eaux stagnantes; mais quand nous avons parlé de Sigelinde, cette jeune fille parée de colliers nous a été refusée. »

Le roi dit :

« Vous retournerez encore une fois et j'irai avec vous. »

Quand ils arrivèrent au haut des montagnes et qu'ils virent en bas le Swavaland, ils aperçurent un incendie et un tourbillon de poussière soulevée par des chevaux. Le roi descendit des hauteurs de ces monts dans la plaine et passa la nuit non loin d'un torrent. Ettel monta la garde, et quand il eut traversé le torrent il découvrit une maison; au faîte s'était perché un grand oiseau qui veillait sur elle. Ettel l'abattit avec sa lance et entra dans la maison, il y trouva Sigelinde et Alof, la fille des seigneurs;

il les emmena toutes deux avec lui. Or, l'oiseau était Freimar, qui avait pris la forme d'un aigle et gardait les deux jeunes filles ensorcelées; car un vice-roi nommé Hodonar avait aussi demandé la main de Sigelinde, et parce qu'elle lui avait été refusée, il avait dévasté le pays et tué le roi de Swava. Maintenant, Jorwart est devenu l'époux de Sigelinde et Ettel celui d'Alof.

Jorwart et Sigelinde eurent un fils grand et beau, mais qui ne parlait pas; — il était comme muet : aussi, à cause de cela, il ne lui a été donné aucun nom. Mais une fois qu'il était assis sur une colline, il vit arriver neuf Walkyries; la première était la plus belle et elle lui adressa la parole : « Helge, un jour tu posséderas des trésors et régneras sur les terres de Rodul si tu sais garder le silence, toi le bras fort dans les batailles! tu seras un héros valeureux, telle est la dernière prédiction des aigles prophétiques. Veux-tu parler, la singulière volonté de ton père te récompensera. »

Il répondit :

« Femme de lumière, vous me donnez le nom de Helge; mais de quel don l'accompagnez-vous? Pensez-bien comment vous m'avez salué; je n'accepte pas ce nom si je ne vous possède vous-même. »

Elle dit :

« Je sais où des épées sont cachées dans la forêt de Sigar, quatre moins que cinquante; il s'en trouve une plus riche que les autres, garnie d'or, une qui transperce les boucliers; une bague magique est au pommeau, l'âme au milieu, l'épouvante à la pointe; une couleuvre ensanglantée est étendue sur le tranchant et sa queue en recouvre la pointe qui est mortelle. »

Cette jeune fille était Swava, la fille du roi Eylime, une Walkyrie qui flotte dans les airs et au-dessus de la mer. Elle donna ainsi un nom à Helge et le préserva désormais dans de nombreux combats.

Helge dit à son père :

« Tes desseins ne sont pas bons, prince des peuples, quelque renommé que tu sois ; tu laisses les maisons des seigneurs se consumer par le feu, et ces seigneurs ne t'ont pas lésé. Rodmar régnera encore sur les trésors de notre race : le roi se soucie peu de la vie, il songe à occuper l'héritage de ceux qui ne sont plus. »

Jorwart répondit qu'il lui donnerait des gens s'il voulait tirer vengeance de Rodmar, son grand'père. Alors Helge chercha l'épée désignée par Swava et s'éloigna avec Ettel ; tous deux triomphèrent de Rodmar et firent beaucoup d'actions d'éclat.

Helge vainquit aussi le géant Hate assis sur sa montagne. La nuit il abrita ses navires dans le golfe de Hate. Ettel fit la garde ; à minuit survint Rimgerd, la fille du géant mort, et dit :

« Quels sont ces hommes dans le golfe de Hate ? Des boucliers brillent sur leurs navires ! Tu es audacieux et tu ne parais rien craindre, dis-moi le nom de ton roi. »

Ettel répondit :

« Il se nomme Hegel, mais tu ne saurais lui faire aucun mal, une barrière de fer entoure sa flotte, les fées ne peuvent nous atteindre ! »

Rimgerd dit :

« Comment t'appelles-tu, mon brave ; comment s'appellent tes gens ? En toi le roi a grande confiance, puisqu'il te laisse le gouvernail de son beau navire. »

Il répondit :

« Ettel est mon nom ; je te mènerai durement, je suis furieux contre les femmes des géants. Souvent je me plaçai à la proue de mon navire pour mettre à mort des femmes errantes comme toi. Comment t'appelles-tu, toi qui as faim de cadavres ? Dis comment s'appelle ton père ! Ris à neuf milles dessous terre et qu'un arbre sorte verdoyant de ton sein ! »

Elle dit :

« Je m'appelle Rimgerd ; Hate s'appelait mon père, qui était un géant des plus puissants, qui enlevait beaucoup de femmes de leurs maisons jusqu'à ce que Helge le frappât roide mort. »

Ettel dit :

« Tu es cette fée qui se coucha devant les vaisseaux du roi à l'entrée du golfe ; tu aurais mis à mort les hommes du roi si un coup de voile ne t'en avait empêchée. »

Rimgerd répondit :

« Tu te trompes, Ettel, je te dis que tu rêves, tu baisses les paupières : c'était ma mère qui était étendue devant les vaisseaux du roi ; je noyais, moi, de temps en temps, les guerriers dans la mer. Tu pourrais t'en vanter, Ettel, si tu n'avais été désarmé : Rimgerd est généreuse ! Tu as le verbe haut ; mais ton cœur, si je ne me trompe, est placé bien bas. »

Ettel dit :

« Je te paraîtrai plus fort si je repasse le torrent ; alors bientôt s'abaissera ton orgueil, et tu te courberas et te tordras de douleur. »

Rimgerd dit :

« Tu peux venir, Ettel, viens sur le rivage, là où tu as confiance en tes forces, dans le golfe de Warin ; là nous nous prendrons à bras le corps ; tes côtes craqueront et se briseront si tu tombes dans ces griffes. »

Ettel dit :

« Je ne m'en vais pas avant que les guerriers soient éveillés et montent la garde près du roi ; il ne serait pas étrange qu'une fée soulevât notre navire par en bas. — Helge ! éveille-toi et fais expier à Rimgerd la mort de son père ; qu'elle passe une nuit avec toi, elle sera amplement dédommagée. »

Helge vint et dit :

« Il s'appelle Lodin celui qui t'épousera, le cruel haïsseur des

hommes; il demeure là-bas dans le Tholeiland, le vigoureux géant, le plus honteux de tous les habitants des rochers; celui-là est un époux digne de toi! »

Rimgerd dit :

« Oui, Helge, tu préférais celle qui vint la nuit précédente pour calmer la furie des flots, la bonne jeune fille! Elle me paraissait forte et puissante! Elle poussa ici ta flotte et l'attacha au rivage. Elle seule est cause que je n'ai pas terrassé tes gens. »

Helge dit :

« Écoute, Rimgerd, puisque tu veux que j'expie le mal que je t'ai fait, dis-moi franchement : Était-elle seule à veiller sur mes navires, ou avait-elle des compagnes avec elle?

Rimgerd dit :

« Il y avait trois jeunes filles qui éclairaient avec leurs casques; leurs chevaux nuageux se secouaient et de leur crinière tombaient de la rosée dans les vallées et des grêlons sur les grands arbres, source des saisons fertiles : je dus voir cela irritée et impuissante. »

Ettel dit :

« Maintenant regarde vers l'est, Rimgerd, regarde si les paroles de Helge te donnèrent le coup mortel! Sur terre et sur mer l'armée du roi est assurée contre les dangers! Vois, Rimgerd, le jour approche! Je t'ai retenue si longtemps et maintenant c'est fini de toi. Tu es maintenant devenue une statue de pierre, une ridicule balise dans la mer. »

Helge était un héros redouté; il alla chez Eylime pour demander la main de Swava, sa fille; ils se promirent leur foi et s'aimèrent mutuellement par-dessus toutes choses. Swava resta une Walkyrie comme avant; bientôt Helge alla guerroyer.

Une fois Hedin, son frère, qui était resté près de Jorwart, en Norwége, traversa solitaire la forêt, la veille de la fête d'Ioel,

et rencontra une sorcière qui chevauchait sur un loup, dont les rênes étaient des couleuvres. Celle-ci lui dit :

« Suis moi. »

— « Non, répondit Hedin. »

Alors elle dit :

« Tu me paieras cela, par la coupe de Bragi ! »

Et quand, le soir, l'autel du sacrifice fut préparé et que les guerriers y eurent posé les mains et fait leurs vœux par la coupe de Bragi ; alors Hedin jura que Swava, la fille d'Eylime, la bien-aimée de son frère, deviendrait sa femme. Mais lorsqu'il eut fait ce vœu, il se repentit et s'affligea tellement, qu'il courut vers le sud par des chemins sauvages et inconnus, jusqu'à ce qu'il découvrît son frère.

Helge dit :

« Sois bien-venu, Hedin ! quelles nouvelles m'apportes-tu de Norwége? qui t'a chassé de ton pays? pourquoi viens-tu ainsi seul vers moi ! »

Hedin répondit :

« Un grand malheur m'est arrivé ; j'ai, sur la coupe de Bragi, désigné pour ma femme ta fiancée, la fille du roi ! »

Helge dit :

« Ne t'afflige pas, Hedin, ce vœu fait sur la coupe peut encore être accompli ! Alf m'a appelé dans son île ; après trois jours de repos je pars, et il n'est pas certain que je retourne ; ainsi tout peut encore changer en bien. »

Hedin dit :

« Tu dis, Helge, que je suis digne de beaucoup de richesses ; il te sied mieux de rougir l'épée dans le sang que de faire la paix avec tes ennemis ! »

Or, Helge avait ainsi parlé et prévu sa mort, pendant que les esprits qui le suivaient avaient cherché et trouvé Hedin au

moment où il rencontra la sorcière assise sur un loup. Alf, fils de Rodmar, avait indiqué la plaine de Sigar pour champ de bataille.

Alors Helge dit :

« Par l'obscurité chevauchait une femme sur un loup, qui m'enjoignit de la suivre ; elle savait bien que l'enfant de Sigelinde devait succomber sur le champ de bataille de Sigar. »

Acharné fut le combat, et Helge reçut une blessure mortelle.

« Sigar, dit-il, cours vers Swava, la fille unique d'Eylime. Qu'elle vienne vite si elle veut me voir en vie. »

Sigar courut vers elle et dit :

« Helge m'a envoyé ici pour vous dire que le prince désire vous voir encore une fois, noble femme, avant de rendre le dernier soupir. »

Swava dit :

« Qu'est-il arrivé à Helge ? Ah ! que ce malheur me pèse ! est-ce que la mer l'a englouti ? ou un glaive l'a-t-il transpercé ? Je veux en obtenir vengeance ! »

Sigar répondit :

« A Frekastein succomba, ce matin, le meilleur roi qui fût sous le soleil. Alf peut être loué sur toutes choses, mais ce qui vient d'arriver était inutile. »

Alors Swava sortit et alla vers Helge, et celui-ci dit :

« Sois bien venue, Swava, entends mes derniers désirs ; cet instant est le dernier que nous passerons ensemble sur la terre. Vois, mes blessures saignent, le glaive m'a percé le cœur. Chère et tendre fiancée, ne pleure pas, j'ai une grâce à te demander, si tu veux entendre mes dernières paroles : prépare, quand je serai mort, une couche à Hedin afin que ce jeune héros repose dans tes bras.

Swava répondit :

« Quand tu me donnas l'anneau de fiancée je fis la promesse

de ne plus me réjouir après ton départ, et de ne plus appartenir à un autre. »

« Embrasse-moi, Swava, je ne reviendrai plus pour voir Rogheim et Rodulsberg, si je n'ai vengé le fils de Jorwart, le meilleur roi qui ait jamais été sous le soleil. »

On raconta que Helge et Swava revinrent et vécurent de nouveau sur la terre.

III

PREMIER CHANT DE HELGE

LE MEURTRIER DE HUNDING

Dans les anciens jours, au temps où les oiseaux prophétisaient et que les eaux sacrées roulaient des hautes montagnes, Burghilde enfanta dans le Brawald l'héroïque Helge. Il faisait nuit dans le palais et les nornes venaient pour tracer la destinée de l'enfant; alors elles formèrent le vœu qu'il devînt le plus puissant et le meilleur parmi les rois. Elles filèrent et nouèrent des fils d'or au milieu de la lune, elles en attachèrent les bouts à l'est et à l'ouest, et entre ces points cardinaux elles placèrent les domaines du roi. Puis une norne jeta un fil vers le nord :

« Qu'il reste là, dit-elle, fermement et longtemps ! »

Une fois le sort porta malheur au fils d'Ylfing et à la jeune fille qui était sa joie; une corneille disait à une autre corneille assise sur un arbre élevé :

« Une chose m'est connue : le fils de Sigemond, à peine âgé d'un jour, endosse déjà la cuirasse, maintenant notre jour est venu ! son regard est déjà brillant comme celui d'un héros, il domptera les loups, nous pouvons être contentes ! »

Les peuples dirent aussi entre eux : « Notre héros est venu ! »

Mais le père quitta le champ de bataille pour porter de l'ail à ce noble enfant; il lui donna le nom de Helge et lui fit présent de Ringstad, de Sonneberg, de Sneberg et de Sigarsfeld, d'Hatun et d'Himinvange ; il lui donna encore une épée toute garnie, semblable à une couleuvre ensanglantée.

Helge était au milieu de sa famille, illustre par la naissance, comme un ormeau au milieu des rayons du soleil brillant; il distribua de l'or entre ses compagnons et les récompensa richement. Bientôt il prit en main le glaive tacheté de sang, car son père ne le laissa pas languir longtemps après les combats. A peine âgé de cinq ans il terrassa le brave Hunding, qui avait longtemps régné sur des chevaliers.L es fils de Hunding vinrent et demandèrent satisfaction, de l'or et des terres, pour la mort de leur père et le pillage de leurs biens. Mais le héros ne leur donna ni rançon ni or pour la mort de leur père.

« Des flèches grises, dit-il, des orages désastreux, la colère de Woden, voilà ce que vous aurez ! »

Alors les héros allèrent vers le lieu où les guerriers ont l'habitude de s'assembler. On désigna Logaberg pour le champ de bataille, là se rompit la paix ; les loups parcoururent l'île sur des monceaux de cadavres.

Quand le combat eut pris fin et qu'Alf et Egiolf furent tués, Helge alla se reposer sous une roche élevée; il avait exterminé toute la race de Geirmimer ! une lumière sortit de Logaberg et de cette lumière des éclairs ; là se tinrent sur Himinvang des Walkyries, la tête couverte d'un casque ; leurs cuirasses étaient couvertes de sang, de petites flammes parcouraient leurs lances. Helge demanda à ces filles du sud d'Ulfide :

« Voulez-vous passer la nuit avec les guerriers ? »

Alors les arcs se tendirent promptement, mais la fille de Hagen entendit le bruit des boucliers, et du haut de son cheval elle dit au roi :

« Il me semble qu'on a autre chose à faire que de boire avec toi. Mon père m'a promise à Hodbrod, le fils terrible de Grammar ;

il est, selon moi, plus habile qu'un chat. Dans peu de jours il vient me chercher, si tu ne me provoques au combat ou si tu ne détournes mon père de son dessein. »

« Ne crains pas, dit Helge, je vis encore, tu entendras auparavant gronder le tonnerre des batailles! »

Le puissant roi envoya ses hérauts par toute la terre, demander du secours et offrir de l'or aux héros et à leurs fils; ils leur dirent qu'ils devaient venir aussitôt avec leurs navires et cingler le long du Brandeiland, de l'île de feu. Alors vinrent les guerriers par centaines de l'île d'Hédin et sortirent de Stafenès avec des vaisseaux ornés d'or.

Helge demanda à Jorleif :

« As-tu compté les guerriers sans peur? »

« Il est difficile, répondit celui-ci, de compter de l'étrave les longs navires qui flottent dans Orvasund; il y a bien douze cents hommes dévoués dans Hatun et encore plus; j'espère que l'issue du combat sera heureuse. »

Le pilote imprima aux navires un choc si violent que tous les guerriers s'éveillèrent et virent briller l'aurore. Les voiles bruyantes furent hissées dans le golfe de Warin. Alors on entendit un cliquetis de fer et d'avirons; les boucliers résonnèrent contre les boucliers, et les héros de la mer ramèrent. Suizend lança la flotte du roi loin de la terre; quand les flots et les longs navires luttaient les uns contre les autres, les rochers paraissaient se briser. Helge résolut de hisser davantage les voiles, la mer ne permit pas aux flots de se rejoindre et de rester calmes; non, les terribles filles de la mer laissèrent tomber la masse de leurs rocs escarpés et les flots restèrent séparés. Mais en haut, à travers les nues, chevaucha en personne Siegrim, la Walkyrie, qui protégea courageusement les navires.

Le roi s'assit avec sa flotte dans Unawag, et les beaux navires tout parés s'éloignèrent du port.

De temps en temps les ennemis sortaient de Swarinshoog

contre ceux qui approchaient; Gudmond, le vaillant, s'avança et cria :

« Quel est le roi de ce peuple? Qui gouverne ce pays? »

Sinfiotel éleva son bouclier rouge et répondit à Gudmond :

« Dis, quand le soir tu donneras à manger aux porcs et aux chiens, que des gens de la race des loups sont venus de l'est, des guerriers de la forêt de Gnipa, avides de batailles. Là, Hodbrod trouvera le prince Helge au milieu de la flotte; il a plus d'une fois nourri les aigles avec les cadavres des ennemis, tandis que toi, tu perdais ton temps dans le moulin à embrasser des filles de bas étage. »

Gudmond répondit :

« Prince, vous connaissez peu les vieilles traditions, puisque vous autres, nobles gens, vous débitez de tels mensonges! vous êtes celui qui avez mangé de la nourriture des loups et tué votre propre frère, souvent vous avez sucé froidement leurs blessures et vous vous êtes caché dans la forêt, haï de tout le monde! »

Sinfiotel dit :

« Tu as été une sorcière dans l'île de Warina, femme légère; tu mens aussi, tu as dis que tu ne voulais pas d'autre héros portant cuirasse, d'autre mari que Sinfiotel. Tu as été cette fée malfaisante parmi les Walkyries, toute-puissante auprès d'Alvader; toi femme rusée, tous les Einheriers devaient se battre pour toi. Nous avons produit neuf loups, oui, à Sagannes, moi seul fus leur père. »

Gudmond répondit :

« Ne seriez-vous pas le propre père des loups de Feurir, le vieux? Car à Thorsnes, devant la forêt de Gnipa, des filles de géants vous ont donné rendez-vous. Vous êtes le beau-fils de Siggeir; comme tel, vous fûtes rejeté comme un misérable et habitâtes les forêts au milieu des hurlements des loups, vous commîtes toutes sortes de forfaits et transperçâtes le sein de votre frère; vous vous fîtes connaître par nombre d'actions

honteuses, vous devîntes la femme du cheval Grane à Brafeld, et fûtes conduit avec un mors d'or. Combien de fois ne vous ai-je pas fatigué en descendant les montagnes, affamé sous la selle, vous femme de géant ! »

Sinfiotel répondit :

« Tu fus un garçon bien sot quand tu te mis à traire la chèvre Gulner, et une autre fois tu fus, fille de géant, une plate mendiante : Veux-tu entendre davantage ? »

Gudmond répondit :

« Je préférerais nourrir des corbeaux près de Frekastein avec ton cadavre, et attirer des chiens et pourchasser les sangliers que de discuter davantage avec toi ! »

Alors Helge s'avança et dit :

« Il te siérait mieux, Sinfiotel, d'aller au combat et d'assouvir les aigles de sang que de jeter au vent des paroles inutiles. Les fils de Grammar ne me paraissent pas bons, et certes les princes doivent dire la vérité : à Moinshem ils ont bien montré qu'ils ne craignent aucune fatigue lorsqu'il s'agit de manier l'épée. »

Les fils de Grammar laissèrent partir Swipud et Swegiod à travers les vallées chargées de rosée et les chemins ténébreux ; l'air frémit quand ces guerriers passèrent par là. En dehors du château se tenait Hodbrod le casque en tête, il vit comment ses compagnons approchaient à grands pas.

« Quelle colère on voit dans leurs yeux ? »

Les messagers répondirent :

« Des vaisseaux agiles, rapides comme des cerfs, se dirigent vers la terre ; beaucoup de boucliers et de lances brillent au soleil : c'est la noble légion des héros, sous la direction de la féconde race des loups. Quinze cohortes vont toucher terre, sept mille se trouvent encore à Song, et les monstres bleus et noirs de la mer s'étendent immobiles le long de la forêt de Gnipa ;

telles sont les forces invincibles de Helge, et maintenant il ne remettra plus la bataille. »

Hodbrod dit :

« Laissez mes hommes monter des chevaux bien harnachés et aller à l'assemblée générale, Sporwitner vers les bruyères de Sparin, Melner et Milner vers la forêt Noire. Que personne ne reste de tous ceux qui savent manier l'épée flamboyante. Convoquez aussi Hagen et les fils de Ring, Ettel, Ingwe et Œlf l'ancien ; ceux-là désirent prendre part au combat. Résistons à l'envahissement de cette race de loups ! »

C'était un merveilleux spectacle que celui des noires flèches effilées qui tombaient simultanément sur Frekastein. Helge, le meurtrier de Hunding, était au premier rang. Dans cette bataille gigantesque, il était ardent à frapper, lent à fuir; le roi avait un cœur de lion. Mais voyez, bientôt descend du ciel, vers son navire, Siegrun la Walkyrie; quel terrible sifflement de javelots! Du haut de son coursier nébuleux elle cria aux guerriers :

« Salut à toi, Helge, noble rejeton d'Ingwe, tu régneras en paix sur ces hommes et ta vie sera heureuse ; car tu as vaincu le roi, le dernier à fuir, le meurtrier d'Aeger. Et vous, prince, soyez unis tous deux ; tous deux vous posséderez bagues d'or et la courageuse jeune fille, — la fille de Hagen et la ville aux anneaux d'or, — vous vous réjouirez comblés de bénédictions et de puissance. Maintenant le combat est fini ! »

IV

DEUXIÈME CHANT DE HELGE

LE MEURTRIER DE HUNDING

Roi Sigemond, le fils de Wolsing, avait pour épouse Burghild de Bralund ; ils nommèrent leur fils Helge, du nom de Helge, fils de Jorwart, et lui donnèrent Hagal pour précepteur. En ce temps régnait en Hundland un puissant roi, nommé Hunding ; celui-ci était aussi un courageux guerrier et avait de nombreux fils qui étaient allés en guerre. Une mortelle dissension existait entre Hunding et Sigemond, et les partisans de l'un tuèrent les partisans de l'autre Les descendants de Sigemond s'appelaient Wolsingen ou Wolfingen.

Helge vint faire sa soumission à la cour de Hunding ; Haming, son fils, était là. Helge en cheminant rencontra un enfant de berger auquel il dit :

« Va, dis à Haming, que c'était Helge qui a fait le tour de son château, il était fier dans sa cuirasse, il ressemblait à un loup ; Hunding crut que c'était Hamal. » (Hamal était le fils de Hagal.)

Quand Hunding apprit ceci, il envoya de ses gens à la poursuite de Helge, et celui-ci ne put les éviter qu'en se déguisant avec des habits de femme et en se mettant à moudre dans le moulin. Les

gens de Hunding vinrent là aussi le chercher et ne le trouvèrent pas. La vierge apparut à Blindur seul, l'infortuné, et celui-ci dit :

« Vifs et perçants sont les yeux de Hagal ; elle n'a jamais été l'enfant de ce pauvre homme qui fait tourner le moulin ; les pierres se brisent sous ses efforts, le moulin craque ! cette main manierait mieux une épée qu'un pivot de moulin. »

Hagal répondit :

« Il n'est pas étonnant que le moulin craque lorsque la fille du roi en dirige la meule ; elle était la Walkyrie qui flotte au plus haut des nues ; elle était terrible dans le combat comme un héros de la mer, jusqu'à ce qu'elle eût fait Helge prisonnier ; elle est la sœur de Sigar et de Hagen. Voilà pourquoi la vierge des Wolsings a le regard flamboyant de colère. »

Bientôt survint Helge qui aimait les luttes maritimes ; il tua dans un engagement le roi Hunding, ce qui fit qu'il fut nommé le meurtrier de Hunding. Il se fixa depuis à Brunawag, où il garda sur le rivage de la mer les troupeaux qui mangeaient de la chair rouge.

Sigrun, la fille de Hagen et de Swava qui était revenue au monde, chevaucha par les nues, au-dessus des flots sauvages, vers les navires de Helge, et lui dit :

« Qui laisse voguer les navires vers les dunes ? Où sont, guerriers, vos demeures ? Qu'attendez-vous dans Brunawag ? Où pensez-vous aller plus loin ?

Helge répondit :

« Hamal laisse les vaisseaux toucher terre ; nous demeurons en Leseiland ; nous comptons naviguer plus loin du côté de l'est. »

Sigrun dit :

« Où avez-vous combattu, ô roi, et nourri les corbeaux avec des cadavres ? Comment votre cuirasse est-elle si rouge de sang ? Pourquoi avez-vous mangé de la chair rouge sous le casque ? »

Helge répondit :

« Il n'y a pas longtemps que vous vouliez savoir que moi, un

Wolfing, je chassais vers l'ouest des monstres marins dans la forêt de Braga et que je lardais les aigles avec mes flèches. Maintenant j'ai dit, jeune fille, comment il en advint ainsi, et voilà pourquoi sur les bords de la mer on a mangé peu de viande bouillie. »

Sigrun dit :

« Vous parlez du combat où le roi Hunding tomba sous les coups de Helge ; vous voulez venger ceux de votre sang, voilà pourquoi on se battit, pourquoi l'épée pointue fut tachetée de sang. »

Helge dit :

« Comment savez-vous, savante jeune fille, qu'on se battit pour se venger? Beaucoup de jeunes héros sont ennemis de notre nation. »

Sigrun répondit :

« Je n'étais pas loin de vous, chef d'armée, je vous ai soutenu et terrassé plusieurs de vos ennemis. J'avais lu, fils de Sigemond, dans les runes mystérieuses l'issue du combat. Je vous voyais sur le rivage en avant du long navire, debout sur la proue que battaient les flots glacés. Maintenant le roi veut se cacher à mon approche, mais la fille de Hagen le connaît. »

Granmar, un roi puissant, demeurait sur les hauteurs de Swarin et avait beaucoup de fils : l'un s'appelait Hodbrod, l'autre Gudmond, le troisième Starkoder. Sigrun fut, dans l'assemblée des rois, accordée à Hodbrod. Quand elle apprit cette nouvelle, elle traversa les airs avec les Walkyries et alla au delà de la mer chercher Helge.

Helge était alors sur le Logaberg, et, après le combat où il avait tué Alf et Egiolf, Jorwart et Herwart, avec les fils de Hunding, il s'était reposé sous la roche aux aigles. Sigrun chercha le brave héros jusqu'à ce qu'elle le trouvât; alors elle le salua, se jeta à son cou et lui donna un baiser sous son casque. Son cœur s'émut et s'enflamma pour la jeune fille; et

elle, dès quelle l'eût vu, aimait de tout son cœur le fils de Sigemond.

« Dans l'assemblée des princes, dit-elle, j'ai été promise à Hodbrod ; mais vous seul serez mon amant ; pour cela j'encourrai la haine de ma famille, car je résiste au plus ardent désir de mon père ! »

Elle parla comme pensait son cœur ; elle voulait avoir tout l'amour de Helge, et lui, il dit aussitôt :

« Puisque vous ne redoutez pas la colère de votre père ni de tous les vôtres, belle jeune fille, vous vivrez près de moi, car vous êtes de haute lignée, et notre union est assortie. »

Helge assembla une grande flotte et la conduisit à Frekastein ; mais durant la traversée, une tempête épouvantable troubla la mer ; le tonnerre gronda et la foudre frappa les navires. Alors on vit dans les nues neuf Walkyries et l'on reconnut Sigrun ; la tempête cessa, et la flotille aborda sans accident. Or, les fils de Granmar, les ennemis de Helge, assis sur une montagne, voyaient approcher ses vaisseaux ; Gudmond monta à cheval et courut à la mer reconnaître l'ennemi. Les Wolsingen hissèrent les voiles et Gudmond demanda :

« Comment s'appelle le roi, le maître de la flotte et le chef d'une si formidable armée ? »

Sinfiotel, le fils de Sigemond, répondit comme il est dit dans le premier chant de Helge.

Alors Gudmond retourna avec les hérauts d'armes et les fils de Granmar et réunit une puissante armée, dans laquelle on remarqua la présence d'un grand nombre de rois. On y vit aussi Hagen, le père de Sigrun, avec ses fils Dag et Brag ; puis s'engagea un combat mortel, où succombèrent tous les fils de Granmar avec leurs auxiliaires. Dag seul obtint la paix, et il jura fidélité aux Wolsingen.

Sigrun alla sur le champ de bataille et trouva Hodbrod qui était étendu à terre et se débattait contre la mort ; elle lui dit :

« Roi Hodbrod, maintenant Sigrun, ne reposera pas dans tes

bras! ta vie n'est plus! bientôt le loup dévorera les cadavres des fils de Granmar! »

Helge, le cœur joyeux, accourut et dit :

Tout a été suivant ton désir, les Nornes ont commandé; ici, à Frekastein, sont tombés ce matin Brag et Hagen; mon glaive les a terrassés! A Styrkleif périt Starkoder, et, près Leberg, les fils de Rolang, le plus courroucé des guerriers que j'aie jamais vus; quand sa tête fut détachée, le tronc se retourna encore. Maintenant, presque tous tes parents mordent la poussière, ce ne sont plus que des cadavres! Sigrun, tu ne gagnes rien à l'issue de cette bataille, car le destin a voulu que toi seule, par ce terrible combat et de si grandes pertes, tu visses tes souhaits accomplis! »

Sigrun pleura et Helge dit :

« Console-toi, Sigrun, nous nous sommes tous battus pour toi; les rois eux-mêmes ne peuvent échapper à leur destinée! »

Elle dit :

« Volontiers je voudrais les revoir tous en vie; mais je puis enfin me reposer dans tes bras. »

Helge se maria avec Sigrun et en obtint des enfants, mais il n'eut pas de longues années. Dag, fils de Hagen, fit à Woden un sacrifice pour lui demander vengeance de son père, et Woden consentit à ses désirs; il lui prêta sa lance. Dag rencontra Helge, son beau-frère, à l'endroit appelé la forêt de Fjoter, il le transperça de la lance de Woden et Helge tomba. Alors Dag courut à Sewaberg, près de sa sœur Sigrun, et lui dit ce qui venait d'arriver :

« Je suis forcé, ma sœur, de vous apprendre le chagrin qui vous attend, tout désolé que je suis de vous faire pleurer : Ce matin, dans la forêt de Fjoter, a expiré un roi, le meilleur prince du monde, sans peur et honoré au-dessus de tous les héros! »

Sigrun dit :

« Que tous les serments que vous avez faits, Helge, vous déchirent le cœur, ces serments que vous avez faits par toutes les eaux tumultueuses et par la froide roche battue des flots ! Que le navire qui vous emporte par un vent favorable reste immobile ! Que le cheval sur lequel vous chevauchez n'avance plus, quoique vous soyez poursuivi par vos ennemis ! Que le tranchant de votre épée s'émousse, à moins qu'il ne serve à trancher votre propre tête ! Que la mort de Helge soit d'abord vengée sur vous ! Ensuite errez longtemps comme un loup-garou dans la forêt, seul, abandonné et sans aliments, à moins que vous ne rongiez des cadavres ! »

Dag répondit :

« Vous divaguez, ma sœur, vous êtes folle pour maudire ainsi votre frère ; Woden seul est cause de tout ce malheur, il a jeté la discorde entre parents ; je vous offre des anneaux d'or, je vous donne Wandelswe et Witgal ; prenez la moitié du royaume comme gage de paix, prenez-la, puissante dame, pour vous et vos descendants ! »

Sigrun dit :

« Désormais, ni jour ni nuit, je ne me réjouirai de vivre dans Seweberg, si Helge ne m'apparaît à la porte de son tombeau comme un rayon du ciel, porté par son cheval au mors d'or pur, et que je ne presse le héros dans mes bras. Helge était l'épouvante de ses ennemis, qui fuyaient devant lui comme les chèvres fuient devant le loup du haut des montagnes. Helge était au milieu de la race des héros comme le noble frêne au milieu des humbles ronces, ou comme le veau entouré de rosée qui dépasse tous les autres animaux et dont les cornes brillent sous la voûte du ciel ? »

Un tertre couvrit les restes mortels de Helge, et quand il vint dans le Walhalla, Woden lui ordonna de gouverner avec lui toutes choses. Helge aperçut Hunding et dit :

« Toi, Hunding, avant de te coucher tu prépareras les bains

de pied des héros, allumeras le feu, attacheras les chiens, soigneras les chevaux et donneras à manger aux porcs. »

La suivante de Sigrun alla le soir au tombeau de Helge, et le vit chevauchant entouré de beaucoup de cavaliers, elle dit :

« Ne sont-ce là que des fantômes que j'ai devant les yeux, ou bien est-ce que la fin du monde approche? Des spectres courent par là-bas à cheval! Est-ce que vous excitez vos chevaux avec des éperons, ou bien vous est-il permis de revenir? »

Helge dit :

« Ce ne sont pas des fantômes que vous avez devant les yeux, et la fin du monde n'est pas venue; nous lançons nos chevaux avec des éperons et il nous est permis de revenir! »

La suivante alla retrouver Sigrun et lui dit :

« Sortez, Sigrun, de Sewaberg, si vous voulez voir le roi. Le tombeau s'est ouvert et Helge est apparu! ses blessures sont encore saignantes! il vous prie de vouloir les adoucir. »

Sigrun se rendit au tombeau de Helge et dit :

« Je me réjouis de vous revoir lorsque les corbeaux sanguinaires de Woden se nourrissent de cadavres, ou quand ces bêtes noires voient luire l'aurore humide de rosée. J'embrasserai d'abord le héros mort avant que vous ôtiez votre cuirasse ensanglantée Vos cheveux, Helge, sont couverts de givre; tout votre corps est tacheté de sang, vos mains sont glacées; comment pourrai-je jamais obtenir satisfaction? »

Helge répondit :

« Vous seule, Sigrun, êtes cause de ce que Helge est tout dégouttant d'une sueur sanglante; vous, ma toute belle, avant de vous endormir, vous avez versé des larmes amères, vous, ma bien-aimée, qui brillez comme le soleil du midi! Chaque larme tomba comme une goutte de sang sur ma poitrine, sur chacun de

mes membres souffrants, glacés sous la terre ! Maintenant nous boirons de délicieux breuvages depuis que nous sommes débarrassés des préoccupations de la vie ; personne ne chantera pour moi le chant des fiançailles ! une reine est près de moi dans le tombeau ! »

Sigrun prépara une couche dans le tombeau :

« Ici, j'ai disposé pour vous un lit de repos, fils de Wolfing ! là, dans vos bras, je veux me reposer comme j'ai fait durant votre vie. »

Helge parla :

« Maintenant je vous le dis, tôt ou tard il n'est plus rien d'impossible dans Sewaberg, depuis que j'ai dormi dans vos bras ; et vous, douce amie, vivez encore, vous, ô ma reine ! »

Helge reprit :

« Il est temps que je m'en aille par les chemins éthérés, laissez mon coursier aérien reprendre son vol. Vers l'ouest, je dois me trouver près de l'arc-en-ciel avant que le coq éveille le peuple des élus. »

Helge partit avec ses cavaliers, et Sigrun, avec sa suivante, regagna sa demeure. Le lendemain soir Sigrun envoya sa suivante garder le tombeau, et quand le soleil eut fait place à la nuit, Sigrun sortit elle-même et dit :

« A peine le fils de Sigemond avait-il quitté le Walhalla, que le tombeau disparut, les aigles perchés sur les branches des frênes s'endormirent, et tous les fantômes s'assemblèrent. »

La suivante dit :

« Ne soyez pas si hardie, ô fille de roi, d'aller seule dans la demeure des esprits ; les morts sont plus puissants la nuit que le jour. »

Sigrun ne vécut pas longtemps dans la souffrance et la douleur.

Anciennement on croyait que les hommes revenaient sur la terre et parcouraient une seconde vie; et on appelle cela une croyance de vieilles femmes. Aussi dit-on de Helge et de Swava qu'ils revirent le jour; lui comme Helge, le vainqueur de Hunding; elle comme Kara, la fille de Halfdom, comme il fut dit dans les chants de Kara; celle-ci était aussi une Walkyrie.

V

MORT DE SINFIOTEL

Sigemond, fils de Wolsung, était roi de Frankenland ; son fils aîné s'appelait Sinfiotel, le second Helge, le troisième Hamond. Burghilde, sa femme, avait un frère, nommé Roar, qui courtisait la même jeune fille que Sinfiotel ; c'est pourquoi celui-ci le tua. Quand Sinfiotel revint chez lui, il ordonna à Burghilde d'abandonner le pays. Au banquet des funérailles, Burghilde versa à boire ; elle prit une coupe, l'emplit de poison et la présenta à Sinfiotel. Quand celui-ci regarda au fond de la coupe, il y aperçut du poison et dit à Sigemond : « Ce breuvage est terne comme du poison. » Alors Sigemond prit lui-même la coupe et la vida ; car on dit que nul poison ne pouvait rien sur lui ni intérieurement, ni extérieurement, et tous ses fils avaient la peau impénétrable et insensible à ses effets. Burghilde porta à Sinfiotel une seconde fois un vase plein de poison et le menaça s'il ne le buvait pas. Sinfiotel s'adressa de nouveau à Sigemond, qui lui répondit aussitôt : « Mon fils, sucez cela à travers la barbe ! » Sinfiotel but et devint bientôt un cadavre. Sigemond l'emporta dans ses bras et parvint à un long rivage de la mer, où un homme se trouvait dans un petit bateau. L'homme lui dit de passer ; quand Sigemond eut déposé le cadavre dans le bateau, celui-ci avait toute sa charge. Alors l'homme dit à Sigemond

qu'il passerait d'abord la mer, et à l'instant il s'éloigna du bord et s'enfonça tout à coup dans les flots.

Le roi Sigemond erra longtemps en Danemarck, dans le royaume de Burghilde, et se maria avec elle. Ensuite il alla vers le sud, dans le Frankenland, dans son royaume, et épousa Jordis, la fille du roi Eilime, dont il eut Sigfrid. Sigemond fut vaincu dans le combat contre les fils de Hunding ; Jordis épousa Alf, fils du roi Hilfrik, auprès de qui Sigfrid passa les années de sa jeunesse. Le roi Sigemond et ses fils étaient considérés et estimés au-dessus de tous les autres héros à cause de leur puissance, de leur race, de leur courage et de leurs belles actions. Sigfrid était le plus valeureux ; c'est de lui qu'il est le plus souvent question dans les vieilles sagas, où il est nommé le plus brave et le plus grand des héros.

Cette intrépidité au milieu des tempêtes, ce mépris des dangers et de la mort, cet amour des flots sauvages de la mer du Nord, cette indépendance farouche que nous trouvons chez les anciens Scandinaves, tout cela est encore rappelé d'une manière expressive et vigoureuse dans le chant populaire et national du Danemarck, un des royaumes modernes de la vieille Scandinavie :

Kong Christian stod ved hojen mast
I Rög og Damp.
Hans Værge hamrede saa fast,
At Gothens Hjelm og Hjerne brast.
Da sank Hver fjenligt Speil og Mast
I Rög og Damp.
Flye, skreg de, flye, vhad flygte kan!
Hvo staaer for Danmarks Christian
I kamp ?

Niels Juel gar Agt paa Stormens Brag :
Nu er det tyd ?
Han heisede det röde Flag,
Og slog paa Fjenden Slag i Slag.
Da skreg de höjt blandt stormens brag :
Nu er det Tid !
Fly, skreg de, Hver som veed et Skjul !
Hvo kan bestaae for Danmarks Juel
I strid ?

O Nordhav, Glimt af Vessel bröd
Din mörke Skye :
Da tyede kæmper til dit Skjöd ;
Thi med ham lynte Skræk og Död ;
Fra Vallen hörtes Vraal, som bröd
Din mörke Skye :
Fra Danmark lyner Tordenskjold ;
Hver give sig i Himlens Vold,
Og flye.

Du Danskes Vej til Roes og Magt,
Sortladne hav!
Modtag din Ven, som uforsagt
Tör möde Faren med Foragt,
Saa stolt, som du, mod Stormens Magt,
Sortladne hav !
Og rask igjennem Larm og Spil,
Og Kamp og sejer, föer mig til
Min grav[1] !

[1] Ce texte est celui qu'a remanié, au XVIII[e] siècle, le poëte danois Johan Évald

Traduction. = Le roi Christian se tient au pied du grand mât, au milieu de la vapeur et de la fumée. Son épée fend l'air, frappe et abat casques et têtes ; bientôt l'ennemi disparaît au milieu de la vapeur et de la fumée.

Fuyez, crie-t-on, courez tant que vous pouvez courir. Comme le combat est long pour Christian de Danemarck !

Niels Juel écoute d'où vient le vent : il est temps maintenant ! Voyez, il hisse le pavillon rouge et frappe coup sur coup. Bientôt une voix s'écrie à travers le vent : Maintenant il est temps !

Fuyez tous ceux qui savent où fuir, qui peut résister dans le combat à Juel de Danemarck ?

O mer du Nord, la flamme de Wessel a percé ton brouillard ! tes guerriers se sont engloutis dans ton sein ; avec lui marchaient la terreur et la mort. Un cri de la rive a percé ton brouillard. Tremblez, le Tordenskjold brille comme l'éclair ; recommandez-vous à Dieu et fuyez !

Toi qui es pour le Danemarck le chemin de la gloire et de la puissance, mer aux flots noirs ! reçois ton ami qui méprise la peur, rit des dangers et de la mort ! Mer aux flots noirs, conduis-moi, bon gré mal gré, à travers les batailles, le sang et les cris de victoire, au tombeau !

VI

CHANT DE GOEDROEN

Ce chant n'est connu que par un texte allemand du XIIIe siècle, publié en 1847 par Ludwig Etmüller. Mais il est évident que ce poëme, d'une grande beauté, retrace des événements qui se sont passés aux Ve, VIe et VIIe siècles, et fait allusion à l'invasion des Gaules par les Franks et aux luttes que ceux qui s'y étaient déjà établis soutinrent contre de nouveaux envahisseurs.

La contrée qui devint la Flandre est mentionnée dans cette magnifique épopée. On y trouve le *Wulpenward*, nom d'un village flamand situé à peu de distance de Nieuport, sur les bords de la mer. Un bras de l'Océan passait à Wulpen en 690; saint Willebrod y vint de Gravelines en longeant la côte. C'est par ce golfe, disparu aujourd'hui, mais désigné dans les anciennes chartes sous la dénomination d'*Iseræ portus*, que les hommes du Nord prenaient possession de notre plage. C'est là que

quelques écrivains flamands ont placé le château-fort où « le roi Hettel et Hilda, unis d'un tendre amour, ont donné le jour, dit M. Eichoff, à un fils et à une fille. Les brillantes qualités d'Ortwin, l'angélique beauté de Gudrune, frappent d'admiration tous les princes qui visitent le pays des Frisons. Mais Hettel, dédaignant toute alliance qui ne relèverait pas l'éclat de sa couronne, repousse avec fierté les prétentions rivales de Herwig, de Zélande; de Sigfrid, de Mauritanie; de Harmuth, de Normandie ou plutôt de Norwége. Herwig marche contre lui à la tête de ses troupes; la lutte s'engage, les deux chefs croisent le fer; mais Gudrune, touchée de la valeur du jeune prince, arrête le glaive menaçant de son père et demande Herwig pour époux. L'alliance est consentie, mais différée d'un an, dans l'intervalle duquel Sigfrid le Sarrasin envahit la Zélande avec une flotte nombreuse, qui n'est repoussée qu'avec l'aide de Hettel, lequel protége le fiancé de sa fille à la tête de tous ses vassaux. Mais, pendant que la Frise, privée de défenseurs, est ouverte aux invasions hostiles, Hartmuth, secondé par son père Ludwig avec ses pirates scandinaves, lance sa flotte sur la mer, aborde à Matelan, et somme Gudrune de le suivre. La jeune fille refuse par ces nobles paroles :

« [1] Jamais il n'arrivera que le fier Hartmuth ceigne avec moi la couronne en présence de nos deux nations. Herwig est le nom de celui auquel j'ai engagé ma foi.

« C'est à lui que je suis promise ; il est mon époux et je suis son épouse. C'est à ce généreux guerrier que je souhaite tout honneur tant que durera sa vie, comme je veux lui appartenir aussi longtemps que durera la mienne. »

Cet amour de Goedroen et d'Herwig semble être rappelé dans une bien vieille chanson flamande, que toutes les mères ont chantée à leurs enfants et que les enfants ont transmise à leurs descendants. Elle est populaire parmi nos Flamands comme elle l'est chez toutes les nations de race germanique :

Het waren twee coninckskinderen,
Sy hadden malcander soo lief;
Sy conden byeen niet comen,
Het water was veel te diep.
Wat stac sy op? Drie keersen,
Als savonds het dagelicht sonc.
« Och, liefste comt, swemter over! »
Dat deed sconincs sone, was jonc.

Dit sach daer een oude quene
Een al soo vilijnich vel:
Sy ghinker dat licht uytblasen.
Doen smoorde die jonghe helt.
« Och moeder, seidese, moeder,
Mijn hooftjen doet mijnder so wee!
Mocht icker een wijle gaen wandelen;
Gaen wandelen langhes de see! »

— « Och dochter, mijn liefste dochter,
Alleen en moogt ghy daer niet gaen:
Weet op uwe joncste suster,
En laeter die met u gaen. »
— « Och moeder, mijn joncste suster
Is noch een so cleinen kint;
Sy plucter wel alle die bloemekens,
Die sy onder weghen vint.

« Sy plucter alle die bloemekens,
Die bladerkens laet sy staen;
Dan claghen die lieden en segghen
Dat hebben coninckskinder enghedaen. »
— « Och dochter, myn liefste dochter,
Alleen en moogt ghy daer niet gaen;
Maer weet uwen joncsten broeder,
En laeter die met u gaen. »

—« Och moeder, mijn joncste broeder
Is noch een so cleinen kint:
Hy loopter naer alle de voghels,
Die hy onder weghen vint. »
De moeder ghinc na de kerke,
De dochter ghinc haren ganc,
Tot sy er by twater een visscher,
Haer vaders visscher, vant.

— « Och visscher, seidese, visscher,
Myn vaders visscherkyn,
Ghy soudt er voor my eens visschen;
Het sal u ghelonet sijn! »

Hy smeet sijne netten int water;
De loodekens ghinghen te gront.
Int corte was daer gevisschet
Sconincs sone, van jaren was jonc.

Wat troc sy van haren hande,
Een vingherlinc rode van gout :
« Houd daer, seide sy, goede visscher,
Dees vingherlinc rode van gout! »
Sy naem doen haer lief in haer armen ;
Sy custen hem aen sijnen mont.
« Och, mondeken, cost ghy noch spreken!
Och, herteken, waert ghy ghesont! »

Traduction. = C'étaient deux enfants de roi, ils s'aimaient si tendrement ; ils ne pouvaient s'approcher, car l'eau était profonde. Que fait-elle? elle allume trois chandelles, lumière du soir « Ah ! mon bien-aimé, venez, passez l'eau à la nage! » Le fils du roi le fit, il était jeune.

Celui-ci vit une vieille femme avec une vilaine peau toute ridée : elle alla éteindre la lumière. Alors le jeune prince se noya. « Ah! ma mère, dit-elle, ma mère, ma tête fait si mal! Puis-je aller me promener, me promener le long de la mer. »

« Ah! ma fille, ma chère fille, seule tu ne peux aller; réveille ta plus jeune sœur et dis-lui de t'accompagner. » — « Ah! ma mère, ma plus jeune sœur est encore une si petite enfant; elle cueille toutes les fleurs qu'elle trouve sur son chemin. »

« Elle cueille toutes les fleurs et en laisse là les feuilles; tout le monde se plaint et dit : Ce sont les enfants du roi qui font

cela. » — « Ah ! ma fille, ma chère fille, seule tu ne peux aller. Réveille ton plus jeune frère et dis-lui de t'accompagner. »

— « Ah ! ma mère, mon plus jeune frère est encore si petit enfant; il court après tous les oiseaux qu'il trouve sur son chemin. » La mère se rendit à l'église, la fille alla se promener jusqu'à ce qu'elle rencontrât sur le bord de l'eau un pêcheur, le pêcheur de son père.

— « Ah ! pêcheur, dit-elle, pêcheur, petit pêcheur de mon père, jette une fois pour moi ton filet, je t'en récompenserai ! » Il jeta son filet qui descendit jusqu'au fond de l'eau. Bientôt fut pêché le corps du fils du roi, qui était jeune d'années.

Qu'enleva-t-elle de ses doigts? une bague d'or vermeil. « Prends, dit-elle, bon pêcheur, cette bague d'or vermeil ! » Elle prit alors son ami dans ses bras; elle lui donna un baiser sur la bouche. « Ah ! petite bouche, peux-tu parler encore? Ah ! petit cœur, respires-tu encore? »

L'arrivée de Gudrune (Goedroen) sur les côtes de Norwége, continue M. Eichoff, sur cette terre inhospitalière où l'attendent de cruels outrages, sa dignité calme et patiente et sa constance inébranlable sont admirablement décrites au vingtième chant, où se peignent en même temps, par un heureux contraste, et la coupable incurie de Hartmuth, et la douce sensibilité d'Ortrune, sa sœur, et la violence brutale de Ludwig, son père, et l'astucieuse perversité de sa mère Gerlinde, vieille mégère qui torture son



héroïque captive. En vain la couronne royale est-elle chaque jour offerte à Gudrune en échange des traitements les plus rudes, si elle consent à épouser Hartmuth. Elle triomphe de toutes les épreuves, se soumet aux plus vils travaux, et consume ses jeunes années dans une douloureuse servitude plutôt que de manquer à sa foi. Enfin Gerlinde la condamne à laver sur le bord de la mer, exposée aux frimas, les vêtements de la cour. C'est le moment où la vengeance s'apprête; car une génération nouvelle s'est élevée dans le pays des Frisons, et Hilda, qui pendant tant d'années n'a cessé de pleurer sa fille, appelle aux armes tous ses guerriers et équipe une flotte formidable. Le départ des hardis matelots, un calme sur mer, une grande tempête, l'arrivée aux côtes ennemies sont décrits avec beaucoup de verve. L'ardeur de Herwig et d'Ortwin, le fiancé et le frère de Gudrune, à explorer cette terre inconnue et à chercher l'objet de leur amour, leurs généreux adieux à leurs compagnons d'armes en leur confiant le soin de les venger s'ils succombent dans leur tentative, amènent une scène plus attachante encore, qui fait le sujet du vingt-quatrième chant. Nous laisserons parler le poëte :

Ces deux femmes si dignes d'un doux repos, Gudrune et Hildeburge, sa compagne, lavaient sur la plage déserte.

C'était pendant le Carême, quand soudain elles virent sur



les flots un oiseau qui nageait vers elles. « Hélas! cher oiseau, s'écria la princesse, tu as donc pitié de mon sort? »

Alors l'oiseau céleste fit entendre ces douces paroles : « Je suis un messager du Christ, noble fille; tu peux m'interroger sur ceux qui sont chers à ton cœur. »

Gudrune tomba à genoux sur la rive sablonneuse en faisant le signe de la croix. « Notre épreuve est finie, dit-elle à Hildeburge, puisque Dieu se souvient de nous! »

Puis elle ajoute : « Si le Christ t'envoie pour me consoler dans mon exil, dis-moi, bon messager, Hilda vit-elle encore? Elle fut la mère de la pauvre Gudrune[1]! »

Le souvenir de ce dialogue de Goedroen et l'oiseau s'est conservé dans une chanson populaire de la Flandre[2].

[1] *Tableau de la Littérature du Nord*, p. 339-340.

[2] V. notre livre sur les *Flamands de France*, p. 97. Gand, in-8°, 1851.

VII

CHANT D'HILDEBRAND

Le plus ancien texte de ce chant, qui remonte à Théodorik le Grand, c'est-à-dire au v[e] siècle, a été découvert en 1812 par les frères Grimm, dans la couverture d'un manuscrit de l'abbaye de Fulde. C'est probablement un fragment d'un des chants antiques que Charlemagne a fait recueillir.

Grimm, Lachman et Müller, qui en ont publié diverses éditions, disent qu'il est écrit dans le dialecte frank, mais fortement mélangé, suivant le docteur Jonkbloet, de néerlandais ou flamand :

Ik gihôrta dhat seggen.....
Dhat sih urhêttun ænon muottin
Hiltibraht enti Hadhubrant, unter herjun tuêm,
Sunufatarungôs iro faro rihtun,
Garutun sê irô gudhamun, gurtun sih irô suert ana,
Helidôs, ubar hringa, dô sie tô derô hiltju ritun.

Ce chant est composé de strophes de trois vers non rimés mais à allitération, et son rhythme a une allure épique comme le vers d'Homère. Il a été traduit par Gley (*Langue des Francs*, 1814), Michelet dans son *Histoire de France*, et par Lebas dans son *Histoire d'Allemagne*. Voici comment il l'a été par M. Ampère :

J'ai ouï dire que se provoquèrent dans une rencontre Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarrau de guerre, se couvrirent de leurs vêtements de bataille et par-dessus ceignirent leurs glaives. Comme ils lançaient leurs chevaux pour le combat, Hildebrand, fils d'Herebrand, parla; c'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement : « Qui était ton père parmi la race des hommes, ou de quelle famille est-tu? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil; car je connais, ô guerrier! toute la race des hommes. »

Hadebrand, fils d hildebrand : « Des hommes vieux et sages dans mon pays, qui maintenant sont morts, m'ont dit que mon père se nommait Hildebrand. Un jour il s'en alla vers l'Est, il fuyait la haine d'Odoacre (Othachr), il était avec Theodoric (Teothrich) et un grand nombre de héros; il laissa seuls dans son pays sa jeune épouse, son fils encore petit, ses armes qui n'avaient plus de maître; il s'en alla de l'autre côté de l'Est. Depuis quand commencèrent les malheurs de mon cousin Theodoric, quand il fut un homme sans amis, mon père ne voulut plus rester avec Odoacre. Mon père était connu des guerriers vaillants; ce héros intrépide combattait toujours à la tête de l'armée; il aimait trop à combattre, je ne pense pas qu'il soit encore en vie. »

« Seigneur des hommes, dit Hildebrand, jamais du haut du ciel tu ne permettras un combat semblable entre hommes du même sang. » Alors il ôta un précieux bracelet d'or qui entourait

son bras et que le roi des Huns lui avait donné. « Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne en présent. » Hadebrand, fils d'Hildebrand, répondit : « C'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on doit recevoir de semblables présents. Vieux hun! tu es un mauvais compagnon, espion rusé, tu veux me tromper par tes paroles, et moi je veux te jeter en bas avec ma lance. Si vieux, peux-tu forger de tels mensonges? Des hommes de mer, qui avaient navigué sur la mer des Vendes, m'ont parlé d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand, fils d'Herebrand. »

Hildebrand, fils d'Herebrand, dit : « Je vois bien à ton armure que tu ne seras pas un chef illustre et que dans ce royaume tu n'as rien fait de vaillant. Hélas! hélas! Dieu puissant! quelle destinée est la mienne! j'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattants; dans aucun fort on ne m'a mis les chaînes aux pieds, et maintenant il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut t'arriver facilement, si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure, que tu pilles son cadavre. Fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'Est qui te détournerait de ce combat dont tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. » Alors ils firent voler leurs javelots à pointe tranchante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers, puis s'élancèrent l'un sur l'autre. Les haches de pierre résonnaient..... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers; leur armure était ébranlée, mais leurs corps demeuraient immobiles.....

Ce chant était encore chanté en Flandre au XVIe siècle, car Willems, dans son *Belgisch Museum*, t. 8, en donne un texte flamand de cette époque, composé par Bartholomée Bockx, prince de la

Chambre de Rhétorique, dite des Ignorants de Lierre, lequel vivait de 1570 à 1620 :

— « Ic wil te lande rijden, Sprac meester Hildebrant:
Die my den wech wil wijsen Te Barne in dat land?
Sy sijn my onbekent geweest, Soe menigen langen dach,
In dry en dertich jaren Vrou Goedelijn ic niet en sach.

— Wildy te lande rijden, Sprac hertoch Abeloen :
Ghy vinter op der heyden Een jongen helt is coen ;
Ghy vindt daer op der marken Den jongen Hildebrant :
Al quaemdy onder u twelven Van hem wordy aengerant.

— Soude hy my aerannen Met eenen evelen moet :
Ic doorhouwe hem sijnen schilde, t En doet hem nimmer goet ;
Ic doorsla hem sijnen schilde, Met eenen schermer slach,
Dat hijt sijner vrou moeder Een jaer wel claghen mach.

— Dat en suldy niet doene, Sprac jonker Dideric.
Ic hebbe den jongen Hildebrant Van goeder herten lief ;
Ghy sult hem seere groeten, Al dor den wille van my,
En dat hy u laet rijden, Alsoe lief als ic hem sy. »

Al metter selven woorden Ten (rosen gaerde) hy ran,
Al in des markes pleyne, Hildebrant, die oude man ;
Al in des markes pleyne, Daer hy den jongen vant :
« Wat doet dese oude grijse Hier in mijn vaders lant? »

Ghy voert een harnasch louter Als waerdy esns coninck kint ;
Ghy maect mijn jonge herte Met sienden oogen blint,
Ghy sout (te rugghe) blijven En houden u gemac.
Met eenen hubschen gheluyde Die oude loech, ende sprac :

Soude ic (te rugghe) blijven, En houden mijn gemac?
Van strijden ende van vechten (Ic al mijn daghen sprac),
Van strijden ende van vechten Al van mijn henevaert,
Dat segh ic u, wel jonger helt, Daer wert af grijs mijn baert.

— Den baert sal ic u uutrucken, En daer toe seere slaen,
Soe dat u dat roode bloet Over u wangn sal gaen;
U harnas en uwe schilt Moet ghy my gheven (tijn),
En blijven mijn ghevangen, Behoet Godt dat leven mijn.

— Mijn harnas ende schilt Daer hebic my mede geneert,
Ic en was noyt mijn dagen Van eenich man verveert.
Sy lieten daer hare woorden Ende gingen met sweerden slaen.
Al wat sy daer bedreven, Dat suldy wel verstaen.

Die jonge bracht den ouden Een (al) soe swaren slach,
Dat hy van alle sijn dagen (Verveeder noyt op en sach).
Sijn peert spronc (achter) rugghe, Wel twintich vademe wijt.
— « Den slach, die ghy daer slaget, Heeft u geleert een wijf! »

— Soudic van (wijven) leeren, Dat ware my groot schand;
Ic heb noch ridders en heeren Al in mijn vaders lant;
Ic heb noch ridders en knechten Al in mijn vaders hof;
En dat ic niet geleert en hebbe Daer over leer ic noch.

Het quamp soe dat die oude Liet sincken sijnen schilt,
Soe dat hy den jongen Hildebrant Sijn sweert al ondergine.
Die namp hem in sijn midden, Aldaer hy smalste was;
Hy wierp hem neder ter aerden Al in dat groene gras.

— Soe wie hem aen ketel wrijft Heeft geerne van den roet:
Soe hebt ghy gedaen, ghy jonge helt, Hier tegen uwen wederspoet.
Spreket an mi u biechte, U biechtvader willic sijn;
Dats, sijdy van den wolven, Genesen moecht ghy sijn.

— Wolven, en dat sijn wolven : Sy loopen in dat wout.
Ic ben een jongen degen, Gheboren uut Grieken stout.
Mijn moeder hiet vrou Goedele, Een hertoginne fijn ;
Ende die oude Hildebrant, Dat is die vader mijn.

— Hiet u moeder vrou Goedele, Een hertoginne fijn,
Was Hildebrant u vader, Soo bistu de sone mijn?
Hy (schoof) op sijnen helme ; Hy custe hem aen sijnen mont.
— « Nu danck ic Godt, den heere, Dat ic u sie gesont. »

— Och vader, lieve vader, Die wonden, die ic u heb geslagen,
Willic, al mijn leven lanc, In mijnder herten dragen.
— Nu swijget, sone, stille, Diere wonden weet ic wel raet
Wy willen van hier scheyden : God sterke ons op die vaert.

Nu nemet my gevangen, Alsmen een gevangen man doet.
Vragen u dan die lieden : Wat man dat ghy daer voert?
Soe suldy (den lieden) dan saghen : 'T is een die quaetste man,
Die oyt op deser werelt Van moeder lijf gewan.

Het viel op een saterdach, Omtrent den vespertijt,
Dat de jonge Hildebrant Den (rosen gaerde) op rijdt.
Hy voerde op sijnen helme Van gouden een canselijn,
En neven sijnder sijden Den liefsten vader sijn.

Hy voerden hem gevangen, Al sonder arghelist :
Hy sette hem by sijnder moeder Boven aen haren disch.
— Sone, wel lieve sone, Dat gevet my alsoe vry,
Waerom ghy desen gevangen Hier settet boven my?

— Moeder, seyde hy, moeder! Die waerheit salic u sagen :
Aen geender groener heyden Had hy my bynaer verslagen.
'T is Hildebrant die oude, Die liefste vader mijn!
Nu neempt hem in uwe armen, Ende heet hem willecom sijn.

Sy namp hem in haer armen; Sy custe hem aen sijnen mont :
« Nu danke ic Godt den heere Dat ic u sie gesont!
Wy willen van hier scheyden, En varen al in ons lant,
Te Barnen binnen der stede; Daer sijn wy wel becant. »

Traduction. = « Je désire retourner dans mon pays, dit maître Hildebrand ; qui veut me montrer le chemin vers Berne, mon pays? Cette contrée m'est devenue inconnue depuis tant de longs jours; depuis trente-trois ans je n'ai vu dame Godeline... »

— « Désirez-vous retourner dans votre pays, dit le prince Abelon; vous trouverez dans les bruyères un jeune et brave guerrier; vous trouverez sur la frontière le jeune Hildebrand : voilà qu'il vient à vous. »

— « S'il a l'audace de m'attaquer, je pourfends son bouclier, et il ne s'en ventera pas; je pourfendrai son bouclier d'un coup si violent et si terrible que sa mère le plaindra pendant un an. »

— « Vous ne le ferez pas, dit le noble Dideryk (Théodorik). J'aime le jeune Hildebrand de tout mon cœur; vous le saluerez, comme il convient, de par ma volonté, et il vous laissera chevaucher tranquillement. »

A ces mots, Hildebrand le vieux entra dans un jardin de roses sur la frontière; sur la frontière il rencontra Hildebrand le jeune : — « Que fait ce vieillard dans le pays de mon père?

« Vous portez une cuirasse de métal pur comme un vrai enfant de roi; vous me réjouissez le cœur, vous vous arrêterez

ici et prendrez du repos. » Le vieillard rit d'un rire étrange et dit :

— « Devrai-je m'arrêter et me reposer ici ? Toute ma vie, je n'ai parlé que de guerre et de batailles, que de guerre et de batailles pendant tout mon voyage ; je vous le dis, jeune homme, c'est de cela que ma barbe est à moitié blanche. »

— « Cette barbe, je vous l'arracherai et vous frapperai si fort que le sang ruissellera de vos joues ; vous me donnerez votre cuirasse et votre bouclier, vous êtes mon prisonnier, et remerciez Dieu de ce que je vous laisse la vie. »

— « Quant à ma cuirasse et à mon bouclier, je m'en trouve très-bien, et jamais personne ne m'a intimidé. » Ils laissèrent là leur colloque et allèrent se battre à l'épée ; ce qu'ils firent, vous le saurez.

Le plus jeune des combattants porta au vieillard un coup si violent, tel qu'il n'en reçut jamais ; son cheval en recula de vingt pas. — « Une femme vous a appris à frapper ainsi ! »

— « Si j'allais à l'école des femmes, ce serait ma honte. Il n'est, dans ma patrie, ni chevaliers ni seigneurs ; je n'ai, au palais de mon père, ni chevaliers ni compagnons, et ce que je n'ai pas appris, je l'apprends encore. »

Le vieillard agite son bouclier et frappe de manière que l'épée du jeune Hildebrand lui tombe des mains. Ensuite, il le prend à bras le corps et le renverse sur l'herbe.

— « Quand on aime à se heurter contre le pot de fer, on doit aimer les verges ; ainsi, tu as fait, jeune homme, tu as voulu te mesurer avec moi. Confesse-toi maintenant, je serai ton confesseur, afin que tu puisses être préservé des loups. »

— « Les loups sont des loups, ils courent dans la forêt. Je suis un jeune brave de la trempe des Grecs ; ma mère se nomme dame Godeline, une noble princesse, et celui qui se nomme Hildebrand est mon père. »

— « Ta mère se nomme dame Godeline, une noble princesse, et Hildebrand est ton père ! Tu es donc mon fils? » Il souleva la visière de son casque, il l'embrassa : — « Maintenant je remercie Dieu de ce que je te revois en vie. »

— « Oh ! mon père, mon cher père, la blessure que je vous ai faite, je voudrais tous les jours la porter dans mon cœur. » — « C'est bien, mon fils, console-toi, je sais un baume pour cette blessure. Partons d'ici et que Dieu nous guide dans le voyage. »

Ceux qui les virent passer demandèrent : Quel est ce prisonnier que vous conduisez ? et ils dirent : C'est un homme méchant, jamais femme ne mit son pareil au monde.

C'était un samedi, à l'heure des vêpres, que le jeune Hildebrand entra dans le jardin aux roses ; il portait sur son casque une guirlande d'or, et avait à ses côtés son père chéri.

Il le conduisit comme s'il eût été son prisonnier, puis le fit asseoir à table auprès de sa mère. — « Mon fils, mon cher fils, ce que vous faites m'étonne ; pourquoi placez-vous ce prisonnier près de moi ? »

— « Ma mère, dit-il, ma mère ! je vous dirai la vérité : Là-bas, dans les vertes bruyères, il m'avait terrassé et presque privé de la vie. C'est le vieux Hildebrand, mon père bien-aimé ! Serrez-le dans vos bras et dites-lui : Bien-venu ! »

Elle le prit dans ses bras et lui donna un baiser sur la bouche : — « Maintenant, je remercie Dieu de ce que je vous revois en vie ! Partons d'ici, et retournons dans notre pays, à Berne, où nous sommes bien connus. »

Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les recueils de chansons en renfermaient sur l'air du *Vieil Hildebrand*. Dans le *Geusen Liedboek*, imprimé à Amsterdam en 1683, il y a une chanson que l'on suppose chantée par le duc d'Albe et qui est une imitation de celle d'Hildebrand :

Ick wil te lant uutrijden,
Sprak daer den ouden grijs ;
Wie zal my nu ten tijden
De paden maken wijs ?
Den wech valt my soo sware,
Die ick sael moeten gaen ;
Het is by nae ses jaren,
Doen ick daer quam van daen.

Traduction. = Je veux partir du pays, dit le vieillard ; qui m'indiquera le chemin ? Le chemin que j'ai à parcourir me sera si pénible ! Il y a bientôt six ans que je suis venu de là-bas.....

VIII

CHANT DES NIBELUNGEN

Nous avons consacré un volume à ce chant qui glorifie des héros de l'époque mérovingienne. Nous y avons dit qu'il a été connu en Flandre. Nous nous bornons donc à renvoyer le lecteur à notre livre, intitulé : *Des Nibelungen, Sagas mérovingiennes de la Néerlande*[1].

[1] Paris, V. Didron, rue Hautefeuille, 13. — Bruxelles et Leipzig, C. Mucquardt. — Lille, Ernest Vanackere.

IX

CHANT DE HALEWYN

Parmi les Karlings, dit M. Kervin de Lettenhove dans son *Histoire de Flandre*, il en était un qui avait conservé toute la féroce énergie de sa race, de telle sorte que ceux qui écrivirent sa vie lui ont donné le surnom d'Allowin[1] et l'épithète de brigand redoutable[2]. Il se nommait Adhilek et était fils d'Eilolph. Il ne put résister à l'éloquente parole d'Amandus; et, s'étant rendu à Gand auprès de lui, il le supplia de le recevoir au nombre de ses disciples, afin qu'à jamais lié par la règle du cloître, il put désormais repousser avec plus de force les tentations de sa vie passée. Amandus le conduisit dans l'église de Gand, et là, après avoir fait tomber sa barbe et sa chevelure au pied de l'autel de saint Pierre, il l'admit dans la

[1] Allo-win, qui prend tout.
[2] *Prædo impiissimus*, Chr. Bland., 645; Hariger, 45.



milice chrétienne. Le farouche Allowin devint le doux Bavon :

Mellifluo vocitatus nomine Bavo.

Il y eut encore un autre seigneur nommé Hugues de Halewyn, qui trahit Burchard, forestier de Flandre, et fut, à cause de cela, rejeté par les hommes.

C'est sans doute à la cruauté d'un de ces hommes, dont le nom était l'épouvante de leurs contemporains, que fait allusion la chanson flamande :

Heer Halewijn sanc een liedekijn,
Al wie dat hoorde wou bi hem sijn.

En dat vernam eens conincs kint,
Die van haer ouders so wert bemint.

Si ginc al voor haer vader staen :
« Och vader, mag ic naer Halewijn gaen? »

« O neen, mijn dochter, neen gi niet;
Die derwaert gaen en keeren niet. »

Si ginc al voor haer moeder staen :
« Och moeder, mag ic naer Halewijn gaen? »

« O neen, mijn dochter, neen gi niet;
Die derwaert gaen en keeren niet. »

Si ginc al voor haer suster staen :
« Och suster, mag ic naer Halewijn gaen? »

« O neen, mijn suster, neen gi niet;
Die derwaert gaen en keeren niet. »

Si ginc al voor haer broeder staen :
« Och broeder, mag ic naer Halewijn gaen? »

« 'T is mi al eens waer dat gi gaet,
Als gi u eer maer wel bewaert
En gi u kroon maer recht en draegt. »

Si is al op haer kamer gegaen,
Si deet haer besten klederen aen.

Wat deet si aen haren lijve?
Een hemdeken fijnder als zijde.

Wat deet si aen haren schoon korslijf?
Van gouden banden stont het stijf.

Wat deet si aen haer haren rooden roc?
Van steke tot steke een gouden cnop.

Wat deet si aen schoon blond hair?
Een croone van goude en die woeg swaer.

Wat deet si aen haren keirle?
Van steke tot steke een peirle.

Si ging al in haer vaders stal,
En koos daer 't besten ros van al.

Si sette haer schrilings op het ros,
Al singen en klingend reed si door 't bosch.

Als si te midden 't bosch mocht zijn,
Daer vond si mijn heer Halewijn.

« Gegroet, seid hi en quam tot haer,
Gegroet, schoon maegt, bruin oogen claer. »

Si reden met elkander voort,
En op den wech viel menich woort.

Si quamen al bi een galgen veld
Daer aen hinc menich vrouwenbeeld.

Heer Halewijn heeft als dan geseid :
« Mits gi de schoonsten magt sijt,
Soo kiest u dood, het is nu tijd. »

« Wel, als ik dan hier kiesen sal
Soo kies ic tsweert noch boven al. »

« Maer treet eerst uit u opperstkleet,
Want maegdenblaed dat spreit soo breed
Soo tu bespreide dat waer mi leet. »

En eer sijn kleet getogen was,
Sijn hooft al voor sijn voeten lach ;
Sijn tong noch deze woorden sprac :

« Gaet ginder daer in het koren
En blaest daer op mijne horen,
Dat alle mijn vrienden dat hooren! »

« Al in dat coren en gaen ic niet,
Op uw horen en blaes ic niet,
Moordenaers raet en doen ic niet. »

« Gaet ginder dan onder de galge,
En neemt dar een potje met zalve,
En striet dat aen mijn rooden als. »

« Al onder de galge en gaen ic niet,
U rooden als en strijk ic niet,
Moordenaers raet en doen ic niet. »

Si nam dat hooft al bi den haire
En waschtet in een bronne clare.

Si sette haer schrylings op haer ros :
Al singend en clingend reed si door 't bosch.

En toen si was ter halver baen
Quam Halewijns moeder daer gegaen :
« Schoon maegt, saegt gi mijn soon niet gaen? »

« U soon, heer Halewijn, is dood,
Ic heb sijn hooft in mijnen schoot,
Van bloet is mijne voorschoot root. »

En toen si aen de poorte quam,
Si blaes de den horen als een man.

En als haer vader dat vernam,
'T verheugde hem dat si weder quam.

Daer werd gehouden een banket,
Dat hooft wert op de tafel geset.

Traduction. = Le seigneur Halewyn sait une chanson, tous ceux qui l'entendaient voulaient aller à lui.

Elle fut entendue une fois de la fille du roi, qui était si aimée de ses parents.

Elle se présente à son père : « O mon père, puis-je aller près du seigneur Halewyn ? »

« Oh ! non, ma fille, non, ceux qui vont à lui ne reviennent jamais. »

Elle se présente à sa mère : « O ma mère, puis-je aller près du seigneur Halewyn ? »

« Oh ! non, ma fille, non, ceux qui vont à lui ne reviennent jamais. »

Elle se présente à sa sœur : « O ma sœur, puis-je aller près du seigneur Halewyn ? »

« Oh ! non, ma sœur, non, ceux qui vont à lui ne reviennent jamais. »

Elle se présente à son frère : « O mon frère, puis-je aller près du seigneur Halewyn ? »

« Peu m'importe où tu vas, pourvu que tu conserves bien ton honneur et que tu portes droit ta couronne. »

Elle monte à sa chambre, elle se pare de ses plus beaux vêtements.

Que met-elle d'abord ? une chemise plus fine que la soie.

Que met-elle à son beau corsage ? de fortes bandes d'or.

Que met-elle à son jupon rouge ? de point en point un bouton d'or.

Que met-elle à sa belle chevelure blonde ? une couronne d'or massif.

Que met-elle à son kerle ? de point en point une perle.

Elle va dans l'écurie de son père, et y prend son meilleur coursier.

Elle le monte fièrement, et rieuse et chantonnant elle traverse la forêt.

Quand elle arrive au milieu de la forêt, elle rencontre le seigneur Halewyn.

« Salut, dit-il en l'approchant, salut belle vierge aux yeux noirs et brillants. »

Ils partent ensemble en devisant le long du chemin.

Ils arrivent ensemble à un champ où se trouve une potence à laquelle pendent de nombreux corps de femmes.

Le seigneur Halewyn lui dit : « Puisque vous êtes la plus belle des vierges, dites comment vous voulez mourir ; il en est temps. »

« C'est bien, puisque je puis choisir, je choisis le glaive.

« Mais auparavant débarrassez-vous de votre tunique, car le sang d'une vierge se répand si loin que vous pourriez en être atteint, et j'en serais fâchée. »

Mais avant qu'il eût ôté sa tunique, sa tête roulait à ses pieds ; sa bouche murmurait encore ces mots :

« Allez là-bas dans ce champ de blé et sonnez du cor, afin que tous mes amis l'entendent. »

« Dans ce champ de blé je ne vais pas, du cor je ne sonne pas ; je ne suis pas le conseil d'un meurtrier. »

« Allez donc là-bas sous la potence, et prenez-y le baume que vous trouverez et étendez-le sur mon cou rouge. »

« Sous la potence je ne vais pas, sur votre cou rouge je n'étends pas le baume ; je ne suis pas le conseil d'un meurtrier. »

Elle prit la tête par les cheveux, et la lava à une claire fontaine.

Elle monta fièrement son coursier, et rieuse et chantonnant elle traversa la forêt.

Quand elle fut arrivée à moitié chemin, elle rencontra la mère de Halewyn : « Belle vierge, n'avez-vous pas vu mon fils ? »

« Votre fils, le seigneur Halewyn, est allé chasser ; vous ne le verrez plus de votre vie.

« Votre fils, le seigneur Halewyn, est mort, j'ai sa tête dans mon tablier, qui est rouge de son sang. »

Et quand elle vint à la porte de son père, elle sonna du cor comme un homme.

Et quand son père la vit, il se réjouit de son retour.

Il le fêta par un festin, et la tête de Halewyn fut placée sur la table.

X

CHANT
DE LA FILLE DU ROI DE FRANCE
ET DE LIDERIC DE BUCK

646

Dans les *Cronijcke van den lande ende graefscepe van Vlaenderen* (Chroniques des pays et comté de Flandre), écrites au xve siècle par un Flamand, nommé Nicolas Despars, et publiées en 1840 par J. De Jonghe, on lit ce qui suit :

« En l'an de notre Seigneur VIe XVI, la belle Idoine, fille du roi de France Chlotaire II, était aimée d'un prince d'Angleterre, nommé Madon. Celui-ci enleva la royale enfant, et aidé de ses neveux Parderant de Bourgogne et de Zwychart de Partenay, il la fit conduire en Angleterre, où il voulait l'épouser. Mais s'étant à leur tour épris de la beauté de la captive, ces compagnons infidèles assassinèrent traîtreusement leur oncle entre Arras et Tournay. Alors Maderant épouvanté prit la fuite, et Zwychart dirigea Idoine vers Lille, au pays de Buck.

« Lideric, étant à la chasse, rencontra dans la forêt la fille du roi Chlotaire et la trouva toute en pleurs. Celle-ci lui dit ce qui venait de se passer, et le forestier terrassa Zwychart, le traître,

et le tua. Ensuite il mena Idoine dans son château de Buck et lui demanda qui elle était et qui était son père. La princesse lui répondit qu'elle était de noble lignée, mais ne consentit jamais à faire connaître l'auteur de ses jours, préférant, ajouta-t-elle, vivre dans la misère et l'esclavage que de retourner sous le toit paternel.

« Lideric, touché de pitié et bientôt enflammé d'amour pour elle, lui offrit de la prendre pour épouse et de partager avec elle ses biens et sa dignité. Idoine accepta ; elle devint mère de quinze fils et de trois filles, qu'elle habilla toujours richement et surtout les jours de fêtes. Leurs vêtements étaient de laîne au côté droit, de soie au côté gauche, afin de prouver par là que ses enfants étaient plus nobles par leur mère, qui, elle aussi, était vêtue de soie, que par leur père qui ne portait qu'un drap de laine grise.

« Sur ces entrefaites, Chlotaire, étant à Soissons au mois de février de 631, se livrait au plaisir de la chasse et poursuivait un cerf qui fuyait sans cesse devant lui vers le Nord, jusqu'au château de Buck. Le roi entra dans la forteresse, et apercevant les enfants de Lideric qui ressemblaient tant à la fille qu'il avait perdue, il demanda qui était leur mère. Le forestier répondit que c'était une femme de haute naissance, mais qu'il ignorait son nom. Alors Idoine, reconnaissant son père, se jeta à ses genoux et demanda pardon. Chlotaire lui pardonna et fit bénir son mariage par l'évêque de Tournay, en présence des grands et des nobles de cette ville, d'Arras et de Douai. Ensuite il conduisit les époux à Paris, où il leur fit des noces splendides et donna beaucoup de fêtes. Enfin il gratifia Lideric de toutes les terres, villes et forteresses situées entre la mer du Nord, l'Escaut et la Somme, et le proclama souverain seigneur de ce pays, c'est-à-dire de la Flandre. »

Cette légende est narrée au IXe chapitre de la chronique de Nicolas Despars ; nous l'avons repro-

duite ici sommairement pour servir d'introduction à cette vieille et suave chanson que nous a conservée l'Angleterre :

THE KING OF FRANCE'S DAUGHTER

I

In the dayes of old,
   When faire France did flourish,
Storyes plaine have told,
   Lovers felt annoye.
The queene a daughter bare,
   Whom beautye's queene did nourish ;
She was lovelye faire,
   She was her fathers joye.
A prince of Engeland came,
Whose deeds dit merit fame,
   But he was exil'd, and outcast :
Love his soul did fire,
Shee granted his desire,
   Their hearts in one were linked fast.
Which when her father proved,
Sorelye he was moved,
   And tormented in his minde.
He sought for to prevent them ;
And to discontent them,
   Fortune crossed these lovers kinde.

II

When these princes twaine,
   Were thus barr'd of pleasure,

Through the kinges disdaine.
  Which their joyes withstoode :
The lady soon prepar'd
  Her jewells and her treasure ;
Having no regard
  For state and royall bloode ;
In homely poore array,
She went from court away,
  To meet her joye and hearts-delight ;
Who in a forrest great
Had taken up his seat,
  To wayt her coming in the night,
But, lo ! what sudden danger
To this princely stranger
  Chanced, as he sate alone !
By outlawes he was robbed,
And with ponyards stabbed,
  Uttering many a dying grone.

III

The princesse, arm'd by love,
  And by chaste desire,
All the night did rove
  Without dread at all :
Still unknowne she past
  In her strange attire,
Coming at the last
  Within echoes call.—
You faire woods, quoth shee,
Honoured may you bee,
  Harbouring my hearts delight ;
Which encompass here
My joye and only deare,
  My trustye friend, and comelye knight.

Sweete, come unto thee,
Sweete, i come to woo thee,
That thou mayst not angrye bee
For my long delaying :
For thy curteous staying
Soone amends i'll make to thee.

IV

Passing thus alone
Through the silent forest,
Many a grievous grone
Sounded in her ears :
She heard one complayne
And lament the sorest,
Seeming all in payne,
Shedding deadly teares.
Farewell, my deare, quoth hee,
Whom i must never see,
For why my life is att an end,
Through villaines crueltye :
For thy sweet sake i dye,
To show i am a faithfull friend.
Here i lye a bleeding,
While my thoughts are feeding
On the rarest beauty found.
O hard happ, that may be!
Little knowes my ladye
My heartes blood lyes on the ground.

V

With that a grone he sends,
Which did burst in sunder

All the tender bands
  Of his gentle heart
She, who knewe his voice,
  At his wordes did wonder :
All her former joyes
  Did to griefe convert.
Strait she ran to see,
Who tis man shold bee,
  That soe like her love did seeme ;
Her lovely lord she found
Lye slaine upon the ground,
  Smear'd with gore, a ghastlye streame.
Which his lady spying,
Shrieking, fainting, crying,
  Her sorrows could not uttered bee ;
Fate, she cryed, too cruell !
For thee — my dearest jewell —
  Would God ! that i had dyed for thee.

VI

His pale lippes, alas !
  Twentye times she kissed,
And his face did wash,
  With her trickling teares :
Every gaping wound
  Tenderlye she pressed,
And did wipe it round
  With her golden haires.
Speake, faire love, quoth shee,
Speake, faire prince, to mee,
  One sweete word of comfort give.
Lift up thy deare eyes,
Listen to my cryes,
  Thinke in what sad griefe i live.

All in vaine she sued,
All in vaine she woed,
The princes life was fled and gone,
Theere stood she still mourning,
Till the suns retourning,
And bright day was coming on.

VII

In this great distresse
Weeping, wayling ever,
Oft shee cryed, alas!
What will become of mee?
To my fathers court
I returne will never:
But in lowlye sort
I will a servant bee.
While thus she made her mone,
Weeping all alone,
In this deepe and deadlye feare:
A for'ster, all in greene,
Most comelye to be seene,
Ranging the woods did find her there.
Moved with her sorrowe,
Maid, quoth he, good morrowe,
What hard happ has brought thee here?
Harder happ did never
Two kinde heards dissever:
Here lyes slaine my brother deare.

VIII

Where may i remaine,
Gentle for'ster, shew me,

Till i can obtaine
 A service in my neede?
Paines i will not spare;
 This kinde favour doe me,
It will ease my care,
 Heaven shall be thy meede.
The for'ster all amazed,
On her beautye gazed,
 Till his heart was set on fire,
If, faire maid, quoth hee,
You will goe with mee,
 You shall have your hearts desire.
He brought her to his mother,
And above all other
 He sett forth this maidens praise.
Long was his heart inflamed,
At length her love he gained,
 And fortune crown'd his future dayes.

IX

Thus unknowne he wedde
 With a kings faire daughter;
Children seven they had
 Ere she told her birth.
Which when once he knew,
 Humblye he besought her,
He to the world might shew,
 Her rank and princelye worth.
He cloath'd his children then,
(Not like other men)
 In partye-colours strange to see;
The right side cloth of gold,
The left side to behold,
 Of woollen cloth still framed hee.

Men thereatt did wonder,
Golden fame did thunder
This strange deede in every place :
The king of France came thither,
Ist being pleasant weather,
In those woods the hart to chasse.

X

The children then they bring,
So their mother will'd it,
Where the royall king,
Must of force come bye :
Their mothers riche array,
Was of crimson velvet :
Their fathers all of gray,
Seemelye to the eye.
Then this famous king,
Noting every thing,
Askt how he durst be so bold
To let his wife soe weare,
And decke his children there,
In costly robes of pearl and gold.
The forrester replying,
And the cause descrying,
To the king these words did say :
Well may they, by their mother,
Weare rich clothes with other,
Being by birth a princesse gay.

XI

The king aroused thus,
More heed fullye beheld them,

Till a crims on blush
  His remembrance crost :
The more i fixe my mind
  On the wife and children,
The more methinks i find
  The daughter wich i lost.
I am that child, quoth shee,
Falling on her knee,
  Pardon mee, my souveraine liege,
The king perceiving this,
His daughter deare did kiss,
  While joy full teares did stopp his speeche.
With his traine he tourned,
And with them sojourned.
  Strait he dubb'd her husband knight,
Then made him erle of Flanders,
And chiefe of his commanders ; —
  Thus were their sorrowes put to flight.

TRADUCTION = I. Dans les anciens jours où florissait la belle France, les chroniques rapportent que les amants eurent des ennemis. La reine allait donner le jour à une fille d'une rare beauté. Celle-ci fut en effet bien belle et fit la joie de son père. Il vint un prince d'Angleterre, prince d'un grand renom ; il était exilé et fugitif. En la voyant il s'éprit d'amour pour elle, elle répondit à ses désirs; leurs cœurs se comprirent et s'enchaînèrent. Mais le père s'en aperçut et en fut tristement affecté dans son cœur. Il chercha donc à les séparer. La fortune se mit en travers de leur amour.

II. Le roi mettant ainsi obstacle au bonheur des deux amants, la jeune princesse réunit tous ses joyaux et son trésor, et sans égard ni pour son état ni pour le sang royal qui coulait dans ses

veines, elle quitta la cour de son père, vêtue de simples et pauvres atours; elle s'en alla, pour rejoindre la joie et les délices de son cœur, dans une épaisse forêt où s'était retiré celui qu'elle aimait et l'attendait le soir. Mais, hélas! quel danger a menacé ce prince étranger! Pendant qu'il était là assis, seul et sans secours, il fut entouré de bandits qui le percèrent de poignards. Il poussa les gémissements d'un mourant!

III. La princesse, animée d'amour et de chastes désirs, erra toute la nuit sans crainte, sous son singulier costume; elle passa toujours inconnue. Elle arrive enfin attirée par l'écho de la forêt: « O toi, dit-elle, belle forêt, sois honorée parce que tu abrites les délices de mon cœur, forêt qui renferme toute ma joie et mon seul adoré, mon ami fidèle et mon beau chevalier. — Mon doux ami, je viens à toi, moitié de moi-même, je viens pour t'aimer et te faire oublier ma longue absence. Je suis restée si longtemps loin de toi, de ta courtoise attente bientôt je te récompenserai. »

IV. Passant ainsi seule à travers la forêt silencieuse, bien de tristes soupirs résonnèrent à ses oreilles. Elle entendit les plaintes les plus douloureuses et des lamentations qui paraissaient venir de quelque affligé sur le point de mourir. « Adieu, ma bien-aimée, dit-il, toi que je ne reverrai jamais; ma vie finit par la cruauté d'un vilain. Je meurs par amour pour toi, pour montrer que je suis un ami fidèle. Ici, je suis couché baigné dans mon sang, et mes pensées se nourrissent de la beauté la plus rare qui puisse se trouver. Triste destinée que la mienne! C'est peu, ô ma dame, que le sang de mon cœur arrose la terre! »

V. Alors il poussa un soupir qui brisa toutes les cordes de son tendre cœur. Elle, qui reconnut sa voix, s'apitoya sur ses maux et toute sa joie devint douleur. Elle courut aussitôt voir

qui pouvait être cet homme qui lui rappelait son amant. Elle trouva son beau seigneur assassiné, étendu sur la terre, couvert de sang qui ruisselait à flots. A sa vue, la dame poussa des cris, versa d'abondantes larmes et s'évanouit. Sa douleur ne peut être exprimée. Puis elle s'écria : « O trop cruel destin ! Plût à Dieu, mon beau joyau, que pour toi je fusse morte à ta place ! »

VI. Ses pâles lèvres, hélas ! elle les baisa vingt fois et lava son visage avec les larmes qui roulaient de ses joues. Elle pressa avec tendresse chacune de ses blessures béantes et en essuya les bords avec ses cheveux d'or : « Parle, tendre amour, parle-moi, ô mon prince blond ! dis-moi un mot de douce consolation. Lève tes beaux yeux, écoute ma plainte ! vois dans quelle douleur je suis ! » Tout en vain elle se lamentait en le caressant : la vie du prince était envolée. — Elle était debout éplorée toute la nuit, elle l'était encore quand le soleil était déjà de retour.

VII. Dans cette grande détresse, toujours pleurant, gémissant, elle s'écriait souvent : « Hélas ! que deviendrai-je ? A la cour de mon père je ne retournerai jamais ; mais dans une humble condition je serai une servante. » Pendant qu'elle se désolait ainsi et pleurait solitaire dans sa profonde et mortelle angoisse, elle fut rencontrée par un forestier tout habillé de vert et beau à voir, lequel se promenait dans le bois. Touché de sa douleur : « Jeune fille, dit-il, bonjour ! quel cruel destin vous poursuit ? » — « Jamais destin plus inexorable n'a séparé deux cœurs plus aimants. Ici gît assassiné mon frère bien-aimé. »

VIII. « Où puis-je me retirer, gentil forestier ? montrez-moi où je puisse trouver à servir dans ma pauvreté ? Je n'épargnerai pas mes peines. Rendez-moi ce service, vous me soulagerez et le ciel vous récompensera. » — Le forestier, tout étonné, regarda

la beauté jusqu'à ce que son cœur en fût embrasé. « Si, belle jeune fille, vous voulez venir avec moi, le désir de votre cœur sera satisfait. » Il la mena à sa mère, et au-dessus de toute autre il loua cette jeune fille. Longtemps son cœur resta enflammé; à la fin il obtint son amour et la fortune couronna ses jours à venir.

IX. Ainsi, à son insu, il épousa la noble fille d'un roi. Il en eut sept enfants avant qu'il sût sa naissance. Lorsqu'elle la lui eut découverte, il la supplia humblement de lui permettre de faire connaître au monde son rang et son extraction princière. Alors il habilla ses enfants non comme ceux des autres hommes, mais de vêtements de deux couleurs, étranges à voir; le côté droit en drap d'or et le côté gauche en drap de laine. Les hommes s'en étonnèrent beaucoup et la renommée répandit ces choses singulières en tous lieux. — Le roi de France vint, comme il faisait beau temps, pour chasser le cerf dans cette forêt.

X. Les enfants (ainsi le voulait leur mère) se trouvaient où le roi devait nécessairement passer. Leur mère était richement vêtue de velours cramoisi et leur père était en gris agréable à l'œil. Alors ce roi fameux, remarquant toutes ces richesses, demanda comment il osait être si hardi de permettre que sa femme et ses enfants portassent ainsi des robes ornées de perles et d'or? — Le forestier répondit en disant la cause au roi et s'exprimant en ces termes : « Ces enfants peuvent porter ces riches vêtements du chef de leur mère, car elle est par sa naissance une franche princesse. »

XI. L'attention du roi fut tellement excitée, qu'une rougeur de cramoisi lui monta au front. « Plus je me recueille, plus je regarde la mère et les enfants, plus il me semble reconnaître la



fille que j'ai perdue. » — « Je suis cette enfant, dit-elle, en tombant à genoux. Pardonnez-moi, mon souverain seigneur. » — Le roi voyant cela embrassa sa fille chérie, pendant que des larmes de joie lui entrecoupaient la parole. Il congédia sa suite et resta parmi eux. D'abord il fit l'époux de sa fille chevalier, ensuite seigneur de Flandre et chef de ses officiers. — Ainsi finit leur douleur.

CYCLE CARLOVINGIEN

I

L'HÉLIAND

Les Mérovingiens n'étaient plus, et Charlemagne régnait sur l'Occident.

On sait quelle impulsion le grand empereur imprima aux lettres et au mouvement religieux. A cette époque, un poëte, originaire peut-être de la Flandre ou de la Westphalie, écrivit en dialecte bas-allemand ou flamand un poëme évangélique que le docteur allemand Vilmar n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre de la littérature chrétienne. C'est la Messiade du moyen âge bien supérieure à celle de Klopstok.

Il est probable qu'elle aura été composée en exécution des ordres de Louis le Débonnaire, qui fit mettre la Bible en vers teutons, vers que le peuple chanta et apprit par cœur pour se familiariser avec les préceptes de l'Évangile.

Voici un extrait de cet admirable poëme du IXe siècle, connu sous le titre de *Héliand*, découvert, en 1830, à Munich, par Schmeller, et commenté par M. Hubert Vandenhove. Il s'agit d'une tempête sur mer :

Hôh hurnid skip
   Hlûttron ûdhion,
Skêdan skir water.
   Skrêd lioht dages,
Sunno warth an sedle.
   Thia sêo-lîdhandiun
Naht nevalu biwarp.
   Nathidun erlos
Forthwardes an fluod.
   Warth thiu fiortha tîd
Thera nahtes cuman.
   Neriendi Crist
Waroda thia wag-lîdhand.
   Thuo warth wind mikil,
Hôh weder ahavan,
   Hlamodun ûdhion
Strôm an stamne,
   Stridiun feridun
Thia weros widar winde ;
   Was him wrêdh hugi
Sevo sorgono full...

Traduction. = Alors emportés par un courant violent, ils laissèrent le navire à hautes cornes fendre les flots écumeux de la mer agitée. La lumière du jour allait s'éteindre, le soleil baissait. La nuit allait couvrir d'un voile la plaine liquide. Les élus du Seigneur errèrent au gré de l'onde. La quatrième heure de la nuit était venue. Le Sauveur, le Christ, déchaîna les vagues. Puis il s'éleva un vent impétueux, commencement d'une tempête ; les flots mugirent, ils se brisèrent avec véhémence contre les flancs du navire, les matelots ramèrent avec force contre le vent ; leur cœur tremblait, leur esprit était inquiet...

II

CHANT SUR LE ROI LOUIS LE GERMANIQUE

ET SA VICTOIRE SUR LES NORMANDS

En 1837, M. Hoffmann von Fallersleben retrouva à la bibliothèque de Valenciennes le texte manuscrit, longtemps égaré, du chant tudesque sur Louis le Germanique, fait pour célébrer sa victoire remportée sur les Normands en 881. Ce texte avait été découvert par D. Mabillon et communiqué par lui à Schilter. Mais il avait été mal copié et publié d'une manière fautive. M. Hoffmann en a donné une nouvelle édition d'après l'original. C'est sa version que nous reproduisons ici avec la traduction française de M. Willems :

Einan kuning uueiz ih. Heizsit her Hluduig.
Ther gerno gode thionot. Ih uueiz her imof lonot.
Kind uuarth her faterlof. Thes uuarth imo far buoz.
Holoda inan truhtin. Magaczogo uuarth her sin.

Gab her imo dugidi. Fronisc githigini.
Stual hier in urankon. So bruche her es lango.
Thaz gideilder thanne. Sar mit Karlemanne.
Bruoder sinemo. Thia czala uuunniono.
So thaz uuarth al gendiot. Koron uuolda sin God.
Ob her arbeidi. So iung tholon mahti.
Lietz her heidine man. Obar seo lidan.
Thiot urancono. Manon sundiono.
Sume sar uerlorane. Uuurdun sumerkorane.
Haranskara tholota. Ther er misselebeta.
Ther ther thanne thiob uuas. Inder thanana ginas.
Nam sina uaston. Sidh uuarth her guot man.
Sum uuas luginari. Sum skachari.
Sum fol loses. Inder gibuozta sih thes.
Kuning uuas eruirrit. Thaz richi al girrit.
Uuas erbolgan Krist. Leidhor thes ingald iz.
Thoh erbarmedes Got. Uuuisser alla thia not.
Hiez her Hluduigan. Tharot sar ritan.
Hluduig kuning min Hilph minan liutin.
Heigun sa Northman. Harto biduuungan.
Thanne sprah Hluduig. Herro so duon ih.
Dot ni rette mir iz. Al thaz thu gibiudist.
Tho nam her Godes urlub. Huob her gundfanon uf.
Reit her thara in urankon. Ingagan Northmannon.
Gode thancodun. The sin beidodun.
Quadhun al fromin. So lango beidon uuir thin.
Thanne sprah luto. Hluduig ther guoto.
Trostet hiu gisellion. Mine notstallon.
Hera santa mih God. Ioh mir selbo gibod.
Ob hiu rat thuhti. Thaz ih hier geuuhti.
Mih selbon ni sparoti Uncih hiu generiti.
Nu uuillih thaz mir uolgon. Alle Godes holdon.
Giskerit ist thiu hier uuist. So lango so uuili Krist.
Uuili her unsa hina uarth. Thero habet her giuualt.
So uuer so hier in ellian. Giduot Godes uuillion.
Quimit he gisund uz. Ih gilonon imoz.

Bilibit her thar inne. Sinemo kunnie.
Tho nam her skild indi sper. Ellianlicho reit her.
Uuolder uuar errahchon. Sina unidarsahchon.
Tho ni uuas iz buro lang. Fand her thia Northman.
Gode lob sageda. Her sihit thes her gereda.
Ther Kuning reit kuono. Sang hoth frano.
Ioh alle saman sungun. Kyrrie leison.
Sang uuas gisungan. Uuig uuas bigunnan.
Bluot skein in uuangon. Spilod unther urankon.
Thar uaht thegeno gelih Nichein soso Hluduig.
Snel indi kuoni. Thaz uuas imo gekunni.
Suman thuruh skluog her. Suman thuruh stah her.
Her skancta cehanton. Sinan fianton.
Bitteres lides. So uue hin hio thes libes.
Gilobot si thiu Godes kraft. Hluduig uuarth sigihaft.
Iah allen heiligon thanc. Sin uuarth ther sigikamf.
Uolar abur Hluduig. Kuning uu ... salig.
Garo so ser hio uuas. So uuar so ses thurft uuas.
Gihalde inan truhtin. Bi sinan ergrehtin.

TRADUCTION. = 1. Je connais un roi, nommé le seigneur Louis.
2. Qui sert Dieu volontiers, et que Dieu récompense ; je le sais.
3. Enfant, il perdit son père ; mais fut bientôt dédommagé :
4. Dieu le prit en grâce et devint son tuteur ;
5. Il lui donna de bonnes qualités, des serviteurs fidèles
6. Et un trône ici en France : qu'il en jouisse longtemps !
7. Ces biens, il les partagea peu après avec Carloman ,
8. Son frère. C'était pour eux un objet de beaucoup de joie.
9. Cela fait, Dieu voulut l'éprouver,
10. Et voir s'il soutiendrait l'adversité dans un âge aussi tendre :
11. Il permit que les païens traversassent la mer,
12. Pour rappeler aux Francs leurs péchés.

13. Les uns furent détruits, les autres épargnés ;
14. Celui qui avait vécu méchamment était soumis à toutes sortes d'outrages ;
15. Celui qui avait volé et qui se corrigeait de ce défaut
16. S'imposa des jeûnes, et devint honnête homme ;
17. Le menteur, le ravisseur,
18. Le fourbe, firent tous pénitence.
19. Le roi était inquiet, l'empire tout troublé ;
20. La colère de Jésus-Christ, hélas ! pesait sur le pays.
21. Mais Dieu eut enfin pitié ; voyant toutes ces calamités,
22. Il ordonna au roi Louis de monter à cheval.
23. « Louis, mon roi (dit-il), secourez mon peuple,
24. Si durement opprimé par les Normands. »
25. Louis répond : « Je ferai, Seigneur,
26. Si la mort ne m'arrête, tout ce que vous me commandez. »
27. Prenant congé de Dieu il hissa le gonfanon,
28. Et se mit en marche, à travers le pays, contre les Normands.
29 Dieu fut loué par ceux qui l'attendaient pour être secourus ;
30. Ils dirent : « Seigneur, nous vous attendons depuis longtemps. »
31. Ce bon roi Louis leur dit alors :
32. « Consolez-vous, mes compagnons, mes braves défenseurs !
33. Je viens, envoyé par Dieu, qui m'a donné ses ordres.
34. Je réclame vos conseils pour le combat,
35. Sans m'épargner moi-même, jusqu'à ce que vous soyez délivrés.
36. Je veux que ceux qui sont restés fidèles à Dieu me suivent.
37 La vie nous est donnée, aussi longtemps que Christ le permet ;
38. S'il veut notre trépas, il en est bien le maître.
39. Quiconque viendra avec ardeur exécuter les ordres de Dieu
40. Sera récompensé par moi, dans sa personne, s'il survit,

41. Dans sa famille, s'il succombe. »
42. Alors il prit son bouclier et sa lance, poussa son cheval,
43. Et brûla d'ardeur de se venger sur ses ennemis.
44. En peu de temps il trouva les Normands,
45. Et rendit grâce à Dieu, voyant ce qu'il cherchait.
46. Le roi s'avança vaillamment, entonna un cantique saint,
47. Et toute l'armée chantait avec lui *Kyrie eleison!*
48. Le chant finissant, le combat commençant,
49. On vit le sang monter au visage des Francs et couler parmi eux.
50. Chacun fit son devoir, mais personne n'égala Louis
51. En adresse ou en audace. Il tenait cela de sa naissance.
52. Il renversait les uns, il perçait les autres,
53. Et versait dans ce moment à ses ennemis
54. Une boisson très-amère. Malheur à jamais à leur existence!
55. Dieu soit loué, Louis fut vainqueur.
56. Gloire à tous les saints, la victoire fut à lui!
57. Conservez-le, Seigneur, dans Sa Majesté!

III

LA CHANSON DE ROLAND

La Flandre, elle aussi, a connu et chanté dans sa langue la fameuse chanson de Roland, que Taillefer chantait au XI[e] siècle à la bataille de Hastings. Nous pensons même qu'elle l'a connue et chantée avant la France, c'est-à-dire avant que Theroulde l'eût mise en vers français au XII[e] siècle. En effet, si l'on compare ceux-ci aux vers flamands qui vont suivre, on se convaincra que le poète français a dû connaître le poëme flamand. Et d'abord, nous n'hésitons pas à dire que Durendal, le nom de l'épée de Roland, est un nom flamand. L'auteur anonyme de la chronique de Turpin l'explique de cette manière : *Durenda* interpretantur *durum ictum dans cum eâ*. M. Génin, en rapportant cette interprétation dans son édition de la chanson de Roland, la fait suivre de cette remarque : « On voit que l'auteur avait en la pensée *dur en da*, dur en donne. Il n'y avait qu'un Français à qui cette

espèce de calembour pût venir à l'esprit. » Il n'était pas besoin de tant d'érudition pour donner le sens du mot *Durendal;* c'est tout simplement un mot emprunté à la langue flamande.

De nos jours, on appelle encore *Deurendal* un homme robuste, ou un enfant terrible, un gamin qui casse et brise tout, insensible à tout, qui supporte tout sans se plaindre. Deurendal est un nom flamand comme le *Goedendag* est le nom flamand de la lourde massue d'un autre héros de roman français du moyen âge.

Theroulde se sert encore, dans différents passages de son œuvre, de quelques mots qui sont évidemment d'origine flamande. Ainsi :

1° CHANT I, v. 115 : « Un *faldestoed* i unt fait tut d'or mer. »
2° — v. 608 : « Un faldestoed i out d'un olifant. »
3° CHANT II, v. 6 : « Et le *treud* d'Espaigne la grand tere. »
4° — v. 704 : « D'or est li *helz* et de cristal li punz. »
5° CHANT III, v. 148 : « Desur son *elme* ki gemmet fut ador. »

Or, ces mots : 1° *faldestoed*, 2° *treud*, 3° *helz*, 4° *elme*, dérivent : 1° *faldestoed*, de STOEL, siége, et VALLEN, tomber, plier, siége retombant, pliant; 2° *treud*, de TROW, TREWE, paix, foi; 3° *helz*, de HALS, cou, sommet; et 4° *elme*, de HELM, haume. Toutefois, il existe quelques légères différences entre le texte flamand et le texte français de la chanson de Roland. Dans le premier, Corsalis est nommé *Borsab;*

Malprimis de Brigant *Esloer van Burga;* Moriane *van Bura;* Aelroth *Godweit.* Dans le premier, l'armée des Sarrazins n'est que de 4,000 hommes, tandis qu'elle est de 40,000 dans le second. Les couleurs de leurs drapeaux sont, dans le poëme flamand, le blanc, le vert et le rouge ; dans le poëme français, ce sont le blanc, le bleu et le vermeil, c'est-à-dire les trois couleurs du drapeau national de la France moderne.

Le fragment de la chanson flamande de Roland, lequel nous reproduirons plus bas, a été publié par M. Stallaert, en Hollande, dans le journal littéraire de Harlem. Ce n'est pas le seul qui soit connu. Antérieurement, M. Holtrop, conservateur de la bibliothèque royale de La Haye, en avait fait connaître un autre, et l'on assure que M. le professeur Serrure, de Gand, en possède aussi un qui est encore inédit :

D'sal menech toe sien
D'dese wijch sal gescien,
En wi haddet alse (re?) v'staen,
Dat wise alle selen v'slaen.
Doen sp'c borsab... die coninc,
Dat was wa (le blide?) dinc,
Ic willer emm' een sijn.
Doen sp'c die bose b'barijn
(Hi was groet en starc):
Hine wonde niet om. c. marc
En tgoet dat (marsili...?) an
Hadde ochte ye gewan.

Esloer va burga (..) sp'c sine rede :
Ic willer emm' een sijn mede.
Hi liep seerd'e te voet
Dan enech spaenchors doet.
Vorde co quam hi saen
En sp'c datmet mochte v'staen.
Vindic roel' in rencevale,
Soe waert mi te moede wale,
Ic salne slaen mz mine sw't
Dat het blijft...... de..
Een amirael quam d'na vo...
Scone en rike en wel gebor...
Dats hem niet en gebrac.
Vorde co quam hi en sprac.
Met herde.... moedeger tale,
Vindic roelande in rencevale,
Ic sal sijn.... make fijn
En alle die mz he sijn,
Sid' meer hebbe... vrede
Van sile en vande... me...
Noch sele wi hebbe w'like
Dat suete lant van vrancri...
Alse hi die tale hadde geseit,
Dankes hem die conic gereit.
En amirael sp'c va Bura...
En was geen felde' in spa...
Hi begonste heme v'meten
Hi soude roelande doe weten.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Die h'e begonste he vermeten;
Dies en woude hi niet v'geten,
Hine soude mz sine sw'de
Roelande beloepen heerde,

En v'maet he datbi durendale
Soude wederstae mz sine stale.

Na deser talen w'en gereit
Die. xıȷ genote godweit,
En trake vort met crechte
En mz coen' gedachte;
Haere was wale
Vier dusent mz getale.
Alsi doe v'namen
Datsi bide frans' quamen,
Si sciede he op dat slechte,
Als die gene die woude vechte,
En dede ane halsb' ge diere
Van rikelick' maniere,
Si bonden helme sarragose
En gorden s'wde vianose;
Hare spere w'en te valense gemaect
En die timprage wel geraect,
Si bonde standarde groet.
[W]it, groene en roet;
[D]ie varuwe was goet en diere
[E]n van meneger maniere;
[S]ie liete mule en paerde
[E]n brachte op die waerde
[O]rse groet en starc,
[D]ie w't w'en meneg marc.
[D]ie sonne sc en scone en clare;
[D]oe blicte h' ghegare
[S]cone en h'de cierlike,
[G]outs en selv's gelike;
[S]i luden orgelen en bosine,
[D]atsi te scoend' soude scine;

[G]roet geluut qua d'of;
[S]i dadent dor prijs en dor lof.
[D]ie frans' bordent tgascal
[E]n v'nament ov'al.

Traduction. = Quelques-uns verront ce qui en adviendra, nous les combattrons et les occirons tous. Alors le roi Borsab dit : « C'est bien, je veux en être. » Alors dit ce rusé étranger (il était fort et grand) : « Je ne trahirai pas pour cent marcs ni pour toute la fortune de Marsille » Esloer de Burga dit : « Je veux en être aussi ; » et il courut plus vite qu'un cheval d'Espagne. Puis il s'arrête et s'écrie : « Si je trouve Roland à Roncevaux, il devra tomber, je le frapperai de mon épée de manière qu'il ne remuera plus. » — Il vint un émir noble, beau, riche et puissant. Il s'avança et dit d'une voix retentissante : « Si je trouve Roland à Roncevaux, je lui donnerai une leçon et à tous ceux qui sont avec lui ; ils n'auront la paix que lorsque le dernier d'entre eux aura cessé d'exister. Et nous, nous irons prendre nos ébats dans la douce terre de France. » Quand il eut fini, le roi le remercia.

Un émir de Bura parla, il n'y avait pas de plus félon que lui ; il commença par se vanter ; il fera en éprouver à Roland. . .

. . . .

Celui-là se vante à son tour ; il ne fera pas moins que les autres, il rejoindra Roland avec son épée, et opposera sa lame à la Durendal du héros.

Quand les douze compagnons se sont réunis, ils se mettent en marche avec beaucoup de courage. Leur armée était composée de quatre mille hommes. Arrivés en vue des Français, ils les provoquèrent au combat ; ils mirent leurs hauberts richement garnis, nouèrent leurs haumes de Sarragosse et ceignirent leurs épées viennoises ; leurs lances avaient été faites à Valence et la pointe en était bien trempée. Ils déployèrent de larges étendards aux

couleurs blanche, verte et rouge. Ces drapeaux étaient d'étoffes précieuses. — Les combattants quittent leurs chevaux et leurs mules ; ils s'avancent serrés dans la plaine sur des coursiers magnifiquement caparaçonnés. Le soleil brillait, et l'armée étincelait d'or et d'argent ; on fait sonner tambours et clairons pour paraître encore plus beau. C'était un bruit épouvantable, les Français l'entendirent.....

Ce passage du poëme flamand correspond à celui compris entre les vers 225 et 345 du II[e] chant du poëme de Theroulde.

IV

LA CHANSON DES SAXONS

La lutte que Charlemagne soutint contre les Saxons le grandit considérablement aux yeux de l'Europe. La poésie s'empara de cet événement, et Jehan Bodel, d'Arras, en chanta les héros. Son poëme a été publié par M. Francisque Michel, sous le titre de : *Chanson des Saxons*. Il figure dans la collection des romans des douze pairs de France.

M. le professeur Bormans, de Liége, a découvert un fragment d'un poëme flamand de la même époque que celui de Jean Bodel et dans lequel se retrouvent les mêmes faits et la plupart des mêmes noms d'hommes.

« Nous y voyons, dit son savant commentateur, une lutte entre les païens ou Saxons, représentés en même temps comme mahométans, et les chrétiens. Le roi des Saxons est Gwidekijn, dont le géant Fledric est le frère; il a aussi un fils qui s'appelle Gwineman.

Le nom de Gwidekijn, c'est-à-dire Wittekind, semble annoncer, par son orthographe, qu'il a passé par une filière française. C'est le Guitechin d'un des manuscrits de la *Chanson des Saxons*, publiée par F. Michel. Le texte imprimé donne, d'après d'autres manuscrits, Guiteclin; mais c'est déjà plus qu'une différence de prononciation ; c'est une de ces corruptions qu'amène l'oubli des traditions primitives. J'en dis autant du titre du roman encore inédit de Guiteclin de Saissogne. (Bibl. royale de Paris, manuscrit, n° 6985). — Dans la chanson de Roland, le nom de Wittekind se trouve déjà traduit en celui de Blancardin (*wit*=blanc).....

Comme il existe en français un roman intitulé *Guiteclin de Saissogne*, il est fort probable que celui auquel a appartenu notre fragment portait le même titre. Mais je n'oserais affirmer que l'un fût la traduction de l'autre. On ne peut douter, après avoir lu les 200 vers que nous publions, que, dans le poëme thyois, Roland ne jouât un rôle principal, tandis que, d'après Paulin Paris, le roman français ne fait qu'une légère mention de ce héros. Si cette donnée est exacte, il en résulterait au contraire que ce sont deux compositions entièrement différentes[1]. J'en dis autant de la *Chanson des Saxons*, publiée par F. Michel. Quoique dans celle-ci nous voyions figurer également en première ligne le roi Guiteclin de Saissogne, fils de Brunamont, il n'y est parlé de Roland et même d'Olivier et des douze pairs de France que pour rappeler leur mort. Au V[e] couplet, Murgalanz s'adresse à Guiteclin :

Guiteclin, fait-il, sire, molt puez estre joianz;
Ancor sera c'est mouz toz à toi apardanz :
Reparriez est d'Espaigne Karles li mescreanz
. . . .
Là fuz morz Oliviers et ses compainz Rolanz,
Li XII per de France, ou Karles est dolanz, etc.

[1] Extrait du tome XIV de la *Commission royale d'Histoire de Belgique*.

Et couplet VI :

Oï avez de Karle le mortel ancombrier,
Comment il a perdu Rollantz (l. Rollant) et Olivier,
Les XII pers de France qui tant l'avaient chier.

Et ainsi dans vingt endroits. Il y a d'ailleurs d'autres différences qu'il est inutile d'énumérer ici. Il ne deviendra possible de décider la question que nous avons soulevée, relativement à notre fragment, qu'après que le roman de *Guiteclin* ou *Guitechin* de Saissogne aura été publiée.

Voici maintenant le fragment même :

Hoe hem gelieten die hoge moede,
Payne waren sonder hoede :
Si waenden hebben ghewonnen al ;
Maer alsi horden dat ghescal,
Hadden si wonder wat ware ;
Si riepen met stemmen clare :
« Zassen, Sassen en Sassine,
« Slaet doet dese kerstine
« Tharen verdriet, tharen vernoye. »
Maer doe si horden : « Monyoie ! »
Roepen, dat dochen qualec gaen :
Si saghen haer liede slaen
Beide weder en vort.
Roelant wrochte grote mort ;
Fransoys, El'e, Olivier,
En hare ghezellen fier,
Escous, Olleus en Reynout,
En Gwijd varen vrom en stout ;
Inghelram en Constantijn,
Sauri entie broeder sijn
Gher'kindere van Vyane.
Beide van steken en van slane

Wasser harde groot gheluut.
Men liet den Sasseuaren wt,
Zwaven, Brussuwoene, Zweden,
Bloet en zweet wt haren leden;
Men slouchen af arm en bene.
Entie lede alghemene.
Si riepen, die ridders fier :
« Nu keytive, ghi blivet hier,
« Uwe ghesellen sijn al doet,
« En Fledric die rese groet;
« .I. en esser niet ontgaen,
En met u werdet oec ghedaen :
U weren baet u niet! »
Sassen hadden groot verdriet
Daer, inder Fransoyse tale;
Si saghen vellen in den dale
Haer ghezellen biden lichte;
Also langhe durde tghevichte
Dat wert scoen dach,
En tlicht, hordic ghewach,
Worpmen onder voet.
Roelant was al. I. loet,
Die op Volatine sat;
Hi rechten tier stat
Op beide sijn stegebant,
En blies den olyfant
Met enen groten adem ruut,
Dat men horen mochte tluut
.I. mile over tstede.
Sijn ghezellen verblider mede,
En Sassen worden wten kere;
Want si saghen minderen sere
Metten oghen haer ghesellen :
Hoe si hem ter were stellen,
Het was dinc die niet besloot.
Roelant slouger so vele doot,
Fransoys sijn broeder en Olyvier,
En haer ghezellen fier,
Dattet ongheloefelic waer.
Die Sassen vloen hier en daer.

En riepen : « Roelandijn,
« Olyvier entie broeder sijn
« Sijn duvels uter hellen ;
« Si verslaen al ons ghezellen. »
Doe vloen Sassen met alder cracht
Tot si quamen aptie gracht
Daer die hare laghen versmort ;
Doe riepensi : « Mamet, des'mort :-
« Moet u afdinken en ontfermen ! »
In dat suchten, in dat kermen
So vloen die felle Sassenaren.
Die grachte so effen waren,
Mits den doden diere in laghen,
Datsi die perde al overslaghen,
En reden met hare pine.
Toter stede van Sassine ;
Ia in de zelve diere waren ;
Maer Fransoyse na hem varen
So vromelike, ter waerhede,
Datsise sclougen onder de stede,
En jaeghden in fosseit.
Dese grote jammerheit
Hebben vernomen die van binnen,
Daer si stoeden tharen tinnen.
Dander riepen : « Laet in ! laet in !
« Wij hebben behaelt cranc ghewin.
« Fledric ons here es doet
« Met quader verradenesse groet :
« Valsch en fel sijn die kerstine. »
Doe liepen die van Sassine
Tharen porten haestelike,
En ontdadense ghemenelike,
En scoten bedichte
Wtwaert scerpe scichte,
Dat die Fransoyse moesten keren.
Als die duchte dat viseren
Van den schieten, van den lode,
Al waest dat sij daden node,
Datsi Payne varen lieten
Si ontsaghen so dat scieten,

(Dat die Fransoyse moesten keren
Als die duchten dat viseren)
Datsi keerden tharen ghetelde.
Si hadden versleghen opten velde
Der Payne met hare cracht,
Met die waren in de gracht,
Wel .XXXV. dusant.
Doe seide die grave Roelant:

« Here El'e, dit was goet raet;
« Die Sassen waren wel verquaet;
« Nochtan hadt eerleker ghezijn,
« Bleven, so dander deden. »

— « Here Roelant, bi uwer ghenaden,
« Hadden die te live ghebleven,
« En si te scerne niet waren ghedreven,
« Si hadden ons beraden stoot,
« En meneghen man gheslagen doot,
« En lichte van den velde verdreven.
« Si hadden mi liever verloren dleven,
« Dant stonde ter avonture! »

— « So doen si mi teser ure, »
Sprac Fransoys en Olyvier.
Aldus reden die princhier
Tharen ghetelde, si vercont,
Daer menech doet lach en ghewout:
Si hadden, hout u daer an,
Verloren XVᵉ man,
Onder koken en knechten.
Diet ghetelde daer berechten.

Occ daden de heren doen
Ter erden de dode baroen,
Die hem lieden horden toe.
Die dode Sassenaren doe
Datsi sleipen, gheloeft das,
In de gracht daer soe ijdel was,
En dadense slechten ter verde.
Doe werper op die erde,
Die de duvels in der nacht
Geworpen hadden wter gracht:

Daer mede bleven si ghedect:
Die heren sijn afgetrect
Doe in hare pawelioene,
. . . .
En ghinghe eten ten ghetelde.
Si lieten werden opten velde,
Die se hoeden jeghen de stat.
Die heren hadden niet dat
Ghenoech van alderhande spise.
  Nu willic u de ghise
Vertrecken van die van der stede.
Daer was grote jammerhede
Ghedreven onder tfolc ghemene,
Beide groot ende clene,
Om haren here Fledric;
Daer was ghetrocken menech stic
Van mantels en van cledcren mede.
Die meeste rouwe was int stede
Daer noyt eer af was ghehort:
Tfolc liep al, sonder acort,
Handen slaende, treckende haer,
En dreven die meeste mesbaer,
Dat ye liede ter werelt dreven,
Om ooms, om kinder en om neven,
En meest om haren here.
Si vloecten Roelant sere
En sine ghesellen al;
Si riepen: « Dit ongheval,
« Lacen! dat hier es ghesciet,
« Ne weet ons here niet,
« De edele coninc Gwidekijn,
« Dat dedel broeder sijn
« Vermort es en sijn lieden.
« Wie salt dorren hem bedieden?
« Wie sal wesen soe coene
« Weder Zassen oft Brusuwoene?
« Wende, Zwave, wie sal hi sijn,
« Die den coninc Gwidekijn
« Seggen sal die lede mare? »
Doe vraeghden si elc anderen dare,

Oft si wouden varen wt,
En nemen den tribuut
Van hare overgroter scade,
Doe vouden si tharen rade,
Datsi niet wt wouden varen :
« Het waren al te felle baren,
« Roelant en Olyvier,
« Fransoys en die onghier,
« Die voert die zwerte wapine ;
« Die metter tovernien sine
« Al omme wrachte watti can. »
Die ghemeine raet dus nam,
Dat si binnen souden bliven ;
Nochtan hadden si der keytive
Wel .XL^m^. binnen den mure.
Gwidekijn lach tier ure
En sijn sone Gwineman
In de stede van Bacham
Dat Fledric ware doot,
. . . . »

Traduction. = ... Ces braves (les Français) l'abandonnèrent; les païens (les Saxons) étaient pleins de confiance, ils crurent qu'ils avaient gagné la bataille ; mais quand ils entendirent tout ce bruit, ils furent stupéfaits et crièrent à haute voix : « Saxons, Saxons et Saxine[1] (Soissoigne), frappez à mort ces chrétiens ! qu'ils périssent ! » Mais lorsque ce cri : Montjoie ! retentit à leurs oreilles, ils pensèrent que cela irait mal, surtout en se voyant attaqués et accablés par le nombre. Roland faisait un grand carnage ; François, Ele[2], Olivier et leurs compagnons Escoux, Olleu et Renaut et Gwid se distinguaient par leur ardeur comme Inghelram et Constantin, Sauri et son frère, tous enfants de Gérard de Vienne (en Dauphiné). Le cliquetis des armes était épouvantable. Les Saxons, les Souabes, les Brunswikois, les Suédois suèrent sang et eau ; on leur rompit les

[1] Prétendue demeure des Saxons.
[2] Le nom d'un magicien dont il sera question plus loin.

os et coupa bras et jambes. Les chevaliers valeureux s'écrierent : « Maintenant vous pouvez rester ici, tous vos compagnons sont morts et Flédric le géant aussi ; il n'en est pas échappé un seul. C'était inutile de vous défendre ! »

Ce langage des Français était pénible à entendre pour les Saxons ; ceux-ci virent à la lueur des feux du camp tomber leurs compagnons. La bataille dura si longtemps que le jour commençait à paraître et qu'on éteignait les feux sous les pieds. Roland, monté sur Volatine, était tout couvert de sang ; il se dressa sur ses étriers et sonna du cor avec tant de force qu'on l'entendit résonner un mille au delà de la ville. Ses compagnons se réjouirent avec lui, et les Saxons ne surent à quel dieu se vouer, car ils virent, de leurs propres yeux, leur nombre diminuer et leurs efforts sans résultat. Roland tua tant de monde, et François et son frère Olivier et tous leurs compagnons aussi, que c'était chose incroyable. Les Saxons couraient çà et là et s'écriaient : « Roland, Olivier et son frère, sont des démons sortis de l'enfer ; ils terrassent tous les nôtres ! »

Alors les Saxons fuirent de toutes leurs forces jusqu'à ce qu'ils parvinssent à un fossé où ils furent engloutis ; alors ils s'écrièrent : « Mahomet, secourez-nous ! protégez-nous ! » Tout en se lamentant et se désolant, les Saxons roulèrent dans ce fossé qui se remplit tellement de morts que des fuyards purent passer par-dessus avec leurs chevaux. Ceux-ci coururent jusqu'à Saxine, leur patrie. Mais les Français furent si prompts à les poursuivre qu'ils les atteignirent sous les murs de la ville et les jetèrent aussi dans le fossé.

Les habitants apprirent ce désastre et voulurent fermer leurs portes. Ceux du dehors criérent : « Ouvrez ! laissez entrer ! nous sommes perdus. Flédric, notre seigneur, est mort par trahison : ces chrétiens sont forts et faux. » Les habitants de Saxine ouvrirent leurs portes, reçurent les fuyards amicalement et forcèrent les Français à cesser leur poursuite en lançant contre eux une grêle de traits aigus. Craignant d'être blessés par ces flèches et le plomb qu'on leur jetait, ils abandonnérent les païens et retournèrent sur leurs pas. Ils avaient vaincu les Saxons sur le champ de bataille, et ceux qu'ils avaient jetés dans le fossé étaient bien au nombre de trente-cinq mille. Alors, dit le comte Roland : « Maitre Elle, votre conseil était bon ; ces Saxons ont été bien punis. Cependant il eût été plus loyal de faire tomber l'ennemi sous le fer (plutôt que par magie).

« Seigneur Roland, permettez ; si nous les avions tous eus sur

les bras, la victoire aurait été plus que douteuse et beaucoup des nôtres seraient morts. Il valait mieux, ma foi, qu'ils périssent que de nous exposer nous-mêmes aux chances du sort! » — « C'est aussi notre avis, » dirent François et Olivier. En s'en retournant, ces princes reconnurent que le nombre de leurs morts s'élevait bien à quinze cents, et parmi eux se trouvaient des cuisiniers et des valets.

Les Français firent mettre en terre leurs nobles barons morts, ils traînèrent les cadavres des Saxons dans le fossé qu'ils comblérent jusqu'au niveau du sol et jetérent par-dessus la terre que les démons en avaient extraite la nuit. Après leur avoir donné une pareille sépulture, les Français se retirèrent sous leurs tentes et se mirent à dîner, car il était midi. Pendant ce temps, ils placèrent des sentinelles aux extrémités de leur camp pour observer la ville. Ces seigneurs ne firent que maigre chair........

Maintenant je vais vous raconter ce qui se passa dans l'intérieur de la ville. Là, il y avait des lamentations parmi le peuple; grands et petits, tous pleurèrent le seigneur Flédric. Ils déchirèrent leurs vêtements en signe de deuil; jamais les habitants de Saxine n'avaient éprouvé une si grande douleur. On courait çà et là sans savoir où; on agitait les bras, on s'arrachait les cheveux.

Ils maudirent Roland et ses compagnons et s'écrièrent: « Cet échec que nous subissons, hélas! notre seigneur, le noble roi Gwidekin, l'ignore; il ignore que son noble frère et ses soldats sont morts. Qui osera lui porter cette fatale nouvelle? Qui, parmi les Saxons ou les Brunswykois, sera assez courageux pour la lui dire? Qui, parmi les Souabes, révélera cette triste nouvelle au roi Gwidekin? » Alors les uns demandèrent aux autres s'ils consentaient à venger leur honte. Ils se consultèrent et jugèrent convenable de ne rien entreprendre: « Ce sont de trop fameux héros, Roland et Olivier, François et ce guerrier farouche qui, tout couvert d'une armure noire, détruit par ses enchantements tout ce qu'il peut. » Les païens décidèrent qu'ils ne feraient pas de sortie, quoiqu'ils eussent dans leurs murs au moins 40,000 hommes. Gwidekin et son fils Gwineman étaient en ce moment retenus dans la ville de Bacham où Flédric avait péri. . . . .

. . . .

V

CHARLEMAGNE

ET SES DOUZE PAIRS

Il existe dans la bibliothèque de Giessen, en Darmstadt (Allemagne), un manuscrit que le professeur J.-V. Adrian a mentionné dans son catalogue en ces termes :

Codex membranaceus, saec. XIII vel XIV ineuntis, ternis quaque in pagina columnis scriptus, litteris initialibus primae lineae cujusque columnae atro colore pictis ; initiales singularum partium vel capitum modo coeruleo, modo rubro colore distinctae sunt. Folia undeviginti numerat. Continentur Fragmenta carminis epici ex cyclo fabularum Carolingensium, medio-belgicè. Carmen hactenus ineditum, et, quod ego quidem sciam, ignotum, in tres libros divisum fuisse videtur. Codex noster incipitur versibus finalibus libri primi, tum sequuntur fragmenta libri secundi. Inter folium 13 et 14 plura folia desunt.

Aujourd'hui, les fragments du poëme carlovingien de Giessen ne sont plus inédits. Le professeur hollandais Jonkbloet les a publiés, en 1844, sous le titre de *Charlemagne et ses douze pairs.*

Nous reproduisons le quatrième de ces fragments qui sont traduits, paraît-il, d'une chronique française, qui était elle-même une traduction d'une chronique latine que possédait l'abbaye de Saint-Séverin à Bordeaux, ainsi que le prouvent les vers suivants du deuxième fragment :

In sente severijns abbie
Heeft men gescreven oyt ende ye
Dese veede altemale,
Ende dat na dien rechte wale
In tween boeken leget daer,
Die harde groet sijn ende swaer,
Daer dat walsce ute es comen.
Daer so leget in tlatine.

Texte du quatrième fragment du manuscrit de Giessen :

. . . .
Ende daromme lage dit here
Ende hadde te Vrankerike gere.
Dies Richart was wel blide,
Ende groetese te dien tide.
So dede Gyrbert oec mede
Gelijc die hertoge dede.
Oec so mogedi dat verstaen,
Dat si waren wel ontfaen

Van den genen die daer waren,
Want si met hem souden varen
Ende geleidense dor tlant.
Gyrbert dede porren te hant
Sine liede vromelike
Om te vaerne in Vrankerike.
Doe si vergadert altemale
Waren daer, so waser wale,
Na dat ic houde in minen sin,
.XXX. M. ochte luttel min;
Ende togen gemaclike
Den rechten wech in Vrankerike.
Nu latic van desen heren staen
Ende wille u vertellen saen
Van Karels boden, die wech tien
Robbrechte van Meilaen versien,
Gelijc hem beval die coninc.
Si reden so lange, in ware dinc,
Dat si tote Belves quamen,
Daer si over waer vernamen
Dat Robbrecht op die wile
Noch lach vor Gyronvile.
Daer so sceepten si te waren,
Ende wouden over varen,
Alse si daden harde saen.
Een bode, die was van Meilaen,
Es voren gevaren haestelike
Ane Robbrechte den grave rike,
Ende verteldem al te hant
Hoe daer quame grave Roelant,
Ende Reinaut ende her Wernier;
« En soeken u, her grave fier. »
Robbrecht seide: « Dat segt mi,
Wanen comense ende wat wilsi? »
Die bode seide: « Ine weet, here,
Maer u te sprekene geren si sere. »

Doe seide Robbrecht van Meilaen :
« Ic salse gerne wel ontfaen.
Pynabel ende Gubelijn,
Ende Robbetsoen, die sone mijn,
Selen jegen hen nu varen
Ende bringense hier twaren ;
Ic wille si sien mine macht,
Met hoe groter herecracht
Ic ligge in minre viande lant,
Daer ic in stichte roef ende brant ;
Want teersten dat sijt sien
Sal men mi te meer ontsien ;
Ia, al selve, sekerlike,
Karel die coninc van Vrankerike.
Doch sal icse ontfaen wale,
Want mi cost niet hoefsce tale.
Dus heeft Robbrecht van Meilaen
.III. graven daerwart gesent saen,
Die die heren geleiden souden
Die tote heme comen wouden.
In die heide van Bordeas
Ontmoeten sise, geloeft mi das,
Roelant die heefse versien ;
Tsinen gesellen seidi mettien :
« Dor God, gi heren, nu besiet,
En es die grave Gubelijn niet
Die een, die ic ginder sie
Comen onder gene drie ? »
Reinaut seide : « Dat dunct mi ;
Maer ine weet wie dander si.
Dese en es noch niet doet ;
Niet en wetic hoe hi ontscoet
Daer die andre alle bleven ;
Diegene heeft doch begeven. »
Die andre seiden : « Gi segt waer.
Nu leit Lucas sonder vaer,

Want emmer leeft noch Gubelijn,
Alse hi seide den keiser sijn.
Maer banderside heeft Robbrecht
Richart gedaen groet onrecht,
Ende doet noch al te hant,
Die wile hi leget in sijn lant. »
Her Wernier van Graven seide :
« Twaren, heren, dats warheide. »
Op die heide, dat es waer,
Vergaderden die heren daer.
Gubelijn heeft wel ontfaen
Die .III. heren, sonder waen ;
So daden Arnout en Robbetsoen.
Die heren danctens hen doen.
Om Robbrechte vrageden si twaren,
Daer si ane gesent waren.
Si antworden : op dat si wouden,
Dat sise te hem leiden souden.
Si seiden dat haer wille si.
Doe voerense wech, geloves mi,
Toten theer, daer Robbrecht lach.
Tierst dat Roelant theer sach
Sprac hi sinen gesellen an
Ende seide : « Nu es een machtech man
Robbrecht die grave van Meilaen ;
Ende hoe mach jegen hem gestaen
Enech man wondert mi sere,
Al waert Karel selve, mijn here. »
Wernier seide : « Gi segt waerheit ;
Maer hets verloren arbeit
Dat si doen, want hare ontrouwe
Brentse altoe inden rouwe,
Nochtan so sijnt machtege liede. »
Die wile dat dit dus gesciede
Ontmoeten si den grave Robbrechte
Comende met sinen geslechte,

Ende heefse wel ontfaen
Ende dartoe grote ere gedaen.
Si groetene lieflike weder ;
Vor sine tente beden si neder.
. . . .

Traduction. = ... Et voilà pourquoi ce seigneur souriait et aimait la France. Ce Richard était bien joyeux et plein d'espoir. Gyrbert fit aussi comme le duc. Vous pouvez aussi comprendre qu'ils furent bien reçus de ceux qui étaient là, car ils voulaient être avec lui et le conduire par le pays. Gyrbert pressa vivement ses gens de se rendre en France. Quand ils furent tous réunis, ils furent bien, si je ne me trompe, treize mille ou environ, et prirent promptement le droit chemin vers la France.

Maintenant je ne m'occuperai plus de ces seigneurs et vous entretiendrai des compagnons de Charles, qui suivirent Robert de Milan sur la route que le roi lui avait indiquée. Ils chevauchèrent si longtemps qu'ils parvinrent à Belves, où ils apprirent que Robert était encore devant Gyronville. Il se trouvait des navires avec lesquels ils passèrent l'eau tous ensemble. Un messager de Milan se hâta de précéder la flotille et courut annoncer au noble comte Robert que le comte Roland, et Renaut, et Wernier approchaient « et ils vous cherchent, seigneur comte valeureux. » Robert dit : « Dites-moi, par où viennent-ils et que veulent-ils ? » — Le messager répondit : « Je ne sais, seigneur, mais ils désirent vous parler. » — Alors, répartit Robert de Milan : « Je les recevrai volontiers. Pynabel et Gibelin et Robettson, mes fils, iront au devant d'eux et les conduiront ici ; je veux qu'ils voient ma puissance, avec quelles forces je me trouve dans le pays de mes ennemis, où je mets tout à feu et à sang ; car en me voyant ils me craindront davantage ; oui certes et aussi Charles le roi de France. Cependant je les recevrai bien, car il ne m'en coûte pas de me montrer généreux. » — Alors Robert de Milan envoya trois comtes pour accompagner les

seigneurs qui voulaient se rendre jusqu'à lui. Ils les rencontrèrent dans les bruyères de Bordeaux, croyez-m'en. Roland, en les apercevant, dit à ses compagnons : « Par Dieu ! mes seigneurs, n'est-ce pas le comte Gibelin que je vois venir de là-bas au milieu de ces trois personnages ? » — Renaud dit : « Je le crois, mais je ne sais qui sont ceux qui le suivent. Celui-là n'est pas encore mort; mais j'ignore comment il se fait que ces braves aient survécu. » — Les autres s'écrièrent : « Vous dites vrai. Maintenant Lucas est sans crainte, car Gibelin vit encore, comme disait son empereur. Mais, d'un autre côté, Robert avait commis une grande injustice à l'égard de Richard, et tient encore en sa possession tous ceux qui étaient dans sa terre. Seigneur Wernier de Grave dit : « Seigneur, c'était la vérité. » Dans ces bruyères ces seigneurs s'assemblèrent. Gibelin reçut bien ces seigneurs sans vanité; Arnout et Robbetson firent de même. Ces seigneurs les remercièrent bien. A ceux qui leur demandèrent s'ils étaient envoyés vers Robert, ils répondirent qu'ils désiraient qu'on les menât devant lui. On leur dit que cela serait. Alors ils les conduisirent là où était e seigneur Robert. Dès que Roland l'aperçut, s'adressant à ses compagnons, il dit : « C'est vraiment un prince puissant que Robert, le comte de Milan, et il m'étonne qu'on ose lui résister, lors même qu'on s'appelle Charles, mon seigneur. » Wernier dit : « Vous dites vrai, mais leurs efforts sont vains, car leur mauvaise foi ne leur portera pas bonheur, toutefois ce sont gens puissants. » Ceux qui voulurent arriver à leurs fins allèrent au devant du comte Robert qui s'approchait avec sa cour ; celui-ci les reçut bien et leur rendit beaucoup d'honneurs. Ils s'inclinèrent devant sa tente et lui rendirent un salut amical.....



VI

CHANSON DE FLORIS

ET BLANCHEFLEUR

Au XIIIe siècle, Dideryk d'Assenède a rendu célèbres par toute la Flandre les noms de Floris et de Blanchefleur, laquelle passe pour avoir été la mère ou l'aïeule de Charlemagne. Conrad Flecke les popularisa à la même époque en Allemagne. Le chantre d'Assenède dit lui-même qu'il a traduit son poëme du français.

Floris et Blanchefleur sont restés dans la mémoire du peuple jusqu'à nos jours ; il n'y a pas trente ans que des chanteurs nomades parcouraient les rues de Bergues, ville flamande de France, en chantant :

1

Een stuk van liefde moet ik u verhaelen
Getrokken uyt een koninglyken stam,
Een christene vrouw die woonde naer betaemen,
Al op het hof van een konings daem ;

Maer zy moest kraemen,
Daer naer betaemen,
En baerde met'er spoed
En aerdig meysken zoet.

2

Dat Dogterjen wierd Blanchifleur geheeten
Wierd met'er tyd de schoonste van het land.
Den koning had een zoon, wilt weten,
Zy wasten op in wysheyd en verstand,
Deed presentatie
En caressatie
En dat zonder getreur
Naer zyn lief Blanchifleur.

3

Den prins zyn moeder begon te merken,
Als dat Floris beminde Blanchifleur,
Sprak tot den koning; man wilt hier werken
Eer dat zy raeken beyde in getreur.
Legt Blanchifleur schoole,
Eer dat zy dole
Dan zal de liefde straf
Wel van haer trekken af.

4

Wel edel vrouw, gy hebt dat wel bevolen,
Men zal dan Blanchifleur besteden gaen,
Leggen haer ten huyze daer op hooge schoolen,
Dan zael de liefde uyt haer zinnen gaen,
Men zal Floris geven
Een edel princes beneven
Die dient hem alderbest
Maer hoort eens op het best.

5

Als Blanchifleur ter schoole was gelegen
Met maekte Floris wis dat zy was ziek,
Men zag zyn leden schudden en beven :
Og ! og ! de min dryft my tot swaer colyk
Komt, doot, verheven,
Rukt my uyt 't leven,
Al van de wereld af,
Zoo in het duyster graf.

6

Men heeft aen Floris een brief geschreven
Als dat zyn schoone Blanchifleur was dood,
Og ! og ! myn hert moet schudden en beven,
Riep hy : Dood ! komt, help my uyt den nood.
Wel duyzend werven,
Nu moet ik sterven,
Myn hert is vol getreur
Om myn lief Blanchifleur.

7

Men ging de schoone Blanchifleur begraeven
En liet Floris bidden achter het lyk,
Met zoo veel Princen, vorsten en graven,
Eek kwam met groot en rouw habyt,
Met groote eer
Om dees maegd te vereeren
Te draegen met getreur
In het graf dees Blanchifleur.

8

Als Blanchifleur ter aerde was gedraegen
Toen maekte Floris een groote rouw,
Zey : Daer leyd den glans stur van myn verslagen,
Daer leyd bloem en peirel van myn trouw.

Og! og! wat plaegen,
Met wie zal ik dat klaegen,
Die schoonste van het land,
Die leyd daer in het zand.

9

Maer toen Floris van den zark af ging loopen,
Dagt in zyn hert : Dat is maer valscheyd,
Want Floris vader ging Blanchifleur verkoopen
Al aen den turkschen keyser heel subyt,
Aen dry kooplieden,
Men zal 't bedieden
Voor een goud molen schoon
Verkogt men haer persoon.

10

Zoo wierd dees dogter over zee gezonden
Nae Constantinopelen de schoone stad,
Daer wierd geen schoonder maegd op de aerde gevonden
Waer in den keyser groot behaegen had
Zy wierd ontfangen,
Met groot verlangen
Van zoo veel maegden schoon
By keyser en by kroon.

11

Floris naem oorlof van zyn vader
Om 't agterhaelen zyn lief Blanchifleur,
Met zoo een edel afscheyd te gader
Want hy wou blyven haer serviteur
Muyl-ezels vele
Peirels, juweelen
Die nam hy me op reys
Om in die zaek te worden wys.

12

Toen hy by den keyzer was gekomen
Aen het kasteel daer zyn beminde was,
Zoo heeft hy al door trouw en min vernomen
En sprak aldaer den voogt der toren ras:
Tore-wagter verheven,
Ik zal u geven
Al voor myn liefste schaep
Een schoonen gouden knaep.

13

Den Torre-wagter het gout wel deed behaegen
Hy zeyde : Prins komt zet u wat neer,
Ik zal morgen vroeg met 't krieken van de dagen
Maeken, dat die mand komt van boven neer,
Dan kont gy publyke,
Den toren bekyken
Alwaer u schoone bruyd
Zal liggen te venster uyt.

14

Blanchifleur die zag Floris vol waerde
Subietelyk voor den toren staen,
Zy liet een brief neêrvallen op der aerde
Dat men hem in een mand zou leggen gaen
Haer Floris vroomen
Bedekt met blomen
Zy trokken hem zeer trouw
Op den toren met een touw.

15

Hy nam toen Blanchifleur in beyde de ermen
En kuste haer dikwils op haer roode mond,
En zey : myn waerde het zal u beschermen
Gy maekt het binnenste van myn hert gezond.

Zy gingen rusten
Beyde met lusten,
Tot 'smorgens scheen den dag
Hoort wat een droef geklag.

16

Den turkschen keyser heeft het list vernomen,
En kwam met een blank zweird al in zyn hand,
Loopen op haer slaepkamer zonder schroomen
Daer zy nog sliepen in het ledekant,
En vond haer beyden,
Wou haer doorsnyden,
Zy riepen, edel heer
Vergeeft 't ons dezen keer.

17

Hy liet hun beyden toen gevangen zetten,
En liet maeken daer een treur-tooneel,
Zoo dat Floris daer voor zyn lief naer wetten,
En door beuls handen zal zyn ontkeelt.
Blanchifleur kwam geloopen
Heeft geropen
Laet my sterven de dood
Voor Floris liefde groot.

18

Men zaeg de groote liefde van haer beyden
Een ider kreeg aldaer medoogentheyd :
Heer keyser wilt dog de liefde niet scheyden,
Geeft haer pardon met groot eerbiedigheyd :
Wilt haer vergeven
Schenkt haer het leven
En vergunt haer de trouw
Als man en vrouw.

19

Den keyser heeft haer toen pardon gegeven
Hy liet haer trouwen 't saemen in dekerk
Dat Floris met zyn Blanchifleur zou leven
In vroeylykheyd, al tot een zalig werk,
Speelt op bas, violen,
Houd geen snaer verholen
En maekt een zoet geluyd
Voor Floris en zyn bruyd.

Traduction. = 1. Je vais vous faire un récit d'amour dont les héros sont de royale lignée. Une femme chrétienne demeurait à la cour d'une reine; elle donna bientôt le jour à une douce petite fille.

2. Cette charmante enfant fut nommée Blanchefleur et devint la plus belle jeune fille du pays. Le roi avait un fils, sage et instruit; celui-ci entoura des soins les plus prévenants sa chère Blanchefleur.

3. La reine remarqua que Floris aimait Blanchefleur et dit au Roi : « Il faut prendre des mesures avant que ces enfants deviennent malheureux. Conduisez Blanchefleur à l'école, avant qu'elle se perde; elle oubliera bien vite celui qu'elle aime. »

4. « Bien, noble dame, votre observation est juste; nous mettrons Blanchefleur à l'école et elle ne songera plus à l'amour. Nous donnerons à Floris une illustre princesse, qui sera plus assortie à son rang. »

5. Quand Blanchefleur fut conduite à l'école, on fit accroire à Floris qu'elle était malade, on le vit alors trembler de tous ses

membres. « Oh ! je mourrai de douleur et d'amour ; oh ! viens, ô mort ! arrache-moi à ce monde et précipite-moi dans la tombe ! »

6. On écrivit à Floris une lettre dans laquelle on lui manda que Blanchefleur était morte. On le vit alors trembler de tous ses membres. « Ah ! viens, ô mort ! me délivrer de mes peines. Je veux mourir, mon cœur se brise de douleur pour ma chère Blanchefleur. »

7. On alla enterrer la belle Blanchefleur et Floris suivit son cercueil au milieu d'un grand nombre de princes, de comtes et de barons. Chacun était en grand deuil pour honorer la jeune fille et la conduire à sa dernière demeure.

8. Quand Blanchefleur fut mise en terre, Floris éclata en larmes et s'écria : « Là repose la fleur, la perle de ma vie, une part de moi-même. Ah ! quelle douleur que la mienne ! la plus belle de la terre est là couchée dans la poussière. »

9. Mais Floris, en revenant du champ de la mort, pensa en lui-même : Tout cela peut-être n'est que fausseté. Son père, en effet, avait vendu Blanchefleur à trois marchands pour le grand Turc ; il l'avait vendue pour un monceau d'or.

10. Alors la jeune fille fut envoyée par delà la mer, à Constantinople, la grande ville. On n'y avait jamais vu de plus belle jeune fille, et le sultan s'en réjouit. Elle fut reçue avec distinction au milieu des femmes de sa cour.

11. Floris prit congé de son père pour rejoindre Blanchefleur, car il voulait lui rester fidèle. Il chargea des mulets de perles et et de joyaux et partit.

12. Quand il fut arrivé près de la tour où était enfermée sa bien-aimée, il dit au geôlier : « Geôlier, je vous donnerai une lampe d'or pour posséder ma Blanchefleur. »

13. Le geôlier, regardant le joyau d'or, dit : « Prince, écoutez; demain à l'aube du jour je ferai que ce panier descende de la tour; maintenant voyez votre fiancée qui se met à la fenêtre. »

14. Blanchefleur, qui voyait Floris chargé de présents, laissa tomber une lettre du haut de sa tour, par laquelle elle lui dit qu'on ferait descendre un panier. Floris s'y plaça et se cacha sous des fleurs, et bientôt il fut hissé au haut de la tour.

15. Il prit alors Blanchefleur dans ses bras, déposa un baiser sur sa bouche vermeille et dit : « Ma douce amie, vous donnez la vie à mon âme. » Puis ils allèrent se reposer jusqu'au lendemain matin. Écoutez le malheur qui leur survint.

16. Le sultan apprit bientôt cela et accourut, un glaive à la main, à l'appartement de Blanchefleur; il les trouva tous les deux endormis et voulut les frapper. Alors ils crièrent : « Pardonnez-nous, seigneur, pour cette fois ! »

17. Il ne frappa point, mais les fit tous les deux prisonniers et ordonna que Floris mourrait de la main du bourreau. Mais Blanchefleur s'écria : « Laissez-moi mourir de mille morts pour Floris, mon bien-aimé. »

18. On vit alors éclater l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, et chacun en eut pitié. Le sultan ne voulut point les



séparer et leur pardonna généreusement. Il leur accorda la vie et les laissa s'unir comme époux.

19. Le sultan leur pardonna et les laissa se marier dans l'église, afin que Floris et Blanchefleur pussent vivre pour leur salut. Jouez, basses et violons, faites un harmonieux concert en l'honneur de Floris et de Blanchefleur.

VII

SAINT RENAUD

FILS DE CHARLEMAGNE ET UN DES QUATRE FILS AYMON

Mon savant ami, M. Alberdingk-Thijm, d'Amsterdam, a dit, dans la préface de son édition hollandaise du roman des *Quatre fils Aymon :*

Les Flamands ont connu cette épopée populaire; ils ont aimé les quatre fils Aymon avec un amour chevaleresque et digne du moyen âge, non-seulement comme chevaliers recherchés des princes et attirés dans les châteaux des rois, comme des héros chantés par les menestrels, aux jours de fêtes, dans les joyeuses assemblées des ducs, des comtes et des barons; mais ils ont aimé les quatre fils Aymon comme des amis conviés à leurs kermesses, habillés de rouge et de jaune, parcourant leurs champs et traversant les ponts, ou s'efforçant de dompter leur pauvre vieux « Bayard » au son d'un orgue de Barbarie; et cet amour du peuple est resté.....

Aussi lit-on encore avec avidité en Flandre la légende des quatre fils Aymon, telle qu'elle est

conservée dans la bibliothèque bleue. Mais quant à des chants en langue vulgaire sur ces chevaliers issus de Charlemagne, nous n'en avons pas trouvé; nous nous bornerons donc à reproduire celui en langue latine, publié en 1851 par M. van Hasselt dans l'*Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*, poëme qu'il a fait précéder des remarques suivantes:

Notre attention y a été attirée, dit cet écrivain distingué, par le savant M. Louis Bethmann, qui en a le premier signalé l'existence dans un des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne (à Bruxelles).....

Ce morceau, nous l'extrayons du manuscrit 7569 (p. 382 v. — 385 v.), qui contient, sous le titre de *Rejecta aut Reservata*, les matériaux biographiques du mois de janvier que les Bollandistes n'ont pas jugé à propos d'admettre dans les *Acta Sanctorum*. Une main du XVIIe siècle a tracé sur le premier feuillet de notre rhythme les mots suivants : « In appendice rejicitur ut fabulosa (narratio). » La copie que nous en possédons doit appartenir à l'époque où cette note y fut apposée. Mais le poëme lui-même doit être beaucoup plus ancien. M. Bethmann, dont l'opinion en cette matière doit faire autorité, le fait remonter au XIIe ou au moins au XIIIe siècle, en se fondant sur le caractère littéraire de cette composition.....

Nous ne voulons pas discuter ici l'authenticité de saint Reynold que les *Acta Sanctorum* ont admis, à la date du 7 janvier, ni sa parenté avec Charlemagne. Seulement nous ferons remarquer que, malgré la réserve faite par les Bollandistes dans un paragraphe ainsi conçu : « Fueritne Haymo « aliquis Caroli Magni affinis, qui quatuor habuerit filios, fabu- « losis pridem libris cantatissimos, non est laboris pretium hîc « disputare; neque an ex eo numero noster hic Rainoldus « extiterit, » ils rattachent cependant directement leur Reynold

au héros de la légende populaire et à la lignée de l'empereur; car ils s'expriment en ces termes : « Hic (Reynoldus)... de « Karolidarum stirpe quodammodo primicerius extitit, » et plus loin : « At vero patrem ejus Haymonem, virum in rebus milita- « ribus strenuum, quis ignorat? Quatuor hic filios genuit, « quorum virtus per orbem celebratur quia quinam extiterint, « per vulgares cantilinas apertissime démonstratur..... »

Notre poëme est probablement une de ces cantilènes vulgaires dont il est parlé dans ce passage. Quoiqu'il en soit, dans tous les détails qu'il fournit sur la vie de Reynold, il est conforme à ce que nous raconte de ce chevaleresque personnage, la légende populaire telle qu'elle s'est formulée pour prendre place dans la bibliothèque bleue. Seulement il commence au moment où le héros se dispose à embrasser la vie solitaire, qu'il fait interrompre quelque temps pour l'envoyer combattre pieusement les infidèles en Orient. Après la mort du saint, il fait intervenir la grande épée de Charlemagne, qui venge la mort de son neveu et le fait canoniser par le pape Léon III. Cette dernière partie manque totalement dans le roman tel qu'il nous est connu, mais elle nous paraît couronner dignement cette chevaleresquo épopée.

NARRATIO DE SANCTO REYNOLDO

ET GENEALOGIA EJUS ET SUORUM

Deus, lux lucens, oriens,
Lux vivens, nunquam moriens,
Tu crucis, lucis, ducis lux,
Tu montis, pontis, fontis dux,
  Rector humanitatis.

Tu es creator entium,
Illuminator gentium;
Tu tege, lege, rege hos,
Præcinge, tinge, pinge hos;
  Una sint cum beatis.

Tu qui, de stirpe regia,
Egregia collegia
De linea fœminea
Non tinea sed vinea
  Francorum produxisti.

Adelhardum et Ritzardum,
Reynoldum atque Writzardum,
Hos odores, flores, rores,
Quadriferos, belliferos,
  Ad mundum protulisti.

Hi præfati fratres grati
Sunt translati atque nati
De Dorduna per Heymonem.
Virum fortem et baronem
  Franciæ de terminis.

Viri feri, bellicosi,
Animosi et famosi,
Dimicabant, verberabant
Adversantes et necabant;
  Sunt regalis germinis.

Horum mater hæc Aya,
Pipini regis filia,
Soror Carolique regis,
Tunc gerentis curam gregis
  In imperialibus.

Dei cara, legis gnara :
Nam fæcunda, digna, munda,
Est hæc illa tam scintilla
Ut agilis nec fragilis
  In mundi magnatibus.

Reynoldus, vir catholicus,
Virtuteque famelicus,
Et factus Dei bellicus,
Angelicus et celicus
  Vixit in modestia.

Ingemuit et tremuit
Ad Deum qui nos genuit
Pro vitiis, deliciis
Pestiferis, mæstiferis,
  Anhelans celestia.

Vocans natos et armatos
Et divisit sua bona
Cuilibet deditque dona
Non per guerras urbes, terras
  Dulciter distribuens.

Claritia pulcherrima,
Uxor sua tenerrima,
Nata regis hæc Yvonis,
Tarasconiæ Tyronis,
  Grave hæc suscipiens.

Castrum nam Montalbanense[1]
Dedit filio cum ense
Emerito tunc antiquo;
Et hæredes terras, ædes
  Receperunt alia.

[1] « La tradition n'a conservé à Montauban le souvenir des quatre fils Aymon que pour assigner une fausse origine au château bâti en 1144 par Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, sur la rive droite du Tarn, et autour duquel se groupa la ville de Montauban.

« Une erreur populaire, dont il serait difficile de préciser la date, mais qui remonte certainement à une époque assez reculée, attribua la construction de ce château au célèbre « Renaud de Montauban, » et lui donna le nom de « château Renaud » qu'il a en partie conservé jusqu'ici, bien que dans les anciens documents, fournis par nos archives municipales, il soit constamment nommé depuis 1144 jusqu'à la réunion du comté de Toulouse à la Couronne (1271), « lo Castel del Comte, » et depuis cette époque « lo Castel réal. » La partie du château qui a retenu le nom de « château Renaud » est celle sur les ruines de laquelle s'éleva en 1663 le palais épiscopal, qui depuis est devenu l'hôtel de ville. Le peuple montre encore, encastrée dans la tourelle qui flanque le pont, une vieille tête de pierre grossièrement sculptée qu'il appelle « la tête de Renaud. »

« Il existe du reste une analogie remarquable entre la légende qui prétend que « lorsque Renaud fit construire son château de « Montauban, il fit faire un chemin couvert qui allait à une lieu de « là déboucher dans le bois de la Serpente, » et une tradition populaire, fortement enracinée dans les esprits et qui veut qu'un tunnel, partant de l'hôtel de ville, passe sous la rivière du Tarn et aille

Suam osculans uxorem
Ob amorem et ardorem,
Et, cum lachrymis amaris,
Valedicens cunctis charis;
  Quis audivit talia?

Namque duc Montalbanensis
Atque comes Merveldensis,
Tunc in lunari radio
Et noctis in silentio,
  Ab omnibus recedens;

Vernans rosa lachrymosa
Dulcissima claritia
Fulgens ita hæc polita
Ut facula, nec macula
  Erat in ea lædens.

Mundum spernens, se prosternens,
Luens, ruens, nil perfruens,
Nazareum clamans Deum,
Corde flente, mente lente,
  Post se sursum erigens. —

(Fratres, pater atque mater
Reynoldum post quæsierunt,
Sed nec illum invenerunt
Horum mentes convertentes.)
  Et his dona dirigens;

déboucher, suivant les uns, dans la forêt de Montech, suivant les autres, dans le château de Montbeton. Plusieurs personnes âgées affirment avoir parcouru jadis une partie de ce tunnel. »

(Lettre de M. de Vals aîné, de Montauban, à l'auteur.)

Anachoretam quæsitans,
Desertum locum visitans,
Refutans et non hæsitans,
Terrestria nil reputans,
  Vir nimis sceleratus;

Verbis patris instruitur,
Armis sacris induitur,
Ab omnibus abluitur,
Cœlique rore fruitur,
  Ad omnia paratus.

Ex Dei providentia
Vixit in pœnitentia
Nec non obedientia,
Et in Dei scientia;
  Dei sentit odorem.

Fugit, lugit, rugit, mugit
Pro peccatis intricatis.
Sprevit mundum sordidantem
Animas, intoxicantem,
  Et juventutis florem.

Se ipsum tunc deseruit,
Ad Deum cor aperuit,
Demeruit quod seruit,
Peccata sua diluit,
  Deum deorum colens.

In exilium se stravit.
Per triennium duravit,
Et peccata sua lavit,
Radicesque manducavit,
  De perpetratis dolens.

Vitans mundum, vas immundum,
Principatum et ornatum,
Quod decrevit adimplevit,
Figuravit quod monstravit,
Vir Dei spectabilis.

In gratia multiplici,
Septemplici et simplici,
Cupit fidelis effici,
Nomine colit triplici
Gustu delectabilis.

Subiiciens nobilia
Cordis sui sedilia,
Datori dat cubilia,
Defloruit ut lilia
Effluens delitiis.

Generosum, fructuosum
Speciosum, pretiosum
Omnipotentis filium
Quæsivit in auxilium
Pro vitandis vitiis.

Ulterius non potuit
In eremo quod docuit;
Vox desuper intonuit,
Abire senem monuit
Reynoldum sic dicentem :

« Deus rite nam delite
« Dicit : Ite, huc venite,
« Et tam mite, non invite
« Requisite criptam vitæ,
« Nunc cruci pendentem.

« Longe lateque pugnate,
« Triumphate, conregnate
« Contra flentem et degentem
« Barborum pravam gentem
« Dei cum auxilio. »

Ambulans per Hungariam
Et perveniens Turciam,
Paganos tunc de senibus
Occidit cum juvenibus
Multos in exilio.

Urbem Salem tunc beatam,
Per annum circumvallatam,
Per Sanctum et Christo dignis
Contra malos et cum signis
Triumphum obtinuit.

Tres soldanos et paganos
Cum suo solo baculo
Occidit sine iaculo
Memoriam et gloriam
Amplius non minuit.

Valedicens cunctis clare,
Transfretat tunc per mare.
Marsiliam perveniens,
Post Carolum inveniens,
Salutans et recessit.

Post quæsivit Agrippinam,
Flagitans cœli reginam;
Pateretur ne ruinam
Gehennalemque pruinam,
Ad Deum tunc ardescit.

Tunc intravit arctum claustrum,
Ordinis portavit plaustrum,
Ad superna se extendens,
Multa mira hic ostendens,
  Pœnituit hilariter.

Cæcos, claudos et obsessos,
. . . .
Febres pestilentiales
Languoresque corporales
  Sanat omnes pariter.

In falsa dialectica
Non gaudet, sed prophetica,
Davidica, levitica,
Legit et evangelica
  Justus et cœqualis.

Præsul urbis Agrippinæ,
Cœlo regnans sine fine,
Agilolphus, quando rexit,
Novum templum tunc erexit,
  Vir nimis virginalis.

Jussit claustri tunc magister
Quod provisor et minister
Esset, in mortis periclo,
Lapicidarum populo
  Reynoldus Dei servus.

Erat orans et laborans;
Plus quam viri tunc deliri
Ob hoc flebant, invidebant
Dei fontem et insontem
  Qui non erat protervus.

Tunc consilium fecerunt,
Criptam mortis paraverunt,
In qua ipsi ceciderunt;
Caput suum tunc fregerunt
  Ferreis malleolis.

Post in undam et immundam,
In profundum lutibundum,
Corpus sacrum et amœnum
Est proiectum circà Rhenum
  A pravis filiolis.

Tempus erat tunc vernale,
Quando signum triumphale
Quarto nonas est erectum
Et in cœlo clare tectum
  In signum victoriæ.

Monachi fecerunt planctum,
Quæsierunt corpus sanctum
Claustris, castris, et in villis
Magnis, parvis cum pusillis
  Opus in memoriæ.

Erat tota tunc ægrota,
Nam devota, bene nota,
Quæ in somnis indicantem
Audit : « Quaere nunc natantem
  « In aquis absconditum.

« Qui te sanat cum emanat. »
Et extractum est et tactum
Per te corpus viri Christi,
A Deo promeruisti,
  Ubi est reconditum.

Hic sanata, restaurata,
Est ornata hæcque grata
Per aquam fontis Siloe
Piscinæque probaticæ,
  Ut erat deputatum.

Angeli per motionem
Et per aquæ lotionem,
In qua unus sanabatur,
Ita sic restaurabatur
  Ut sonuit pervatum.

Die tertia septembris,
Omnibus cum suis membris
Eius corpus tunc sacratum
Est ad templum deportatum;
  Vitam dedit monacho.

Et claruit miraculis
In Dei tabernaculis,
Et cetum a languoribus
Solvensque adoloribus,
  Hæc rosa de Gerico.

Omnes sane tunc companæ
Non secretum, inconsuetum,
Reddunt sonum propter donum
Quod tunc verus misit Deus
  Plenum medicamine.

Cives urbis tunc cum turbis
Congregantes, indagantes,
Novum signum laude dignum,
Sic sonantem et clangentum,
  Totum in velamine.

Nam de pratis voluptatis
Nunc fluvius egreditur,
Malum quod diu læditur,
In aquis nunc mergitur,
Arida fons irrigans.

Nunc ex Jacob surgens stella,
Quæ amaris rorans mella,
Et ostendens nunc novella
Sanctus martyr Dei cella
Jam in cœlo fulminans.

Medelam epylepticis
Dat surdis et squinaticis,
Freneticis et archeticis
Epaticis, sciaticis,
Et ægris corporibus.

Novella plebs Tremoniæ
Perscrutansque Coloniæ
Surgensque martyr inclytus
Sanctusque perspicuus
Victor in doloribus;

Devotis bona tribuens,
Ab hostibus eripiens,
In fide Christi consolans,
In omnibus consolidans,
Deo quoque dilectus.

Ad antistitem venerunt
Et devote rogaverunt
Ut eisque daret sanctum
Qui fugaret horum planctum
Et qui esset electus;

Qui pro eis flagitaret,
Hostes undique fugaret,
Et defensor esset horum
Populique Trotmannorum
  Robustus in acie.

His auditis, præsul mitis,
Captans clare masucare
Cum devotis sibi notis
Quid et actum esset factum
  His in signum gratiae.

Veracia solatia
Tunc ex divina gratia
Extumulatus claruit,
Comparuit, apparuit,
  Corpus cum ostenditur.

Trina vice sic apparens,
Non a Deo signo carens;
Terra dedit sanctum fructum
Populo cassavit luctum,
  Fama dum extenditur.

Tu missurus, Deus purus,
Es de terra sine guerra,
Tuae gentis novae mentis,
Dum tu ruis, pluis, fluis
  Lumen de syderibus.

Et caeca gens incredula;
Nam tenebras ut nebula
Infrigescit et stupescit;
Ignoratur quid agatur
  Jam in his generibus.

Tunc corpus invictissimi
Et martyris sanctissimi
Imponens novum scrinium,
Præsul propter dominum
  Dum de terra floruit,

In aurigam seu quadrigam
Sublevantes, imponentes
Dei testem et cœlestem,
Ad ducendum, transferendum,
  Ubi præsul voluit.

Tunc misericordia et pietas
Quæ una est proprietas,
Novum mirum, sanctum virum,
Sine cœtu, sine metu,
  Vexit ad Tremoniam.

Nam processionaliter
Hic praesul personaliter
Tunc, cum gente prosequente,
Cum favore et moerore,
  Clangens per Coloniam.

Urbis cœtus iam est laetus
Trotmannorum hymnizantes,
Congaudentes, jubilantes,
Praeter lucem Dei ducem,
  Missum eis coelitus.

Namque Balam, solvens palam,
Stellam puram orituram,
Quidquid mundum cum splendore
Fulminaret et fragore,
  Sic et Deo subditus.

Magnum templum in exemplum
Suo bono tunc patrono
Et pulchrum ædificium
Dabant in beneficium,
  Signo reverentiae.

In quo mundat et inundat
Corda dura et impura,
Fugat lepram et morpheam,
Scabiem quae fit per eam,
  Titulo clementiae.

Ensem vibrans spiritalem,
Dans egressum liberalem
Captivis de ergastulis,
Et cum sacratis hastulis
  Liberans ex vinculis.

Namque hostium fugator
Est defensor et orator
In puris eum mentibus
Devoteque colentibus
  Suis mansiunculis.

Carolusque Dei dignus,
In virtutibus benignus,
Sancti necem dum audivit,
Reos rei tunc contrivit
  Morteque turpissima;

Et in planctum ruit vere,
Cogitavit plus delere,
Atque sanctum vindicare,
Agrippinos debellare
  Manuque fortissima.

Post hæc vidit coruscantem,
Signis dignis sanctum flantem,
Coelitus canonizatum
Et de terra decoratum
Eiusque corpus floridum.

Tunc praesulem Ebroneum,
Virum misit idoneum
Ad papam apostolicum
Leonem catholicum,
Virum sanctum roridum.

Qui sanctum apostolice
Confirmavit canonice
Anno tertio post mortem
Ignem Deus super fortem
Misit mirabiliter.

Deum nunc glorificemus
Ut in fide recte stemus
Et per eum inflaminemur,
Cum eo post haec laetemur
Coelo laudabiliter.

Et oramus, imploramus
Triumphantem ut dictantem
Cum omnibus fidelibus
Perducat in perennibus
In brevi diecula

Nam ressuscita depressum
Nobis, optime, ingressum
Ut ab imis ad suprema
(Tu coeleste diadema)
Jungemur per saecula.

Duc ad datorem luminum
Et effusorem fluminum;
Nam sine pertinacia,
Cum gratia nos satia,
O tu Dei lucerna!

O campi flos, virtutum dos,
O poli ros, nam propter nos
Tu preces da, pro nobis sta,
Cum tua spe nunc tolles vae,
Coeli confer aeterna.

O Decus insigne nostrum milesque benigne,
O lux Tremoniæ, martyr Reynolde beate,
Qui super astra Deum gaudes spectare per aevum
Aspice laetantes tua gaudia nos celebrantes,
Et tecum vitae fac participes sine fide.

LA FLANDRE

SOUS SES COMTES

RAOUL DE CRÉQUI AUX CROISADES

1147

Charlemagne une fois descendu dans la tombe, son vaste empire ne tarda pas à se démembrer. La Flandre apparut bientôt comme une rivale de la jeune royauté établie sur les bords de la Seine. De là, toutes les guerres qu'elle a dû soutenir et qui lui ont coûté un sang si précieux.

Les croisades cependant resserrèrent les liens qui unissaient les provinces au trône de Charles le Grand. Ce fut alors que Raoul, sire de Créqui dans le Boulonnais, époux d'Adèle de Bretagne, emporté par le mouvement qui poussait les chevaliers français et flamands

vers l'Orient, offrit son épée à Louis VII, roi de France, et le suivit en Palestine. Mais à peine y fut-il arrivé qu'il tomba aux mains des ennemis. Il fut fait prisonnier et commis à la garde des bestiaux. En Artois, le bruit de sa mort s'était répandu, et Adèle allait prendre un autre époux, lorsque Raoul, racheté par son fils, revint tout à coup et sans être reconnu.

La vie du sire de Créqui a été chantée par un poète artésien du XIII[e] siècle. Son poëme, composé de cent cinq strophes, a été inséré en entier dans le premier volume des *Nouvelles historiques* d'Arnaud et en partie dans l'*Histoire générale d'Artois* par d'Hennebert; nous en extrayons les six premiers couplets :

Le roi Loys le Josne heyant empreins se crois
Voulieres il suihir tous lies brafs Frenchois,
Cuentes, prinches et barons, toute josne nobleisse,
A s'enrolier trestous montroient bien de li preisse.

Un puissant chievalier, jouxte le Boulonnoy,
Treis noble, posseissant del Cunctey de Ternoy,
Ly quint, aveuk le vieil sire Guiard son père,
Si croisia pour allier ous lius saints à la guiere.

Chiou chievalier estoyt preux et de boen renom,
Doutable et qui portoyt de Creki le surnom,
Pour si compaigne avoit espeusié eune femme
En chelle meisme anneye, qui estoyt foert belle dame.

Lie dame estoyt encheinte a donc s'enrolement,
Que fesit sen Baron san son assentement,
Maugriés us et cousteume, dont feut si astristieyée
K' ones en avoyt mie veue de si déconforteyée.

. . . .
. . . .

« Giou te jure, mamie, amour et feyaulteye;
Sy ly prendant sie main, sen anniau li a osteye,
Soudein leyhant rompu et mis en deux parties,
Sy li en baillia eune et wardia li moitiés.

« Chele moitié d'anniau pour nos nopches béni,
Toudis giou wardereye (je garderai) comme féal mary;
Sie geamoie (jamais) geous reviens d'eu saint périgrinaige
Giou vos raportereye de me foy chou chier gaige. »

ÉMIGRATION DE FLAMANDS

EN ALLEMAGNE

1161

Au milieu de sa longue prospérité, la Flandre a éprouvé cependant des années de revers. On rapporte qu'au commencement du XII[e] siècle, en 1129 et 1139, la mer rompit ses digues et couvrit une partie considérable de la Flandre, de la Zélande et de la Hollande. Une affreuse famine s'en suivit. Des masses de paysans et d'habitants des villes, ne trouvant plus des moyens d'existence dans leur pays, s'expatrièrent et portèrent leur industrie en Allemagne, que la chanson copiée plus bas appelle la terre de l'Est, « Oostland. » Ce fait est raconté par Meyer, dans ses *Commentarii sive Annales rerum Flandricarum*, sous l'année 1160 :

Henricus Leo Saxoniæ dux Vandalos gentem adhuc efferatam, sibique juxtà ac christianæ pietati inimicam, postquam suis

expulisset sedibus, Henricum scatensem et Adulphum Holsatiæ comitem trans Rhenum in Belgicam misit, qui non parvam colonorum multitudinem ex Brabantis, Flandrisque et Hollandis in Wandaliam et Wagriam traduxerunt.

Il existe encore entre Dresde et Berlin, et pour préciser davantage, entre le Wittenberg et Jüterbogk, un canton habité par d'anciens Flamands et qui porte le nom de Flaming. Ces émigrés, sortis d'un pays renommé par ses manufactures de serges, devinrent dans leur nouvelle patrie des fabricants de draps. Ils y ont conservé longtemps leurs coutumes et mœurs particulières, que des savants allemands ont décrites dans leurs ouvrages, entre autres : HOCHES, *Histor. untersuch. üb. d. Niederland. Colonien in nieder. Deutschl., besond. d. Hollander u. Flaminger, wie auch derselben Rechte u. gebraüche*. Halle, curt' s w. 1791. — A. V. WERSEBE, *üb. d. Niederland. kolonieen welche im nordl. Deutschl. im 12e Jahrh. gestiftet worden, weitere nachforschungen m. gelegentlichen Bemerkk. z. gleichzeitigen Gesch. Hann. gbr.* Hahn. 1818.

Enfin, cette émigration flamande du XIIe siècle est rappelée dans une chanson restée populaire en Flandre :

Naer Oostland willen wy ryden,
Naer Oostland willen wy meê,
Al over die groene heide,
Frisch over die heide,
Daer is er een betere steê.

Als wy binnen Oostland komen
Al onder dat hooge huis fyn,
Daer worden wy binnen gelaten,
Frisch over die heide :
Zy heeten ons willekom zyn.

Ia, willekom moeten wy wezen,
Zeer willekom moeten wy zyn,
Daer zullen wy avond en morgen,
Frisch over die heide,
Nog drinken den koelen wyn.

Wy drinken den wyn er uit schalen,
En 't bier ook zoo veel ons belieft;
Daer is het zoo vrolyk te leven,
Frisch over die heide,
Daer woont er myn zoetelief[1].

Traduction. = Vers le pays de l'Est nous voulons chevaucher, vers le pays de l'Est nous voulons aller; par delà ces vertes bruyères, oui, par delà ces bruyères est une bien meilleure ville.

Quand nous arrivâmes dans le pays de l'Est, au-dessous de cette haute maison, on nous laissa entrer; oui, par delà ces bruyères, on nous dit : Soyez les bien-venus.

[1] *Oude en nieuwe Liedjes*, door Snellaert, 1852.

Oui, nous serons les bien-venus, les très-bien-venus devons-nous être; là, soir et matin, oui, par delà ces bruyères, nous boirons le vin frais.

Nous buvons le vin hors de timbales, et de la bière tant que nous en voulons; là il est si agréable de vivre; oui, par delà ces bruyères, demeure ma douce amie.

BATAILLE DE BOUVINES

1214

Peu de temps après son mariage avec Jeanne, la fille de Baudouin, comte de Flandre, Ferrand de Portugal combattit à Bouvines, en 1214, contre la France. Il fut vaincu, fait prisonnier et conduit à Paris, tantôt à pied, tantôt en voiture, tantôt à cheval, poursuivi par le peuple qui chantait par moquerie :

Ferrant portent du auferant,
Qui touz deux sont de poil ferrant,
Aussi s'en va lié en fer
Li quens Ferrant en son enfer.
Li auferant de fer ferré
Emportent Ferrant enferré.

BATAILLE DES ÉPERONS D'OR

1302

Une inscription d'une des places publiques de Courtrai et un tableau du peintre de Keiser, déposé au musée de cette ville, rappellent encore tous les jours la fameuse bataille qui se livra, suivant une vieille chronique, le onzième jour de juillet, jour de la translation des reliques de saint Benoît, vers sept heures du matin, en l'an de Notre-Seigneur mil trois cent et deux.

Elle fut appelée la bataille des Éperons d'or à cause de la quantité d'éperons que délaissèrent les chevaliers français tombés aux mains des Flamands. La fleur de la noblesse française avait péri dans ce combat, car Philippe le Bel, irrité contre les Flamands qui avaient chassé son agent, Jacques de Châtillon, avait envoyé contre eux une armée de 40,000 fantassins, 10,000 archers et tous les chevaliers, comtes et barons capables de porter les armes.

Les Flamands leur opposèrent une armée d'environ 60,000 hommes et prirent une position si heureuse que les Français furent obligés de se tenir dans des

marais et des fossés, ce qui fut leur perte. La noblesse se serait cru déshonorée si elle avait reculé ; elle engagea l'action et fut anéantie.

Les Français disparurent par centaines dans l'eau ; ceux qui purent s'échapper furent massacrés sous les bâtons ferrés des Flamands.

La France perdit dans cette journée soixante-quinze princes, ducs, comtes et barons, parmi lesquels Robert d'Artois et Jacques de Châtillon, mille chevaliers, plus de trois cents gentilshommes et plus de vingt mille soldats. Les Flamands n'eurent qu'une centaine de morts et peu de blessés.

C'est pour avoir mis l'idée de l'honneur au-dessus de tout le reste, dit un savant belge, que la noblesse de France perdit ses chances de victoire à la journée de Courtrai, comme à celles de Poitiers et d'Azincourt ; mais les écrivains qui lui en font un reproche ne remarquent pas assez que c'était là le principe absolu de son existence, le culte de l'honneur formant sa loi sociale [1].

Tels sont les faits chantés dans ces vers anglais du XIVe siècle :

Lustneth, Lordinges, bothe jonge ant olde,
Of the Freynssche men, that were so proude ant bolde,
Hou the Flemmyshe men bothen hem ant solde,
Upon ȝ Wednesday.

[1] *Mémoire sur la Bataille de Courtrai*, par le professeur Moke.

Betere hem were at home in huere lande,
Then for the seche (?) Flemysshe by the see-strande
Whare thourh mani Frenshe wyf wryngeth hire hande,
And singeth : Weylaway.

The kyng of France made statuz newe,
In the land of Flanders among false ant trewe,
That the commun of Bruges ful sore can arewe,
Ant seiden amonges hem :

Gedere we us togedere hardilyche at ene,
Take we the bailifs by twenty ant by tene,
Clappe we of the hevedes an oven o the grene (?),
Ant cast we yn the fen (?).

The webbes ant the fullaris assembleden hem alle,
Ant makeden huere consail in huere commune halle
Token Peter Conync huere kynge to calle
Ant beo huere cheventyene.

Hue nomen huere rouncyns out of the stalle,
Ant closeden the town withinne the walle,
Sixti baylies ant ten hue maden adown falle,
Ant mani another sweyn.

Tho wolde the baylies, that were come from France,
Drync the Flemisshe that made the destance,
Hue tereden hem aicynces (?) with swerde, with lance,
Stronge men ant lyht.

Y telle ou for sothe, for al huere bobaunce,
Ne for the answerre of the kyng of Fraunce,
Twenti store ant fyne haden ther meschaunce,
By day ant oke by nyht.

Sire Jakes de Seint Poul, pherdehout (?) hit was,
Sixtene hundred of horsmen asemblede on the gras,
He wende toward Bruges pas per pas
With swid, great monde.

The Flemyssh yherden telle the cas,
Agynneth to clynken huere basyns of bras,
Ant al hem to dryven, ase ston doth the glas,
When (?) ant fellen hem to gronde.

Sixtene hundred of horsmen hede ther here fyn,
Hue leyzen yn the stretes ystyked ase swyn,
Ther hue loren huere stedes ant many rouncyn
Thourh huere owne prude.

Sire Jakes astapede by acoynte gyn (?),
Ant at one posterne ther men solde wyn,
Ant of the fyhte hom to 'is yn,
In wel-mucheled drede.

Tho the kyng of Fraunce yherde this anon
Assemblede he 'is dousse theis eneruchon (?),
The proude earl of Artoys ant other many on,
To come to Paris.

The barons of France thider came gon,
Into the paleis, that paved is with ston,
To inge (?) the Flemmissh to bernen ant to slon,
. Thourh the flour de lis.

Thenne seide the kyng Philip: listneth nou to me,
Myn earles ant my barons, gentil ant the (?),
Goth faccheth me the tytoms ybounde to my kne (?),
Hastiliche ant blyne (?).

Tho swor the earl of Seint Poul : per la goutede
We shule facche the rybaus, wher thi wille be,
Ant drawen hem wilde hors out of the countre,
By thousendes syne.

Sire auf Sen Pol, sayth the earl of Boloyne,
Y ne leroum (?) en vie chanoun ne moyne
Wende we forth anonritht withoute eny assoygne,
Ant eny lynes (?) man.

Whe shule sla the conyng ant make roste 'is loyne,
The word shal springen of here into Coloyne,
So hit shal to ages ant in to sesoyne (?)
Ant maken him suwiam.

Sevene earles ant fourty barons y tolde,
Fiftene hundred knythes proude, ant swide-bolde,
Sixti thousent swyers (?) among junge ant olde,
Flemmisshe to take.

The Flemmisshe hardeliche hem come to jeynes (?),
This proude freynsh earles, huere knyhtes ant huere sweynes,
Aquelleden ant slowen, by hulles and by pleynes,
Al for huere kynges sake.

This Frenshe come to Flanders so liht so the hare,
Er hit were mydnyht hit fel hem to care,
Hue were laht (?) by the net, so bird is in snare,
With rounces and with stede.

The Flemmisshe hem dabbeth on the het bare,
Hue nolden take for huem ranson ne ware,
Hue doddeth-of huere hevedes, fare so hit fare,
Ant thare to haueth (?) hue nede.

Thenne seyth the earle of Artois : Y ielde me to the,
Peter Conyng, by thi name chef thou at hende and sie (?),
That y ne have no shame ne no vylte,
That y ne be (?) noht dede.

Thenne swor a bocher : by my leance
Shalt thou ne'r more the kyng of France se,
Ne in the town of Bruges in persone be,
Thou woldest spine bred (?).

Ther hy were knulled y the pyt-falle (?);
This earles ant barons ant huere knyhtes alle,
Huere ledies huem now abide in house ant in halle,
Wellonge

For hem mot huere kyng other knyhtes calle,
Other stedes taken out of huere stalle;
Ther hi habbeth dronke biterere then the galle,
Upon the drue lande.

When the kyng of France yherde this tydynge,
He smot down 'is heved, 'is handen gon he wrynge.
Thourhout al France the word bygon to springe:
Wo wes huempo!

Muche was the sorowe ant the wepinge
That was in al France among olde ant junge,
The meste part of the laud bygon for to synge:
Alas! ant: weylawo.

Awey thou junge pape, wat shat the lo rede (?),
Thou hast lore thin cardinals at thi meste nede,
Ne kenest thou be nevere for none-skines mede,
Forsothe y the telle.

Qo the forth to Rome to amende thi misdede,
Vide Gode halewen (?) hue lete the betere spede,
Bote thou worche wystoker (?), thou losest land ant lede,
The coroune wel the felle (?).

Alas, thou joli France, for the me thunches shame,
That ane fewe fullaris maketh on so tame,
Sixti thousent on a day hue maden soe lame,
With earl and knyht.

Her of habbeth the Flemmissh swith god game,
Ant swereth bi Seint-Omer snd oke bi Seint-Jame,
Leth hy ther more come, hit falleth huem to shame,
With huem fortesyht (?).

Stille on forsothe the bataille thus bigon,
Brenene (?) France ant Flandres hou hue werenson (?),
Ver vrenshe (?) the earl of Flandres in person heden y don (?),
With and sonn (?) untrewe.

Ye the prince of Walis his lyf habbe mote (?),
Hit falleth the kyng of Frannce biterere then the sote (?).
That he the rathere ther of wille do bote;
Wel sore hit shal hym rewe.

TRADUCTION [1]. = Écoutez, seigneurs jeunes et vieux, comment les Français, si fiers et si hardis, ont été battus par les Flamands un jour de mercredi.

Ils auraient mieux fait de rester chez eux que de venir dans les parages flamands, où plus d'une française se tord les mains et chante : Hélas ! hélas !

Le roi de France fit de nouveaux statuts dans la terre de Flandre entre les traîtres et les fidèles ; les habitants de Bruges en furent mécontents et dirent entre eux :

[1] Cette traduction ne sera pas littérale à cause des difficultés produites par la présence d'anciens mots anglais dont je n'ai pu découvrir le sens.

« Rassemblons-nous courageusement le soir; emparons-nous des baillis par vingt et par dix, faisons un monceau de leurs insignes sur la place publique et mettons-y le feu.

« Rassemblons les tisserands et les foulons, et tenons conseil dans la halle commune. Proclamons Pierre Conynck notre roi[1] et soyons lui obéissants. »

Ils prirent leurs chevaux de l'écurie et fermèrent les portes de la ville; ils firent tomber soixante-dix baillis et beaucoup d'autres.

Les chefs, venus de France, voulurent s'opposer aux Flamands avec l'épée et la lance; mais ils furent tous renversés.

Je vous le dis en vérité, à cause de leur outrecuidance, non pour la réponse du roi de France, grand nombre de ces chefs méchants furent tués par jour et par nuit.

Sire Jacques de Saint-Pol sauta à cheval; seize cents cavaliers s'assemblèrent dans la plaine et se dirigèrent vers Bruges lentement, accompagnés de beaucoup de monde.

Les troupes flamandes annoncent leur arrivée à grands cris, font résonner leurs trompettes de cuivre, et les frappent l'une contre l'autre comme le verre quand il tombe à terre.

[1] Ceci est un jeu de mots : *conink*, en flamand, signifie *roi*; c'est comme si on avait dit : Proclamons Pierre Le Roy notre roi!

Seize cents cavaliers trouvèrent la mort ; ils furent couchés dans les rues étendus comme des cochons ; ils perdirent la vie et leurs chevaux par leur propre orgueil.

Sire Jacques. . . . .

Lorsque le roi de France entendit ces paroles, il manda à Paris le fier comte d'Artois et beaucoup d'autres.

Les barons de France vinrent dans le palais royal pavé de pierres.....

Alors, dit le roi Philippe : « Écoutez-moi, mes comtes et mes barons, nobles et vilains, que Dieu fasse que les Teutons soient bientôt à mes genoux ! »

Alors, jura le comte de Saint-Pol : « Sur mon honneur, nous mettrons les ribauds à la raison partout où nous les rencontrerons, et chasserons du pays ces chevaux sauvages par milliers. »

« Sire de Saint-Pol, dit le comte de Boulogne, nous ne laisserons en vie ni chanoines ni moines.....

« Nous tuerons ce Conynck et lui rôtirons les reins, et le récit en retentira d'ici à Cologne, et on en parlera pendant de longs siècles. »

Le roi désigna sept comtes et quarante barons, quinze cents valeureux chevaliers et soixante mille braves soldats pour aller punir les Flamands.

Les Flamands vinrent résolument au devant de ces fiers comtes français, de ces chevaliers et de leurs compagnons qui s'avançaient négligemment par monts et par vaux pour soutenir la cause de leur roi.

Le français était venu dans la Flandre aussi légèrement qu'un lièvre; avant qu'il fût minuit il commença à s'inquiéter, il était pris avec ses chevaux et ses cavaliers comme l'oiseau dans le piége.

Le flamand frappa le français sur la tête nue et ne voulut accepter nulle rançon; il massacra ses chefs, il frappa en haut et en bas.

Alors le comte d'Artois s'écria : « Je me rends à toi, Pierre Conynck ; tu n'as pas de honte de t'appeler chef, traître éhonté, et de n'être pas encore mort. »

Alors un boucher jura : « Par ma lance, tu ne verras plus le roi de France, et dans la ville de Bruges tu ne mangeras plus de pain. »

Alors ils furent jetés dans les fossés, les comtes, les barons et les chevaliers, et leurs dames sont maintenant seules à pleurer dans leurs maisons et leurs appartements.

Il faut que leur roi appelle maintenant d'autres chevaliers et fassent sortir d'autres chevaux des écuries, et pour cela il a bu la coupe d'amertume sur la terre desséchée.

Quand le roi de France apprit cette nouvelle, il baissa la tête et se tordit les mains. Par toute la France on commença à se lamenter. Quel malheur !

Il y eut beaucoup de tristesse et de larmes en France ; parmi les anciens et les plus jeunes du pays on commença à chanter partout : Hélas ! hélas !

Pars, va-t-en, jeune pape, tu as perdu tes cardinaux au moment où tu en avais le plus besoin.....

Va à Rome réparer ce méfait, honore Dieu seul qui donne la victoire au plus digne, tu as perdu gens et terre et ta couronne est tombée.

Hélas ! toi, belle France, j'ai honte pour toi, tu t'es laissée vaincre par un si petit nombre ; dans un jour tu as perdu tes comtes et tes chevaliers avec soixante mille de tes enfants !

Les Flamands eurent donc beau jeu et jurèrent par saint Omer et saint Jacques que s'il leur arrivait d'autres Français ils les tueraient de même à leur honte ; ils le prédirent.

Telle fut cette bataille où Français et Flamands se trouvèrent en présence.....

. . . .

Cette affaire fut plus amère que du fiel pour le roi de France..... Il s'en repentit et en porta longtemps le deuil.

BATAILLE DE CASSEL

CHANSON SUR LES KERELS[1]

1328

Dès le commencement de son existence politique, la Flandre a toujours été jalouse de ses libertés communales, et, quand elles étaient menacées, elle a su les défendre avec la plus rare énergie. Son histoire témoigne de sa résistance souvent héroïque aux prétentions de ceux qui voulaient porter atteinte à ses priviléges et à sa fortune.

En 1324, le comte Louis de Nevers s'était rendu à Paris; pendant son absence, les baillis, les échevins et keurheers levèrent des impôts extraordinaires sur le peuple. Le mécontentement fut grand par toute la Flandre et surtout à Bruges. Une émeute éclata contre les nobles; on s'empara de tous ceux qui avaient commis des exactions à Bruges, à Bergues,

[1] On verra que ce chant n'a pas la haute antiquité que je lui avais assignée dans mon livre sur les *Flamands de France*, p. 106.



à Furnes, à Dixmude, dans le Franc, et l'on pilla et détruisit leurs maisons. Enfin, l'émeute dégénéra en une guerre civile qui dura environ quatre ans, jusqu'à ce qu'elle fût étouffée dans une bataille livrée au pied du mont Cassel.

Les chefs du mouvement populaire avaient été Lambert Bouwen et Zegher Jansone, du Franc de Bruges; Gautier ou Guillaume Rodgeer, des Quatre-Métiers; Jacques Peyt et Fier, de Bergues. Eux et leurs partisans étaient appelés les *Kerels*. Ils avaient vaillamment combattu pour les libertés de leur pays, mais ils avaient été vaincus. On fut donc sans pitié pour eux; et le peuple, qui n'est pas toujours juste, oublieux souvent des services rendus, se donna le triste et cruel plaisir de jeter le ridicule sur les braves qui avaient généreusement versé leur sang pour lui. Il chanta :

1

Wi willen van den Kerels zinghen,
Si sijn van quader aert;
Si willen de ruters dwinghen,
Si draeghen een langhen baert.
Haer cleedren die zyn al ontnait;
Een hoedekin op haer hooft ghecapt,
'T caproen staet al verdrayt,
Haer cousen en haer scoen ghelapt.
Vronghele ende wey, broot ende caes,
Dat heit hi al den dach;
Daerom es de kerel so daes,
Hi hetes meer dan hijs mach.

2

Henen groten rucghinen cant,
Es arde wel sijn ghenouch,
Dien neimt hi in sijn hant,
Als hi wil gaen ter plouch.
Dan comt tot hem sijn wijf, de vule,
Spinnende met enen roke,
Een sleder omtrent haer mule,
En gaet sijn scuetle brocken.
Wronghele ende wey, etc.

3

Ter kermesse wil hi gaen,
Hem dinct es een grave;
Daer wil hijt al omme slaen,
Met sinen verroesten stave.
Dan gaet hi drinken van de wine,
Stappans es hi versmoort;
Dan es al de werelt zine,
Stede, lant, ende poort,
Wronghele ende wey, etc.

4

Met enen zeeuwschen knive,
So gaet hi duer sijn tassche,
Hi comt tot sinen wive,
Al vul brinct hi sine flassche.
Dan gheift soe hem vele quader vloucke,
Als haer de kerel ghenaect;
Dan gheift hi haer een stuc van den lijscouke,
Dan es de pays ghemaect.
Wronghele ende wey, etc.

5

Dan comt de grote cornemuse,
Ende piipt hem tureluruluut;
Ay, hoor van desen abuse,
Dan maecsi groot gheluut.
Dan sprincsi al over hoop,
Dan wacht haer langhe baert,
Si maken groot gheloop;
God gheve hem quade vaert.
Vronghele ende wey, etc.

6

Wi willen de Kerels doen greinsen,
Al dravende over 't velt;
Hets al quaet, dat si peinzen,
Ic weetse wel bestelt.
Men salse slepen ende hanghen,
Haer baert es al te lanc,
Sine connens niet ontganghen,
Sine dochten niet sonder bedwanc.
Wronghele ende wey, broot ende caes, etc.

Traduction. = 1. Nous savons une chanson sur les Kerels, ils sont d'une mauvaise race; ils veulent se soumettre les chevaliers; ils portent la barbe longue. Leurs vêtements sont tout décousus; leurs chapeaux sont déchirés et leurs chaperons tout de travers; leurs bas et leurs souliers sont en lambeaux. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, voilà ce que mange le Kerel tous les jours; voilà pourquoi il est si bête, il mange plus qu'il ne peut.

2. Un gros morceau de pain de seigle suffit à ses besoins; il porte cela à la main en gagnant sa charrue. Puis vient à lui sa

femme toute sale, agitant sa quenouille et la frimousse voilée d'étoupes; elle va lui préparer sa gamelle. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, voilà ce que mange le kerel tous les jours; voilà pourquoi il est si bête, il mange plus qu'il ne peut.

3. Quand il va à la kermesse, il se croit un comte; il veut tout renverser avec sa massue noueuse. S'il va boire du vin, il est bientôt enivré; alors le monde entier lui appartient : villes, bourgs et domaines. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, etc.

4. Il va avec son bâton noueux de Zélande; il vient auprès de sa femme et lui apporte ses flacons pleins. Alors elle l'accable d'injures, surtout quand le Kerel la touche. Alors il lui donne un morceau de gâteau de riz et la paix est faite. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, etc.

5. Puis vient la grande cornemuse qui fait turlututu; ah! écoutez! quel tapage! quelles cabrioles! elle attend son homme à longue barbe, quel tintamarre! Dieu lui donne une mauvaise fin. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, etc.

6. Nous voulons faire enrager les Kerels, en courant à travers champs; ils n'ont que de méchantes pensées. Nous les traînerons, nous les pendrons; leur barbe est trop longue... ils ne peuvent nous échapper, il nous faut nous en venger. Du lait aigre et caillé, du pain et du fromage, voilà ce que mange le Kerel tout le jour; voilà pourquoi il est si bête, il mange plus qu'il ne peut.

JACQUES D'ARTEVELDE

1345

La chanson qui suit est populaire à Gand, et a été recueillie par Willems de la bouche même du peuple. Elle se rapporte à la mort de Jacques van Ertevelde, tué à Gand avec dix de ses conseillers par les tisserands, le dimanche précédant la fête de Sainte-Marie-Madeleine.

Het was op eenen maendach
Eenen maendach alsoo vroech,
Dat mijnheere Ser Jacob
Tot syne ghesellen cloech
Hy seide : « Mijn lieve gesellen,
Wij moeten gaen uit dat lant,
Ende trekken op naar Brussel,
Naar Brussel al in Brabant. »
Doe sy naar Brussel wouden
Ende de heeren quamen uyt ; —
Sy vouden mynheere Ser Jacob
Geschoten al door zijn huid.

TRADUCTION. = C'était sur un lundi, un lundi de grand matin, que monsieur Jacques se plaignit à ses compagnons, disant : « Mes chers compagnons, nous devons quitter ce pays et partir pour Bruxelles, pour Bruxelles en Brabant. » Quand ils se dirigèrent vers Bruxelles et que les messieurs furent sortis, ils trouvèrent monsieur Jacques ayant la peau toute percée de balles.

LES LÉLIAERTS

ET LES CLAUWAERTS

1380

Louis de Mâle, comte de Flandre, avait autorisé les Brugeois à percer un canal qui devait mettre Bruges en communication directe avec la Lys. Les Gantois virent dans la concession de ce privilège une atteinte à la prospérité de leur commerce de grains, qu'alimentaient les villes de Béthune, d'Aire et de Douai. Le nouveau canal pouvait détourner les marchandises de la voie de l'Escaut et les faire arriver à Bruges. De là, dissension entre cette commune et Gand; elle éclata le 14 mai 1380. Une troupe de Gantois entra tout à coup dans Bruges et se rendit au marché du vendredi. Les Brugeois accoururent en armes et se mirent à repousser les étrangers au cri : Flandre au Lion. Le combat s'anima et beaucoup de sang fut versé de part et d'autre. Ceux de Gand quittèrent la ville en sortant par la porte de Boeverie; ils pensaient se



diriger vers le West-Quartier, sur Dixmude, Furnes et Bergues-Saint-Winoc. Mais s'étant comptés, ils ne se trouvèrent pas en nombre et rentrèrent à Bruges. On s'y battit de nouveau avec acharnement.

En ce temps-là les Gantois étaient nommés *Clauwaerts*, parce qu'ils portaient sur leurs vêtements trois griffes de lion ; et les Brugeois étaient désignés sous le nom de *Léliaerts* parce que leurs chaperons rouges étaient ornés de trois fleurs de lys. Ceux-ci, pour célébrer leur victoire sur leurs rivaux de Gand, composèrent une chanson qui devint populaire en Flandre :

Clauwaert, Clauwaert,
Hoet u wel van den Lelyaert,
Gaet ghi niet te Ghendtwaert,
Ghi laetter uwen tabbaert,
Al waerdi noch soe seere ghebaert,
Sy sullen u maken vervaert;
O, Clauwaert, Clauwaert,
Wacht u voer den Lelyaert.

Traduction. = Clauwaert, Clauwaert! gardez-vous du Léliaert! Si vous ne retournez à Gand, vous risquez de laisser armes et bagage. Lors même que vous auriez deux fois plus de barbe, on vous rendrait bien tremblant. O Clauwaert, Clauwaert, gardez-vous du Léliaert.

BATAILLE DE ROOSBEKE

1382

Les Gantois, après s'être révoltés contre leur comte, Louis de Mâle, investirent du titre de Rewart de Flandre Philippe d'Artevelde, fils de Jacques. Celui-ci se mit à la tête de cinq mille hommes et marcha sur Bruges afin d'empêcher les Français de s'y jeter.

Bruges était, comme nous venons de le voir, la patrie des Léliaerts, des partisans du comte Louis, le protégé et l'allié du roi de France. Bruges fut saccagée, et la chevalerie flamande défaite. L'armée française s'avança vers la Lys et la passa à Comines le 10 novembre 1382. Philippe d'Artevelde alla l'attendre entre Ypres et Roulers, et prit position à Roosebeke. Quinze jours après se livra la fameuse bataille où périt l'illustre bourgeois de Gand et où succomba avec lui la cause de l'émancipation communale. Cette bataille livra une partie de la Flandre à

la France, en attendant que la mort de Louis de Mâle la fit passer tout entière dans la maison de Bourgogne.

Il nous est resté sur le combat de Roosbeke une églogue du temps, composée par un poète français et recueillie par M. Voisin dans son *Examen critique des historiens de Jacques van Artevelde*.

1

Entre Lille et Warneston,
Hors du chemin, en une prée,
Vi, le jour d'une ascention,
Droit à heure de relevée,
De pastoureaus grant assemblée,
Mès pas n'estoient en revel;
Lo oy Oudin Willemel
Qui dist : « Beau signour als for tère,
Qui aime ne désire guerre;
Car guerre nous a tous honnis.
Tant soloie avoir de brebis
Que ne les savoie où bouter;
Or n'en sauroie une où trouver.
Et ce n'ai eu nul marchant,
Fors ce, au vrai considérer,
A l'orgoeil de Bruges et de Gand.

2

« Mès cils orguieus, qui sans raison
A duré entre euls mainte anée,
M'a fait perdre tamaint mouton,
Et mainte brebis bien tonsée. »
— Je t'en croi bien, ce dist Pouppée;

Aussi ai-je et tamaint agniel,
Maint boef, mainte vache, et maint vel.
Je ne cognois ne *b* ne *r*,
Mais je sçai bien qu'en celle terre
Navera paix ne au pays,
Sans le pouvoir des flours de lys
Ne vient la chose refourmer.
Adont oy dire à Gommer,
Un pastourel de Saint-Venant :
C'est fort qu'on voie jà cesser
L'orgoeil de Bruges et de Gand.

3

« Car ce sont villes de grant nom,
Plaines d'orgoel et de posnée.
Et li homme y sont très felon
Qui ne s'entraiment de riensnée.
Leur haine a dans la contrée
Fait ardoir tamaint bon hamel,
Et fait trencier maint haterel
De mainte grosse riche hère.
Com plus vient la chose et plus s'erre. »
— « C'est vrai, ce respondi Henris,
Perdu y ai de mes amis,
Qui ne sont pas a recouvrer ;
Et quanque je puis désirer
C'est que je voïe traire avant
François, pour faire ravaler
L'orgoeil de Bruges et de Gand. »

4

« Or ferai ferrer mon plançon,
Ce dist Robin de la Bassée,
Mon camail et mon haubregon
Roller, et fourbir mon espée;
Mès que j'aie la teste armée

Et au costé mon grand coutel,
Et au poing plommée ou martel,
Pour grasce ou pour honour acquerre,
Telement les irai requerre
Qu'on dira que je sui hardis. »
— « Je sui des tiens, ce dist Thieris,
Car je ne puis orgoeil amer.
Mès nous devons de coer penser
Au roy Charle ce jone enfant,
Comment il vient de coer oster
L'orgoeil de Bruges et de Gand. »

5

« Beau seignour, ce lors dist Guedon,
J'entenc que hier de la journée
Passèrent de nos gens foison,
Car la rivière est conquestée,
A bannière desveloppée.
Sont deca passé le Isel
Et espars entre Ypre et Cassel. »
Lors dit Rogier de Sauveterre :
« Riens que faire va d'euls acquerre.
Puisque gaigné ont le Lis
Je tiens flamenc pour desconfis
Contre nous ne poront durer;
J'en voeil deux douzaines tuer.
C'est fait on en voit l'apparant,
A ces cops verés vous finer.
L'orgoeil de Bruges et de Gand. »
« Princes, puis oy dire Omer,
Nos testes brisons au parler,
Brugois et Gantois sont si gent
Que toujours verrez vous regner
L'orgoeil de Bruges et de Gand. »

A la même bataille de Roosbeke peut se rapporter ce virelai qu'on trouve parmi les poésies d'Eustache Deschamps, p. 84 :

Puisque j'ai passé le Lys,
Je serai gais et jolis
En ce doutz païs de France,
Et vivray à ma plaisance,
Maugré Flandre et le païs
Où j'ai toudis fait penance,
Porté bassinet et lance
De cote de fer vestis,
Geu aux champs, en grant doubtance,
En faim, froid, pluie et soufrance....
Et encore me faisoit pis
Wacarme, alarme et les cris
Des flamans que ma finance....
Quant il pleut, nulz n'y dance;
Les chevaulx jusqu'à oultrance
Sont en boe ensevelis;....
Trop mauvais y fait quand j'y pence,
Chevauchier par leur païs.....
Quatre fois d'une suiance,
J'ai esté entrepris
En péril et en balance
D'avoir grant meschance;
J'en suis hors, bien m'en est prins.

SIÉGE D'YPRES

1383

Ypres était au pouvoir de Charles VI, roi de France, et ce monarque avait imposé à toutes les villes qui lui étaient soumises l'obéissance à l'anti-pape d'Avignon. De son côté, le pape de Rome Urbain VI lança une bulle en Angleterre, par laquelle il ordonnait de prendre les armes pour combattre les Clémentins. Henri Spencer, évêque de Norwich, leva une armée, passa avec elle le détroit, débarqua à Calais, s'empara de Gravelines, Dunkerque, Bourbourg, Bergues, Cassel, Saint-Venant, Bailleul, Poperinghe, Messines, et arriva enfin devant les murs d'Ypres. Il était important de reconquérir cette ville, qui était pour les Français la clef de la Flandre ; il en fit le siége.

Pendant les deux mois qu'il dura, il y eut des prodiges de valeur faits par les assiégés et des efforts suprêmes tentés par les assiégeants. Le 10 août 1383, l'évêque se vit contraint de s'éloigner, et la

ville d'Ypres célébra, par des processions et des fêtes, la défaite des Anglais et la victoire remportée par ses habitants, victoire qu'elle attribua à l'intercession de la sainte Vierge.

1

Iper, ô Iper, hoe toont gy u verheugt,
Op uwe Thuyndagh-feeste siet men u in volle vreugt,
Waerom, waerom vraegh ick dat gy dit doet?
Gy zult my antwoordt geven : omdat het moet
Geschieden, tot een danck van weldaedt u gedaen,
Door onse vrouw van Thuyne, die u in noodt quam bystaen.

2

Die eertijdts Iper heeft verlost, 't is klaer,
Waer af men heeft geviert 't Jubelee vandrie hondert jaer;
Doen dese stadt sterkelyck was beleyt,
Van den Engelsman, het wordt u hier geseyt :
Maria siet het aen, die groot vermogen heeft;
Maria ist, die troost aen haer Iperlingen geeft.

3

Als Iper was twee maenden sterck beleyt,
Soo hebben de vyanden tegen malkander geseyt,
Aensiet de stadt van onder tot de kruyn,
'T schijnt als besloten in eenen stercken thuyn,
'S hebben geretireert, Iper g' abandonneert;
Looft Maria van Thuyne, die ons heeft gepreserveert.

4

Tot een danksegging' van dese gratie,
Soo houdt men jaerelyckx noch de commemoratie,

Op den eersten sondagh van Ougst, dit wel verstaet,
Als binnen Ipre den Thuynschen Ommeganck gaet;
Wanneer dat daer kommen by duysende lien,
Om onse vrouw te dienen en den Ommeganck te sien.

5

Die ons dit liedeken eerstmael heeft gedicht,
Het isser eenen Jongman, Boek-drucken is syne plicht,
Is 't wel gecomponneert, of is 't niet wel gedaen,
'K bidde u liefhebbers, en wilt het niet versmaen,
Ter eeren van den Thuyndagh doet dese eer,
En wilt het my eens brengen, want het singen droogt soo seer.

Meer uyt jonst,
Als uyt konst.

Traduction. = 1. Ypre, ô Ypre! comme vous montrez tout votre bonheur dans votre jour de fête communale! Je demande pourquoi vous faites cela! Vous me répondez : Parce que cela doit avoir lieu pour remercier Notre-Dame de Thuyne du bien qu'elle vous a fait en vous protégeant dans vos dangers.

2. On a célébré le jubilé de trois cents ans en l'honneur de celle qui délivra Ypre, alors que cette ville était assiégée de près par l'Anglais. Marie vit cela et eut pitié; c'est Marie qui protége et console ses Yprois.

3. Quand Ypre fut assiégé durant deux mois, les ennemis se sont dit entre eux : « Voyez la ville du haut en bas, elle est comme

enserrée dans un cercle de fer. » Eh bien ! ils se sont retirés et ont abandonné Ypre. Louez Marie de Thuyne qui nous a préservés.

4. En reconnaissance de cette faveur on en fête l'anniversaire le premier jour d'août. Tout dans Ypre concourt à la cérémonie, et des milliers de personnes y accourent de tous côtés pour y servir Notre-Dame et voir la fête.

5. Celui qui a rimé cette chanson pour la première fois est un jeune homme ; imprimer des livres est son métier. Est-ce bien composé ou est-ce mal, je vous prie, mes amis, de m'apporter quelque chose, car chanter rend si sec.

(Devise) Plus par générosité que par talent.

LA FLANDRE

SOUS

LES DUCS DE BOURGOGNE

MORT DE PHILIPPE LE HARDI

DUC DE BOURGOGNE

1404

Louis de Mâle était mort et dans sa personne s'éteignit la race des comtes de Flandre. Notre pays passa dans la maison de Bourgogne par le mariage de Marguerite, la fille de Louis de Mâle, avec Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

Vers la fin de mars 1404, ce prince s'était rendu à Bruxelles avec la duchesse Jeanne, sa tante. Il y tomba malade ; il se fit transporter dans le Hainaut et mourut durant le voyage. Christine de Pisan pleura

son bienfaiteur et chanta sa mort de la manière suivante :

Plourez, Françoys, tout d'un commun vouloir :
Grans et petits, plourez ceste grant perte !
Plourez, bon roy, bien vous devez douloir ;
Plourer devez vostre grevance apperte !
Plourez la mort de cil qui, par desserte,
Amer deviez, et par droit de lignaige,
Vostre loyal noble oncle, le très-saige,
Des Bourguignons prince et duc excellent ;
Car je vous dy, qu'en mainte grant besongne
Encor direz trestuit à cuer dolent :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

Plourez, Berry, et plourez tuit sy hoir ;
Car cause avez, mort la vous a ouverte !
Duc d'Orléans, moult vous en doit chaloir ;
Car par son sens mainte faulte est couverte !
Duc des Bretons, plourez ; car je suis certe
Qu'affaire arez de lui en vo jeune age !
Plourez, Flamens, son noble seignourage !
Tout noble sanc, allez vous adoullant !
Plourez, ses gens ! car joie vous eslongne ;
Dont vous direz souvent, en vous doullant :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

Plourez, Royne, et ayez le cuer noir
Pour cil, par qui feustes ou trosne offerte !
Plourez, dames, sans en joie manoir !
France, plourez : d'un pillier es déserte,
Dont tu reçois eschec à descouverte ;

Gar toy du mat ! quant mort par son oultrage
Tel chevalier t'a toulu, c'est dommaige !
Plourez, pueple commun, sans estre lent ;
Car moult perdez, et chascun le tesmoingne,
Dont vous direz souvent, mate et relent :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

COMBAT LIVRÉ AUX BRUGEOIS

PAR

PHILIPPE LE HARDI ET LE SEIGNEUR DE LISLE-ADAM

1437

Les ducs de Bourgogne, tout en étant souverains de la Flandre, n'étaient pas flamands par le cœur. Le 18 avril 1437, une sédition s'était élevée dans Bruges contre les chefs de la commune. Les jours du bourgmestre et des échevins étaient menacés. On courut à Arras demander à Philippe le Hardi d'intervenir et de faire cesser le désordre. Le duc ne donna qu'une réponse évasive. Il fut soupçonné d'avoir fomenté secrètement ces troubles.

Le 22 mai 1437, le duc se présente aux portes de Bruges à la tête de plus de quatre mille Picards, ennemis des Flamands. Les Brugeois n'hésitent pas à lui exprimer leur étonnement d'une semblable démonstration. Philippe parlemente d'abord, et finit par pénétrer dans la ville, suivi de Jean de Villers,

seigneur de Lisle-Adam. Il range sa troupe en bataille sur le marché du vendredi, les bourgeois furieux veulent la dissiper et la chasser de leurs murs. Un combat acharné s'engage, le sang coule à flots, Lisle-Adam est tué. Cela arriva le mardi de la Pentecôte.

Het was op eenen disendach,
Al in de sinxen-daghen,
Dat grave Philips van Vlaenderlant,
Op Hollant wilde varen.

Hollant, dat en meende hi niet,
Het was Brugghe, die edel stede reine :
« Mijn heren, blijft mi alle gader bi,
Ende ghi ruiters, groot ende cleine ! »

Doen si bi der stede quamen,
Een mile buiten der vesten,
De Mechelars trocken besiden af,
Si en wilden op Brugghe niet vechten.

Mer doen si quamen bi Sinte-Andries,
Al in die velden groene :
« Mijn heren, blijft mi alle gader bi,
Ghi ruiters, stout ende coene ! »

Si ontwonden banieren ende standaert,
Al voor sinte Magdalene :
« Elc man si vier mannen waert !
Dat is Hollant dat ic mene. »

Doen sprac mijn here van Lelidam :
« Here, wat wilt ghi maken ?
Daer gaet so menich frisch edelman
Te Brugghe al op die straten. »

« Och, edel here van Lelidam,
Hoe coemt ghi nu dus blode?
Doen ghi Parijs driewerven wont
Ghi en dedes niet so node. »

« Doen ic Parijs driewerven wan,
Dat dede ic in vromen strie,
Mer ghi wilt die edel stat van Brugghe,
Winnen mit verraderie. »

Doen si binnen die porte quamen,
Processie quam hem te ghemoete.
Dat cruice spranc in vier quartieren,
Al voor des princen voeten.

« Och, edel here van Vlaenderlant,
Hebt doch Gode voor oghen!
Dat ghi Brugghe wilt poelghieren,
God en salts niet ghedoghen. »

« Och, edel here van Lelidam,
Hoe coemt ghi nu dus blode?
Doen ghi Parijs driewerven wont,
Ghi en dedes niet so node. »

« Doen ic Parijs driewerven wan,
En was ic in ghenen node,
Mer voorwaer so ben ic nu,
Die Brugghelinghen sullen mi doden.

Men hale mi broot ende wijn,
Ende wilt mi drinken gheven!
Het sal mijn laetste maeltijt sijn,
Te Brugghe worde ic versleghen. »

Doen dranc mijn here van Lelidam,
Hi beval hem selven te Gode,
Mer eer den dach ten avont quam
Was hi in groten node.

Doen si bi die vrijdachsmeret quamen,
Si moesten hem doen ghenieten,
Die Pycaerts spanden haer boghen snel,
Ende ghinghen so seer schieten.

Die Brugghelinghen brochten haer bossen voort,
Ende ghinghen doe seer schieten,
Die Pycaerts spanden haer boghen snel,
Dat hem wel mochte verdrieten.

Men ghinc daer houwen ende slaen,
So seer boven maten,
Si en constens ontriden noch ontgaen,
Si moesten daer haer leven laten.

Lelidam riep : « Ransoen, ransoen!
Laet mi mijn lijf behouden!
Ic sal mi in een schale weghen doen,
Ende al van finen goude. »

« Dijn silver noch dijn rode gout
En mach u al hier baten;
Lelidam! al waert ghi noch so stout,
Ghi sulter hier u leven laten. »

Daer bleef die edel here doot,
Versleghen al op die strate,
Noit en quam hi in meerder noot,
God gheve sijn arme siele bate!

T Sinte Donaes in die kerke,
Daer leit hi begraven,
Die edel here van Lelidam,
God wil sijn siele laven!

Traduction. = C'était un mardi de Pentecôte que Philippe de Flandre voulut se rendre en Hollande.

Hollande n'était pas dans sa pensée, c'était Bruges la noble ville : « Messieurs, soyez-moi fidèles, et vous aussi chevaliers, grands et petits. »

Quand il vint à un mille des remparts de la ville, les Malinois s'en détournèrent, ils ne voulurent pas attaquer Bruges.

Quand il vint près de l'abbaye de Saint-André, dans les vertes prairies : « Messieurs, soyez-moi fidèles, et vous chevaliers, braves et courageux. »

Ils déroulèrent leurs drapeaux et bannières devant la Madeleine : « Chaque homme en vaut quatre! voilà la Hollande que j'ai rêvée. »

Alors parla monsieur de Lisle-Adam : « Seigneur, que voulez-vous faire? voilà que tant de braves chevaliers parcourent les rues de Bruges. »



« Ah ! noble seigneur de Lisle-Adam, comment êtes-vous si simple ? quand vous avez vaincu trois fois à Paris, vous n'étiez pas tant en peine. »

« Quand je pris trois fois Paris, je combattais loyalement. Mais vous, vous voulez prendre cette noble ville de Bruges par trahison. »

Quand ils entrèrent en ville, la procession vint à leur rencontre; mais le crucifix se brisa en quatre endroits devant les pieds du prince.

« Ah ! noble seigneur de Flandre, pensez donc à Dieu ! vous voulez détruire Bruges, mais Dieu ne le permettra pas. »

« Ah ! noble seigneur de Lisle-Adam, quand vous preniez trois fois Paris, vous ne le faisiez pas tant contre-cœur. »

« Quand je pris trois fois Paris je n'étais pas en danger; si j'avance, les Brugeois me tueront.

« Qu'on me cherche du pain et du vin, ce sera mon dernier repas ; à Bruges, je serai tué. »

Alors monsieur de Lisle-Adam but et se recommanda à Dieu ; mais avant la fin du jour il était en grand danger.

Il fallut subir son attaque sur le marché du Vendredi ; les Picards tendirent leurs arcs et se mirent à tirer.

Les Brugeois portèrent leurs arquebuses et se mirent à tirer; les Picards tendirent leurs arcs pour leur malheur.

On frappa et on hacha si fort et si dru, qu'ils ne purent éviter les coups, ils durent renoncer à la vie.

Lisle-Adam cria : « Rançon ! rançon ! laissez-moi la vie ! je vous donnerai un bassin rempli d'or fin. »

« Ni votre argent, ni votre or vermeil ne peuvent nous servir, Lisle-Adam ! parce que vous avez été si audacieux vous périrez. »

Ce noble seigneur fut étendu mort dans la rue ; jamais il n'a couru plus grand danger. Que Dieu ait pitié de son âme !

Dans l'église de Saint-Donat il fut enterré, ce noble seigneur de Lisle-Adam. Dieu ait pitié de son âme !



PHILIPPE LE BON A GAND

1458

Depuis 1448 des dissensions très-vives avaient surgi entre les habitants de Gand et Philippe de Bourgogne à l'occasion d'un impôt sur le sel. Ces luttes intestines prirent fin dans une bataille rangée et par le siége de la ville. La paix fut solennellement conclue à Gavre le 30 juillet 1452. Le duc Philippe fit son entrée le 23 avril 1458, et les Gantois le reçurent au milieu des cris d'allégresse et de fêtes splendides. Ils surpassèrent en magnificence, dit M. de Barante, tout ce qu'on avait vu en pareille occasion. Il y eut partout des représentations et des mystères; ce qui parut surtout à remarquer, c'est la façon docte et ingénieuse dont la faute et le repentir de la ville, la grandeur et la miséricorde du duc étaient rappelés par des sentences tirées des livres sacrés ou profanes, et par les figures peintes ou vivantes

qu'on voyait sur les échafauds (*Ducs de Bourgogne*, liv. 9). » Un éléphant portait une tour dans laquelle se trouvaient des nègres armés de flèches et qui chantaient :

Vive Bourgogne ! est notre cry,
Gardons l'en fait et en pensée ;
Autres n'aurons, bien nous agrée,
Nous le voulons toujours ainsi.

Vive Bourgogne ! est notre cry,
De cœur chantons, je vous en prie,
En sa haute joyeuse entrée
N'espargnons florin ni demi,
S'il est venu en sa contrée,
En nous tristesse en est finée,
Si, crions par la rue ainsy :
Vive Bourgogne ! est notre cry.

MORT DE PHILIPPE LE BON

DUC DE BOURGOGNE

1467

En juin 1467, Philippe le Bon tomba subitement malade à Bruges et y décéda le 10 du même mois. Charles le Hardi accourut aussitôt de Gand et put arriver encore à temps pour lui dire un dernier adieu. Les ménestrels pleurèrent cette mort.

Prinches, chevaliers redoubtés.
Escuiers, bourgeois et marchans,
Et seigneurs d'esglise, escouter
Les mots que seray recordant;
La mort qui les fors et meschants,
Soudainement au monde mort,
A pris, de villes et de champs,
Un puissant duc naguères mort.

Che bon duc courtois et humain,
Quand de mort senty les meschiefs,
Joignit très humblement ses mains,
Et les tendy devers les cieux;
Et puis il dit : Vierge, soyez
Mon confort à che mortel pas;
Et ma pauvre âme convoyez
Es saints cieux après mon trépas.

Tenez en concorde et en pais
De France le très puissant roy,
Et Charles mon fils, que jamais
Ne verray par mortel desroy.
Vray dieu, fondateur de la foi,
Octroyez qu'en bonne union
L'un soit roy et puissant arroy,
L'autre duc en ses régions.

Et après dit piteusement :
Adieu fille de Portugal,
Ma femme et ma dame, humblement
Vous supplie, de cuer léal,
Que pryes au fruit virginal
Qu'en sa gloire puissons regner.
Assis en siège triomfal,
En regardant Dieu, qui n'a pair.

Adieu, Charles, mon très cher fils,
Dieu te laisse en paix gouverner,
Bourgogne, Artois, et le païs
De Brabant, que tu dois aimer,

Flandre, Haynau, Hollande en mer,
Zélande, Namur, Luxembourg,
Guines, Boulogne, Saint-Omer,
Picardie et aussi Limbourg.

Adieu vous dis, la mort me point,
Ma nieche de Bourgogne, hélas!
Morir nous convient, il n'est oint
A nul de trespasser che pas.
Adieu, de cuer confus et las,
De Bourbon ma tres douche suer,
Pryés pour mon âme en che pas,
Le corps laisse mondaine honneur.

A toi, Bourbon, noble seigneur,
Et à tous les frères gentis,
Je prends congé de triste cuer
En delaissant mondains delis;
Et à ceux de la fleur de lys,
Je supplie en mon dernier jour,
Qu'ensemble soyez vrais amys,
Vivant en paix et en amour.

Adieu, tres noble duc puissant,
De Clèves, mon très cher neveu,
Et Ravestain, homme vaillant;
Lesser me fault solas et jeu;
Mon fils bastard, vaillant et preu
Je te supplie au départir,
De tenyr foi, promesse, et veu,
A ton seigneur, sans foy partir.

Aux chevaliers et aux barons,
Et aux demoiselles aussi,
Prenons congé, car nous morons,
Nostre seigneur le veult ainsi ;
Auquel nous supplions merchi,
Prions de grace : s'il luy plait,
A son âme fasse mercy,
Et qu'il luy pardoint son mesfait.

Bourgeois, laboureurs, et marchans
De mes païs générament ;
Soyez toujours obéissans
A votre seigneur franchement ;
Servez le toujours léaument. —
Le bon duc, en disant les dis,
Rendit le cuer, dévotement,
Son ame à Dieu au Paradis.

PIRATERIES

COMMISES PAR DES ANGLAIS

1470

Le duc de Clarence et le comte de Warvyck, à cause des séditions qu'ils avaient excitées, venaient d'être expulsés de l'Angleterre et s'étaient constitués en état de guerre contre le duc de Bourgogne. Ils avaient capturé plusieurs de ses navires et inquiété quelques-unes des villes soumises à son autorité. A cause de cela, tous les biens qu'ils possédaient dans ses provinces furent mis sous le séquestre.

A cette occasion fut faite à Gand la chanson qui suit :

Ha ! ha ! B. B. pensez à vostre fait,
De bonne heure je vous en adverty
En toutes lettres, du grand ou peu de fait,
Mettez avant aultres moyens subtilz,

Car le faux B. qui vous a avertiz
Est à face, chascun le peut cognoistre,
Craindre devez d'estre brief subvertiz,
Puisque L. et C. sont telz qu'ils doivent estre.

Recognoissez votre maudit meffait,
Ou l'on courra bientost vous appetiz,
Car venir fault une fois au parfait,
Quant l'on y a bien suy ses appentiz,
Ne doubtez point B. B. grans et petiz,
La passerez ou par la fenestre,
Ou vous vivrez langoureulx et craintyfs,
Puisque L. et C. sont telz qu'ils doivent estre.

L. n'est plus esbahis ne deffait,
Tirez avant ne soiez plus restifs,
Jamais n'arez le pardon qui a fait,
C. vous cognoist, si font tous cuers gentilz,
Le rouge B. qui vous a convertiz
Crye merchy prest de tout cognoistre,
Plus ne vous sert couverte ne convertiz,
Puisque L. et C. sont telz qu'ils doivent estre.

Princes, entendez escript propres le motif,
Tant plaisant lieu plus ne porroit estre,
Laissez courir et levriers et mestiz,
Puisque L. et C. sont telz qu'ils doivent estre.

RESPONCE

T. et B. B. dont faictes paraboles,
Mande saluut à ce doulz estrain
Qui cuide gens esbahir de parolles,
Mais ce n'est riens, l'effect vient de le main,
Or biaus seigneur, attendez à demain,
Ces appatiz que vous devez courrir;
Car qui tost curt, scet l'art de suyr,
Car L. et C. qui sont en union,
Vous nous cuidez troubler comme je liz,
Mais nous avons toute aultre opinion,
Et partissons de ces mesmes délis,
Nous sommes nez de celle fleur de lis,
Et suirons ces lettres s'il leur plaist.

Que nous passerons par huis ou par fenestres,
Il est tost dit, mais il est fort à faire,
Dieu a gardé jusques-cy nostre destre,
Par luy volons conduire nostre affaire,
Et me merveille comme l'on veult faire
En lieu garry nouvelle épidémie
Il n'est nul sceur d'estat ne de vie.

De rouge B. que avez enprisonné,
Dont vous mettez qu'il a tout descouvers,
Prenez le tel que l'avez façonné
A nous ne chault s'il est ou blanc ou vert,
Soions prudens, le chemin est ouvert
Pour bien scavoir ou pour apprendre erreur,
Pour faulx escrips se tromper l'entendeur.

Touteffois il fait à merchier
Ce que dit est que de vous on se garde,
Mais aultres motz convient pour deffier
Gens si puyssant de paix et de garde,
Qui ose entrer au front d'une avant garde
Et assaillir et citez et borgades,
A peu d'effroy de toutes vos ballades.

Se vous volez en matins et levriers,
Pour passer temps sans effroy ne doubtance,
Nous défirons et à lans et levriers (destriers),
Et sans doubter vivrons en assurance
Assez scavez comment deça on dansse,
Et pensons bien, nonobstant motz soubtilz,
Que vous lesrez encore paistre brebiz.

Princes françois, noblesse toute louée,
Ne souffrez pas que flatteurs et rimeurs,
Par leur gengler et raillier a volé,
Sèment vene (venin) pour empoysonner cuers.
Soyons loyaulx à conseyl des seigneurs,
A garder paix monstrons-nous bons et saiges
Et grant offars (affairs) sont les plus forts passaiges.

MARIE DE BOURGOGNE

1477

Le 16 avril 1477, vers le soir, la ville de Bruges reçut dans ses murs une députation envoyée par l'empereur Frédéric III et composée de l'archevêque de Trèves, de l'évêque de Metz, du duc de Bavière et du chancelier de l'empire. Conduite au palais, elle demanda, au nom de son souverain, la main de Marie de Bourgogne pour Maximilien, le fils de l'empereur.

De son côté le roi de France, Louis XI, désirait la même alliance pour le Dauphin. Mais la princesse ne voulait d'autre époux que le duc Maximilien d'Autriche. C'était d'ailleurs le vœu de la Flandre.

Louis XI franchit ses frontières à la tête d'une armée et mit le siége devant Tournai.

Alors il se forma parmi les Flamands une ligue patriotique ; partout, au son des cloches, on vit les

16

milices communales se mettre en marche pour repousser l'ennemi. L'enthousiasme était à son comble, et nobles, bourgeois, paysans, tous chantèrent :

1

Galans de Picardie,
De Flandres et d'Artois,
De Haynau la jolie,
Et vous les Boulenois,
Cueillez trestous corage
A léaument servir
La dame et l'iretage
Qui li doit partenir.

2

Chelle jone princhesse,
Que Dieu veuille garder !
Tous cœurs de gentillesse
Se doivent préparer
A servir la pucelle,
Princhesse du pays,
Et tenir sa querelle
Contre ses ennemys.

3

Ne soiez en doutance,
Car Dieu qui est là sus
Nous baillera vengance....
Chascun se mette sus ;
Che seroit vitupère
Et grand mal à porter,
Qui n'a père, ne mère
Volloir deshériter.

4

Nostre querelle est bonne;
Ne doutez, francs galans,
Se le roy a Péronne
Et ses gens sur les chams.
Il n'a rien pris par forse
Pourquoi doions douter,
Par nuit on prent la torse
De paour de tomber.

5

S'Abbeville est rendue
Et très tout le païs,
Et Saint Esprit de Rue,
Saint Quentin, et Ham pris,
Chelà si ne nous touche
Che n'est de nostre some,
Par bien parler de bouche
S'est rendue l'iauve de Somme.

6

Que deveniez Peronne
En s'y tans avenir,
Quant pour une personne
Ou deux n'osiez tenir?
Vous êtes l'éritage
De droit appartenant,
Maugré vostre visage,
A la dame de Gant.

7

Un noble franc corage
Se lairoit escorchier,
D'avoir autre visage,
Que franc et droiturier,

Car il convient morir
En la fin de ses jours,
Léal-on doit tenir,
Et n'eut-on point secours.

8

Nous avons capitaine,
Se Dieu plait, de renom,
Vaillant que Charlemaine,
Galiot l'apellon;
Il a montré vaillanse
Car bien y a paru,
De cors et de poisanse
Pour tel il est tenu.

9

Si le roy a des lanches
Bien quatre mil ou plus,
Nous avons des balanses
Pour les peser tous sus;
Mailles et piquenaires,
Si, ne nous fauront point,
Pour les ferre retraire
Il ne nous sont s'à point.

Vive Bourgongne!

COMPLAINTE SUR LES FLAMANDS

1477

Les Gantois avaient ouvert les portes de la prison où était enfermé le duc de Gueldre. En lui rendant la liberté, ils lui confièrent le commandement d'une armée et l'envoyèrent reprendre aux Français la ville de Tournai.

Le duc se rendit devant cette place et mit le feu aux faubourgs; mais en poursuivant les fuyards il tomba de cheval et fut tué. — Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Tournai et les Gantois ne parurent pas cette année (1477) à la procession qui parcourait annuellement les rues de cette ville à la fête de l'exaltation de la Sainte-Croix.

De là cette complainte :

Je suis Tournay qui me complaings....
Mes bons enfants et chers cousins,
S'en venoient cy réclamer
La doulce Vierge débonnaire....



Quand il me souvient que Gand,
Qui estoit ma fille plus grande,
Venoit tous les ans allegand
Et portoit sa noble offrande
A ma patronne Notre-Dame;
Quand je voy qu'elle en est recrande,
Il m'en desplaît de corps et d'âme.
Gand apportoit sa fierte belle
Le jour de l'Exaltation,
Et riche cotte d'or nouvelle
A la pucelle de Sion.
La doulce modulation
De ses trompettes et busines
Resveilloit ma procession
Plus que toutes villes voisines.
Or voicy l'année présente
Et la procession venue :
Ne Flandre, ne Gand n'y présente
Oblation grosse, ne menue.
La Vierge peut demeurer nue,
Cest an n'aura robe gantoise....
Les Gantois et autres Flamens
Vindrent ardoir mes beaux faubourgs...
Là mourut, sans avoir secours,
Adolf, duc de Gueldre, courtoys.....
Par l'Eglyse et ses commis,
Son corps fut d'enterrer permis
En mon églyse la plus grande.
Ce joyel aux Flamens transmis
A Notre-Dame au lieu d'offrande.
Au lieu de robe accoustumée,
La Vierge a les pennons de soye
Et les estendarts de l'armée
Des Flamens que tant chérissoye;
Qui peut à leur piteuse voye

De leur partir du pont d'Espierre
N'est homme, qui pleurer ne doibve
S'il n'a le cœur plus dur que pierre.
Deux mille Flamens morts et pris
Furent par les François alors.
Mille prisonniers, grans et fors,
Vindrent comme à procession,
Et offrirent tous leurs thrésors
Pour obtenir rémission ;
Pour encens, croix et gonfanons,
Tentes, pavois, pouldre et canons,
Des Flamens me sont apportés.

BATAILLE DE MONS-EN-PÉVÈLE

1479

Les Français avaient vaincu les Flamands, le 7 août 1479, à la journée de Guinegate; ceux-ci prirent leur revanche à celle de Mons-en-Pévèle. La France y perdit la fleur de sa chevalerie, le sénéchal de Normandie, le comte du Maine, les sires de Clermont, de Créquy, de Vaudemont, de Torcy.

Maximilien d'Autriche, l'époux de la duchesse de Bourgogne, avait vaillamment combattu et dignement soutenu l'honneur de la Flandre. La palme de la victoire lui revint, et une chanson du temps lui a été consacrée. La voici telle que Molinet l'a conservée :

Ung jeune prince, humble et plein de vaillance,
A rué jus, auprès de la Viefville,
L'orgueil de France et dix-huit cens lances,
Dont les cinq cens vertes, perses ou blanches,

Ont sur le champ reçeu mort noire et vile
Et de leurs francs archiers plus de dix mille...
Il a gaigné par sa chevallerie
Le champ, le val, la montagne et la plaine
De ces François, riches de pillerie,
Et trente-cinq pièces d'artillerie.....
Chantez, Flamans, beuvez à longue haleine,
Ces vins françois en lieu de keute ou bierre.....

Chantez comment François furent domptez...
Oncques Flamans ne furent si vaillans.....
Oncques François ne furent à tel dance.
Ruthéniens, gens de fer et d'acier,
Hardiz Flamans, vigoureux lionceaux,
Il n'est canon, ne trait de franc archier,
Ne François nul qui vous puist desmarchier.
Devant Courtray, les esperons dorez
Cheurent jadis en votre astre et parroche;
Mais maintenant vous estes estorez
En ce haut loz, cremus et adorez.....
Tigres, griffons, lyons, dragons fumans,
Ne sont plus fiers que ceulx qui conduisoient
Anglais, Flamans, Bourguignons, Allemans...

Vive le duc Maximilianus!

LA PAIX D'ARRAS

1482

Une guerre ruineuse durait depuis longtemps entre la France et la Flandre. Louis XI était vieux et Marie de Bourgogne était morte. On désirait la paix aussi bien à Paris qu'à Bruges et à Gand. Les États de Flandre envoyèrent des députés au roi de France, qui se trouvait pour lors à Cléry, où il passait les fêtes de l'Assomption. Les négociations entamées d'abord dans cette résidence royale se continuèrent à Arras et finirent par un traité de paix qui fut signé le 23 décembre 1482. Il porta que le Dauphin épouserait Marguerite d'Autriche, et que cette princesse aurait pour dot les comtés d'Artois et de Bourgogne avec d'autres terres sises au midi de la France. Le roi s'engageait de son côté à renoncer à ses prétentions sur les châtellenies de Lille, de Douai et d'Orchies.

La nouvelle de cette alliance provoqua tant en France qu'en Flandre l'allégresse la plus vive. Des fêtes manifestaient partout la satisfaction populaire, et l'on chantait en chœur les vers d'une ballade composée à cette occasion par Coquillard, official du diocèse de Rheims :

1

Vous esperitz et vertueulx courages,
Plaisans, honnestes, royaulx et pacifiques
Sallez à cop de voz nobles bernages,
Engins subtilz, caulx, et scientifiques,
Et regardez les euvres déifiques,
Dont Dieu nous a si grandement douez,
Que tous nous deux sont au jour d'uy muez
En joyes et chants, en plaisirs et en jeux,
Par ces troys dames lesquelles cy voyez :
C'est France et Flandre et la paix entre deux.

2

Vouloir divin a produit ces ouvrages,
Par luy sont faitz ces œuvres mirifiques;
Du ciel sont cheutes ces plaisantes images,
Doulx maintiens, et humains angeliques;
Ne sont-ce pas précieuses reliques?
Pensez que ouy, ainsi fault que croyez;
Et pour ce, enfans, soyez tous avoyez
De rendre loz à Dieu celestieulx,
Pour ces trois corps qui vous sont envoyez :
C'est France et Flandre et la paix entre deux.

3

Tremblez à cop, envenimez langaiges,
Cuers desloyaulx et gens diabolicques,
Pervers maulditz, pleins de crueux oultraiges,
Ne descordez à ces joyeulx cantiques.
Muer vous fault vos lances et vos picques,
Et que d'armures vous soyez desarmez,
Affin que mieulx ceste paix advoez;
Et que, de cuer loyaulx et vertueux,
Vous maintenez tousjours ces pointz liez :
C'est France et Flandre et la paix entre deux.

4

Prince françois, tes faictz glorifiez
Nous gratulons d'ung désir convoiteux ;
Puisque ces trois ensemble alliez :
C'est France et Flandre et la paix entre deux.



COMPLAINTE

SUR MARGUERITE D'AUTRICHE

1493

La jeune Marguerite d'Autriche, fille de Marie de Bourgogne, à peine âgée de deux ans et demi, fut, ainsi que nous venons de le voir, promise en mariage à l'héritier de la couronne de France en vertu du traité d'Arras de 1482, et, d'après une autre de ses clauses, elle devait être élevée à la cour de Louis XI. La remise de la princesse eut lieu en avril 1483 ; mais après la paix de Senlis, qui se fit le 23 mai 1493, elle fut renvoyée et rendue à sa patrie. C'est à cette circonstance que fait allusion la complainte suivante :

I

Quant une fleur, yssant d'aitre d'honneur,
Est entrée en vergier d'un seigneur,
Noble puissant et riche gouverneur,

Et qu'elle croist en toute souffisance,
En force, en bruit, en beaulté, en verdeur,
En fruit, en grace, en louange, en grandeur,
En pureté, en substance, en odeur,
C'est mal de lui oster force et puissance;
Pour moy, chascun en a eu cognoissance.

2

Moy, Marguerite, de toutes fleurs le chois,
Ay esté myse au grand vergier franchois,
Pour demourer, croistre, et hanter ainchois
Que feusse grande, emprès la fleur de lis :
Là ay receu tous biens et tous esbanois,
Là ay veu joustes, dansses et tournois.
Et maintenant je vois, et sy cognois.
Que ces grands biens me sont prins et fallis
Pas n'en doivent les miens estre jolis.

3

Je y ay esté noblement arousée,
Plus de dix ans, de très noble rosée,
Cuidant estre royne et espousée,
Au roy Charle, et corone portée;
Mais bien parchoy que me suis abusée,
Par quoy doy estre en mon cuer dolorée;
Car de par lui ay esté refusée,
Et si m'a fait hors du vergier oster,
Pour une aultre en mon lieu bouter.

4

Cest espace royne ay esté nommée,
Mais maintenant suis la renommée,
O roi Charles! peu de toi amée,

Puisque pour une aultre m'avez volu changée ;
Mais, nonobstant, pas n'en suy diffamée,
Amoindrie, foulée, ne blamée.
Se en ton pays je ne suis enfermée
Dame et royne, cause ay de moy planter
En aultre vergier, pour moy de toy venger.

5

O empereur de Rome redoubté,
Mon grand-père, de vertu illustré,
Qui cha jus porte et as tousjours porté
Le monde, aussi l'espée de justice.
Je te prie que tu prendre pyté
De Marguerite, à qui on a osté
Plaisir, solas, puissance, et majesté,
Sans regarder à quelque prejudice :
C'est peu prysé ton noble hostel d'Austrice.

6

Mon noble Père, aussi roy des Romains,
Tousjours auguste entre les corps humains
Je te requier et prie à jointes mains,
Pour acquérir de Jhésus le mérite,
Que tu veulles tant prier tes Germains
Et tes subjets, qu'en brief, sans nulz demains,
Ilz tirent hors de ces las inhumains
Ta petite filette Marguerite,
Qui de solas et joye on déshérite.

7

Et toy aussi, mon frère souffissant,
Philippe, archiduc d'Autrice, flourissant
En toutes honneurs et en beaulté croissant

Remetz ta sœur petite en non chaloir,
Fais esclaircir ton espée tranchant,
Fais esmouvoir ton peuple ravissant,
Fais desploier ton estandart puissant,
Fais à ce cop ta jeunesse valoir;
Car, selon droit, mon duel te doit doloir.

8

De cuer contrit, je requier à Dieu vengeance,
De cuer contrit, je demande alligeance;
De cuer contrit, je pleure ma nuysance,
Pensent en moy que mon corps deviendra.
On m'a osté mon solas, ma plaisance,
On m'a donné, pour joye, desplaisance;
De faire à dame ainsi, est-ce l'usance?
Non, j'ay espoir que le temps changera :
Il n'a pas pleu tout ce qu'il plouvera.

9

O mes Flamens, estes-vous endormiz?
Vous estes ceulx qui me y avez miz,
En ce dangier dont de peur je frémis,
Craignant user en doleur mon eage.
Tous les Franchois vous tenez pour amis
Que vous devez tenir pour ennemis;
Car faussé vous ont ce qu'ils vous ont promis,
Touchant de luy et moy le mariage,
Menée m'avez en paynible voiage.

10

Et vous, qui estes de la noble maison
De Bourgogne! or, est-il huy saison
De vous monstrer en servant la toison,

Preux et vaillans, sans faire nulle hanssage?
Vous voiez que suys à demy en pryson
Mise par vous, dont petit vous pryse on,
Se ne vengez la grande mesprison.
Mettez vous donc en armes au passage,
Pour moy ravoir, et on vous tendra sage.

11

Considérez la honte et vitupère,
Que on a fait à moy et à mon père;
Aydez que le facteur, le compère,
Selon raison, droit, et sainte escripture,
Pour elle aussi que deusse nommer mère,
Ne fault gouster ceste sausse amère.
Onques chà jus en nulz livres d'Homère,
Home ne fist de telz fais lecture,
Mal en viendra selon foy et droiture.

12

Oncques parler de tels fais je ne ouys.
Que dites-vous, les bans de mes pays?
Bien cause avez d'estre peu esjouys
Pour ses tors fais à moy et mon père!
Sy petit n'est qui n'en soit esbahiz;
Qui telz fais brasse, il doit estre hays.
O tristesse! de toy trop je jouys
Oultre mon veul; mais, s'il plaist Dieu, j'espère
Que je reverray ma lyesse prospère.

13

O vous, dames, damoiselles, et pucelles,
Vous, bourgeoises, gentilles damoiselles,
Vous, marchandes riches, et toutes celles

A marier, prenez cy exemplaire;
Mirez-vous-y, et lisez mes libelles;
N'alliez pas vos faces, qui sont belles,
A hommes nulz qui vous soient rebelles,
Comme de moy est fait, dont me doit desplaire,
Mais puisque à Dieu plaist, par raison me doit plaire.

14

Si je ne suis en France coronée,
Et se du Roy je suis habandonnée,
Et se une aultre est en mon lieu ordinée;
Il m'en convient la pacience avoir,
Pas ne m'en chault; mais que soie menée
En la maison, en laquelle suy née,
Et souefment de tous biens gouvernée,
Pour mon tayon mon père veoir,
Je ne demande en ce monde aultre avoir.

15

Adieu plaisir, adieu esbatemens,
Adieu deduis, adieu haus paremens,
Adieu chansons, adieu bons instrumens.
Adieu danses, adieu joyeusetez!
J'ay tous anvys, j'ay tous encombremens,
J'ay toutes peines, j'ay douleurs et tourmens,
J'ay tous dangiers, et tous par vous, Flamens!
En cest estat m'avez mis et bouté,
Quant Dieu plaira de moi aura pité.

16

De mon tort fait, l'arbre en doit sa verdeur
Perdre à tousjours, et la fleur son odeur,
Le fruyt son goust, le soleil son ardeur,

L'oiseau son chant, la rivière son cours,
Tous Austriciens, subjetz à l'empereur,
Doivent entrer en vaillance et fureur,
En promettant de venger cest erreur,
Sans des Franchois doubter le secours;
Car c'est blâme pour toutes nobles cours.

17

Je ne sais mieulx que pacience avoir,
Et mettre en Dieu le fait de Marguerite,
C'est celui qui peut et scet tout concevoir
Et qui aulx bons donne sa gloire eslite.

CHANSON DE JEAN MOLINET

SUR CE QU'IL A VU

1500

Le chanoine Jean Molinet, né à Desvres, près Boulogne (Artois), et mort à Valenciennes, vivait de 1430 ou 1435 à 1507.

1

J'ay veu gendarmerie
Bigarrée à tous lez
Comme juifverie
Riollez[1] piollez[2]
De diverses bigornes
Et d'estranges façons,
Ne restait que les cornes
Pour être limassons.

[1] Rayés.
[2] Bigarrés.

2

J'ay veu, comme il me semble,
Ung fort homme d'honneur
Luy seul chanter ensemble
Et dessus et teneur[1]
Olbeken, Alexandre,
Jossequin, ne Bugnois[2]
Quy sçaivent chants espandre
Ne font telz esbanoys[3].

3

J'ai veu clerc de villaige
Menger un gros raton[4]
Une poule volaige,
Ung quartier de mouton
Du pain plein une mande[5]
Bouter en ses boyaulx,
Ne sçay comment la pance
Ne lui rompt de morceaulx.

4

J'ai veu en Vallenciennes,
Quand droit là me tournay
Va-tost[6] faire des siennes,
Et aller à Tournay

[1] Ténor.
[2] Musiciens célèbres du Hainaut.
[3] Choses étonnantes.
[4] Sorte de pâtisserie.
[5] Panier.
[6] Sobriquet d'un boulanger.

En moins d'heure et demye
Sans cheval ne jument
C'était chose ennemye,
Force, ou grant radement[1].

5

J'ay veu peuple en mes livres,
De famine troublé,
Et vendre quatre livres[2],
Ung seul mencault de blé[3].
En ceste propre année.
Avoir dessus l'Escault,
La chance retournée
Ung muy pour ung mencault[4].

6

Puis ouys chose amère
Plus fière que devant,
Au ventre de sa mère
Brayre un petit enfant.
Puis au Quesnoy-le-conte
Tant hault plaindre et gémir,
Que la mère à bref compte
En laissa le dormir.

[1] Grande vitesse.
[2] Environ 2 francs 50 centimes.
[3] Environ 50 litres.
[4] 4 hectolitres.

7

J'ay veu frère Nicole
Ung suisse fort dévot
D'abstinence l'escolle
Fort bien tenant son vot[1].
Vingt ans vivre en ce monde
Sans manger peu ne point,
Dieu en sa gloire monde
Luy doint viande à point.

8

J'ay veu vif sans fantosme
Ung jeune moisne avoir,
Membre de femme et d'homme,
Et enfant concepvoir,
Par luy seul en lui-mesme
Engendrer, enfanter,
Comme font aultres femmes
Sans outilz emprunter.

9

Auprès de Valenciennes
Veiz un jeune filz bon
Quy les bras des mains saines
Avoient noirs que charbon.

[1] Vœu.

L'esperit de sa mère,
Morte l'avait blessé,
S'en fut de peine amère,
Par son filz despeché.

10

J'ay veu et leu en livres
D'une pierre pesant
Deux cens cinquante livres,
Montaignes traversant ;
Du ciel par un tonnoire[1]
Comme il me fut compté,
Cheut c'este pierre noire
En Forret la compté.

[1] Tonnerre.

LA FLANDRE

SOUS LA MAISON D'ESPAGNE

VOYAGE DE PHILIPPE LE BEAU

EN ESPAGNE

1506

La reine d'Espagne Isabelle, mère de Jeanne d'Arragon qu'avait épousée le duc Philippe le Beau, mourut le 26 novembre 1504. Des ambassadeurs vinrent à Bruges remettre à ce prince la couronne de Castille et il y eut à cette occasion de grandes fêtes.

En 1506, Philippe alla prendre possession de son nouveau royaume; Jeanne d'Arragon l'accompagna. Durant le voyage le feu prit à leur navire, puis une tempête survint.

Advint durant ceste nuict, chose fort estrange, exorbitante et hors de train commun, dit le chroniqueur Jean Molinet; car,

à l'heure que le roy, la royne, seigneurs et dames dormoient paisiblement, le feu se bouta par dehors en leur navire; adonc s'esleva ung piteux cry en la compaignie. N'y avoit si hardy homme qu'il ne trembla de peur et hide, cuidant que ce fust pugnition divine. Le roi se drescha sur pied, yssit hors de sa chambre comme tout despouillié; la royne se descoucha fort espoventée, à demy esperdue; l'ung crioit : *Au feu!* l'autre : *A l'eau!* et l'autre, en hault : *Miséricorde!* pensant que le dernier moment estoit venu, et que la mer et la terre debvoient terminer par feu. Mais ce très-piteux desconfort fut accoisé soubdainement, par la grande diligence des maronniers et autres nobles gens, vistez et appertz, qui le meschief et le feu estaindirent.

Adonc chacun se retira, loant et gratiant Dieu d'estre eschappé de ce mortel, cruel et dangereulx péril, et sembloit que pieure adventure ne leur povoit advenir mias; tost après ce grant effroy, l'on eut plus fort à faire que devant. Le vent s'esleva, grant tempeste vint, la mer se troubla tant subitement, horrible, et impétueulx, que les maronniers et conducteurs de la navire ne purent avaller ne maistrier leurs voiles; et alors qu'ils estoient les plus empeschez pour donner remède à ce grant désordre, ung très furieulx et très véhément turbillon de vent se férit parmi le grant voile, tant rudement et de telle fachon, qu'il emporta le deboult d'iceluy de dens la mar, et quelle puissance que les maronniers eussent, il eschappa de leurs mains; et alors fut toute espérance perdue; . . . .
. . . . mais Nostre-Seigneur, qui souvent exaulce les prières de ceulx qui sont en dure affliction, print pitié de la desolée compaignie; car le soleil esparoit ses roix sur la marine; maronniers montèrent sur leurs hunes, apperceurent la terre, congneurent véritablement que c'estoit l'ung des ports d'Engleterre, et adonc fut engendrée grant liesse et corraige des malheureux infortunez. L'ung chantoit de cœur gay, l'autre plouroit de joye; l'ung Dieu regratioit, l'autre le bénissoit. Nul ne sçauroit imaginer l'exaltation qu'ils avoient en l'inspexion de la terre, après qui chacun aspiroit; s'en furent les désolez,

consolez; les desconfis, assoufis; les aggravez, ranimez; les esbahys, resjoys; les despitez, respitez; les langoureux vigoureux; et les allitez, suscitez. . . . .
Et tous ensemble, par grant affection de corraige, chantèrent à pleine voix : *Te Deum laudamus.*

Chose de grant admiration advint durant l'espace que se fit ce loange, car le petit oiselet qui s'amonstra au navire du roy, avant ceste oultrageante tempeste, s'apparut de rechief audit navire, et chanta avec les autres pour létifier ceste égregieuse société. Les augures du temps anticque en eussent faict ung grand prodige; mais il est à supposer qu'il préconisoit la bien heureuse journée qui lors leur estoit advenue; il est escript: *Aves domini nuncios.* Et comme les angèles, qui sont les oiseaulx du ciel, démainent grant léesse, quand les pénitens sont purifiez par le feu du purgatoire, et parviendent à port de salut et salvation éternelle, pareillement les chapelains et chantres du roy, accomparez aux oiselets, doibvent mélodieusement desgorger leurs chants musicaulx, quant ils virent le roy leur maistre, la royne et leur noble séquelle, avoir passé cet oultrageux tourment, et estre abordez en terre plantineuse, fertille, et de très bonne congnoissance. — *(Chroniques de Jehan Molinet,* chap. CCCXXXIV.)

C'est de ces aventures, décrites ci-dessus par le chanoine de Valenciennes, qu'il s'agit dans la chanson suivante :

Wie wil hooren singhen
Een druckelijc nieu liet
Van den coninc van Castilien,
Hoe dat hi uten landen schiet;

Trompetten ende claroenen
Dede hi so sere slaen
Dat si alle souden comen
Die met hem wilden gaen.

Als si opt water quamen,
Daer geschiedde jammer groot;
Die schepen vloghen van malcander,
Si waren alle in groter nood.

Die coninc sprac : « Joanna,
Wel edel vrouwe mijn!
Dat is bi uwer schulden,
Dat wi in desen node sijn. »

Die coninc totten stierman sprac :
« Wel edel stierman fijn,
Nu brenghet mi weder te lande,
Mi en roect niet waer wi sijn. »

Die stierman totten coninc sprac :
« Wel edel here mijn!
Ic en can u niet te lande brenghen;
Ic en weet niet waer wi sijn. »

Die coninc viel ootmoedelijc
Op beide sijne knien;
Hi bat gode van hemelrijc,
Dat hem gracie mocht geschien.

Die stierman totten coninc sprac :
« Wel edel Here mijn !
Mi dunct ic hore die voghelen singhen,
Ic hope het sal wel sijn. »

Doen si in Enghelant quamen,
Men hiet hen willecoen sijn,
Men schanc hen daer te drincken
Den alderbesten wijn.

Van daer so ghinghen si seilen
Al na dat spaensche lant,
Met onser edelder vrouwen
Al in behoudender hand.

Traduction. = Qui veut entendre une lamentable chanson sur le roi de Castille ; comment il partit de son pays?

Il fit annoncer à son de trompettes et de clairons qu'ils pouvaient l'accompagner, tous ceux qui le voulaient.

Quand il fut en pleine mer, il s'éleva une grande tempête ; les vaisseaux se séparèrent ; tous furent en grand danger.

Le roi dit : « Jeanne, ma noble dame ! c'est votre faute si nous sommes en péril. »

Le roi dit au pilote : « Bon pilote, reconduisez-moi vers la terre, je me soucie peu d'être ici. »

Le pilote dit au roi : « Mon noble seigneur, je ne puis vous ramener à terre ; je ne sais où nous sommes. »

Le roi tomba humblement à genoux ; il pria le Dieu du ciel d'avoir pitié de lui.

Le pilote dit au roi : « Mon noble seigneur, il me semble entendre chanter les oiseaux ; j'espère que nous serons bientôt hors de danger. »

Quand ils abordèrent en Angleterre, on leur souhaita la bienvenue ; on leur offrit à boire du meilleur vin.

De là ils cinglèrent, avec nos plus nobles dames, vers la terre d'Espagne pour en prendre possession.

SUR LA DÉFAITE DES FRANÇAIS

PAR LES NAMUROIS

1507

La mort de Philippe le Beau avait livré la Flandre à la haine de ses voisins. Le duc de Gueldre, aidé des Français, qui lui avaient fourni 2,400 hommes de troupes, dont 400 cavaliers sous les ordres de Robert de la Marche, se jeta dans le Brabant, saccagea Turnhout et mit inutilement le siége devant Diest. Après avoir pillé les villes de Halle et Tirlemont, il parcourut la Campine et la Hesbaye et revint à Ruremonde, chargé d'un butin considérable. Cependant, ne pouvant solder les troupes que la France avait mises à sa disposition, et ne voulant pas déclarer la guerre au prince-évêque de Liége, comme il en avait fait la promesse formelle à De La Marche, il vit la discorde entrer bientôt dans le

camp des alliés. Les Français, mécontents de la conduite du duc de Gueldre, résolurent de l'abandonner et de retourner dans leur pays. Ils étaient déjà arrivés dans les Ardennes, aux environs de saint Hubert, quand, au milieu de la nuit, ils furent subitement assaillis par 200 fantassins et autant de cavaliers namurois, qui leur tuèrent 34 hommes, s'emparèrent de 500 chevaux et mirent le reste dans une déroute complète.

C'est ce fait d'armes qui est célébré dans « *Les chansons de Namur pour la victoire eue contre les Français à saint Hubert Dardenne, composées par Jehan Lemaire de Belges induciaire et historiographe de la très-illustre maison Daustriche Castille, Bourgoigne et de Namur, etc.*

A l'honneur du pays et de très-hault et très-clere princesse madame Marguerite Daustriche et de Bourgoigne, duchesse douagière de Savoie, contesse de Villars, dame de Bresse, etc., regente et gouuernante des pays de Pardeca, pour le roy son père César Auguste. Tuteur et manbourg de monseigneur larchiduc Charles, prince des Espaignes, duc de Bourgoigne, de Brabant, etc. Conte de Flandres et palatin de Haynau, etc.

I

Taisez vous or trompettes et clarons
Jadis forgez, pour reueiller la guerre
Tenez vous coys, tant que seigneurs barons
Et cheualiers aux dorés esperons

Vous feront bruire, affin de los acquerre
Soit or ouy, tant par mer que par terre
Le doulx recort des faictz de bergerie
Tendans au bruit de grant haubergerie.

Reposez vous fiffres et gros tabours
Tous instrumentz de belliqueux effroy
Haulx menestriers en villes et en bourgs
Ne soufflez plus le vent est a rebours
Habandonnez et fenestre et beffroy
Trop meilleur fait ouyr. Comme ie croy
Les flaioletz de simple concordance
Que les accords de trop confuse danse.

. . . .
. . . .

Lanoz limiers leuriers et brachets
Encontre loups et senglers estriuerent
Nos braconniers vestus de blancs rochets
De leurs fors dars sans autres trebuschets
Les porcs espics horriblement greuerent
Les cerfs volans au courre se saulverent
Mais ia pourtant nattaindront leurs riuaiges
Ains seront pris par les hommes sauluaiges.

Grand veneur fut Jeli seigneur de Spontin
Jeli de Houloigne y dressa maints faits darmes
Holuechst y eut et honneur et butin
Oliuier Daue ancien duyt au Hutin,
Raiouenist en ces rudes alarmes
Leur sang ia noble ayant pitie des larmes
De nostre peuple estant en piteux trouble
Fit la vengeance et sa noblesse double.

Longchamps Spontin bastards tres legitimes
Donnerent gloire à leur noble lignee
Blou, Gobelets, frères de grands estimes
Y ont acquis renoms haulx et sublimes
Et Noffin Grouse a tout sa grand coignee
Colin Bouchier y receut grant seignee
Mais Coiteau guide y devint immortel
Depuis cent ans Ardenne ne vit tel.

Jaques Motet, Grand Jeli porteur denseigne
Crupet, Griseau et Colinet Preudoms
Le bon Hubert, qui la victoire enseigne
Et autres maints dont les noms on apreigne
Y eurent bruit, dignes de grands guerdons
Si ne fault pas que le renom perdons
Du fort Jennin Cousturier et Poluache
Et de Rollers tardif mais non pas lasche.

Jeli de Spontin, Jeli de Houloigne, Holvechst, Olivier Dave, Longchamps Spontin, Bloux, Gobelets, Noffin Grouse, Colin Bouchier, Coiteau, Jacques Motet, Le Grand Jeli, Crupet, Griseau, Colinet Preudoms, Hubert, sont les noms des seigneurs namurois qui se distinguèrent dans cette lutte contre les Français.

PROJET DE MARIAGE

ENTRE CHARLES-QUINT ET MARIE D'ANGLETERRE

1513

Le bruit s'était répandu que Charles-Quint devait épouser Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre; il donna lieu à cette chanson :

Reveillez-vous, cueurs endormis,
Qui des Anglois estes amys :
Chantons Ave Maria,
La Thoison d'or et le pourpris
Des chasteaux, aigles et des liz
Joyra dame Maria.
Marie, fille du vrai liz
Henri septiesme roy de pris,
Prince sur tous les princes,
Délivrera de grans ennuys
Tout Flandre de ses ennemys,
Remontant les églinses.

Réjoissez-vous, je vous dis : Chantez,
Bourgunyons, tous unis
A ce hault mariaige ;
Car d'icy à mille fois diz
Ne sera, ni fut au païs
Tel paix, tel lignaige.

BATAILLE DE PAVIE

1525

Il se trouve aux archives de la ville de Bruges un registre de proclamations, connu sous le nom de *Halle-geboden*. On y lit celle qui fut publiée le 8 mars 1525, et dont voici la traduction d'après M. Kervyn de Lettenhove :

Qu'il soit connu que les magistrats ont reçu la nouvelle certaine, que le 24 février dernier l'armée de l'Empereur, notre très-redouté seigneur, a attaqué et combattu celle des ennemis ; le roi de France a été fait prisonnier : quatorze mille de ses hommes d'armes ont péri et le surplus des siens, qui s'étaient enfuis, a été pris ou tué, de telle sorte que personne n'a réussi à s'échapper. Le présent avis est donné afin que chacun rende immédiatement des actions de grâces à Dieu tout-puissant ; tous les monastères sont également invités à faire sonner leurs cloches pour remercier Dieu, à qui nous devons cette grande victoire.

On chantait par toute la Flandre :

1

Met vreuchden wert hier een liedt ghesonghen
Den keyser teeren, dat edel bloet,
Die nu sijnen vijant heeft bedwonghen,
En plat gheworpen onder den voet.
De lely zoet Verliest den moed,
Bourbon vaillant bewaert ons zijde;
De vrancsche coninck is in ons behoet,
Noyt quam niemare int land soblijde.

2

Bourgongnen en vreest nu geen verstranghen,
Ghy, Vlaendrens leeu, scuwet zwaer gheclach!
De vrancsche coninc, die is ghevanghen,
Veur ons en quam noyt blijderen dach.
Daert menich sach, Ghevielt, ô wach!
Omtrent Pavijen in den strijde:
Hi wert gegrepen in den slach;
Noijt quam niemare int lant so blijde.

3

Ghy, Vlaminghen, weest tot vreucht gheneghen
Niemant ter werelt en macht verbien,
Al tpeupel bleef meest daer dood ghesleghen,
Nauw mocht er eenich man van ontvlien.
Lof God van dien, Diet liet ghescien!
Wy hopen noch van goeden tijde,
Lof hem, die ons dus quam versien,
Noyt quam niemare int lant so blijde.

4

Godt-vadere, vol alder deuchden,
Nu dancken wy u in ele conroot,
Dat ghy onslieden gaeft dus vele vreuchden
En de victorie door dit exploot.
Den keyser groot, In elcken stoot,
Altoos bewaert en sijn ghesmijde.
Ghelijc ghy ons helpt in den noot! —
Noyt quam niemare int lant so blijde.

Traduction. = 1. On peut maintenant chanter avec plaisir une chanson en l'honneur de l'Empereur, ce noble cœur, qui a terrassé son ennemi et l'a tenu sous le pied. Les lys ont perdu tout prestige, le duc Charles de Bourbon est avec nous; le roi de France est en notre pouvoir, jamais plus agréable nouvelle ne vint au pays.

2. Bourgogne ne craint maintenant aucun danger; toi, lion de Flandre, cesse tes plaintes! le roi de France est prisonnier! jamais pour nous ne brilla plus beau jour. Beaucoup l'ont vu, il tomba, ô victoire! près de Pavie au milieu de la mêlée; il fut pris pendant le combat. Jamais nouvelle plus agréable ne vint au pays.

3. Vous, Flamands, réjouissez-vous, personne au monde ne peut s'y opposer! presque toute l'armée fut anéantie, à peine en échappa-t-il un seul. Louez Dieu qui permit ce triomphe! Nous espérons encore de beaux jours. Louange à lui qui nous reçut en grâce! Jamais plus agréable nouvelle ne vint au pays.

4. Dieu le Père, pour tous vos bienfaits nous vous remercions, nous vous rendons grâce pour tous les biens et la victoire que vous nous procurâtes par cette bataille. Vous avez protégé notre grand Empereur en toute circonstance comme vous nous avez aidés dans nos besoins! Jamais plus agréable nouvelle ne vint au pays!

DÉPART DES FRANÇAIS

DE LA VILLE D'HESDIN

1529

Au mois de novembre 1521, les Français s'étaient emparés de la ville d'Hesdin en Artois, au moment où l'on y célébrait les noces de la fille du receveur général de la province, « et y fut trouvé, dit Martin « du Bellay, un merveilleux butin, car la ville estoit « fort marchande parce que de toute ancienneté les « ducs de Bourgogne y avoient faict leur demeure. » Mais les Français furent contraints de quitter cette place, par suite du traité de paix conclu à Cambrai le 5 août 1529.

Ce fut à cette occasion que fut composée la chanson suivante, qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Lille :

1

Adieu soyez voisins de Therewane
Nous vos laissons por contre cœur Hesdin.
Mengiet avons cheval, mulet et asne,
Et tous les fruictz de gardin en gardin

Pour y chanter le service divin.
Nous ny laissons chandeille ne lumiere.
Nappe, messel, calice pain ne vin
Ne feu rendant por vos bonne fumiere.

2

Dedans Cambray la guerre. ñre mere
Nos a laissié a son déllnement
Auoy. soussy, tristesse paine amere
Sans quelque espoir de bon recouvremẽt.
Aussi nous a laissié p testament
Faulte darget qui nos dõne du pire
Et en apres por fin de paiement
Forche dabys en monnoye de empire.

3

Pareillemẽt mande por rame branche
Que me faisons cõme Absalon jadis
Qui se trouva pendant a une branche
P ses cheueux accoustres et blondis.
Se ne pensons de querir les bons liz
Por moũr sus, car a son estudie
Hors de sarcus serons ensepvelis,
Branslans en lair se Dieu ny remedie.

4

Il scet assez ñre poure gouverne
Et les biens fais q̃ portons sur nos dos
Cõme il appert de taverne en taverne
P les papiers ou sont mis noz ciedos

Et se pluiseurs nont gaires de repos
Disans p nous quil sont mis a le lie
Du payemēt et de tout leur propos
Truppes pour eulx car ce nest q folie.

5

Terewanois n̄re adversete est ample
Regarde bien sur quoy vos appoyez
Et en ce cas prendes a nos exemple
Car les mieulx peuz sont ci les miens payez
Ayes pitie des povres demopez
Ausquelz por joye est agoisse livree
Dont les couleurs sont telles q voyez
Autāt de char que drap' por livree.

VOYAGE DE CHARLES-QUINT

A TRAVERS LA FRANCE

ET

CONSTRUCTION D'UNE FORTERESSE A GAND

1540

Depuis 1536, la paix s'était faite entre Charles-Quint et le roi de France François Ier, et ce dernier y attachait le plus grand prix. De son côté « l'empe-« reur, dit Brantôme, aymoit ce prince autant pour « ses belles vertus que parce qu'il le voyoit remuant « et bouillant comme luy, et qu'il espéroit s'ayder « de lui, comme fit le duc Charles de Bourgogne « quand il s'ayda du duc de Guyenne contre le roy « Louis XI. » Charles-Quint voulait même accorder une de ses filles au duc d'Orléans. Aussi, en faisant son entrée à Paris, il passa sous des arcs-de-triomphe où on lisait ces deux vers :

> Ouvre Paris, ouvre tes haultes portes :
> Entrer y veult le plus grant des crestiens.

On y voyait aussi les armes impériales et royales « liées ensemble, comme dit encore Brantôme, par « cordons et nœuds d'amour. »

Quand l'empereur quitta la France, il fut accompagné jusqu'à Valenciennes par les enfants du roi. Il touchait là aux frontières des Pays-Bas.

Les Gantois qui venaient de se révolter apprirent avec une stupeur profonde que leur prince n'était plus qu'à une journée de marche de leurs murs. Ils résolurent de lui envoyer une députation. Charles refusa de l'écouter et la congédia en menaçant de punir la ville de Gand d'une manière exemplaire. La punition ne se fit pas attendre. Il enleva aux Gantois leurs priviléges et fit construire une citadelle pour les maintenir en respect.

Escoutez tous ensemble,
Nobles loyaulx Francoys,
De l'empereur de Rome,
Le seigneur des Gantoys,
Qui a passé par France,
C'est pour veoir le bon roy,
Et la royne de France
Et tout leur grand conseil.

Le noble roy de France,
Prince de grand honneur,
Bravement à la France
A receu l'empereur,

En grand honneur et joye,
Faisant solempnité
Par toutes bonnes villes,
Par où il a passé.

Ce fut en Picardie,
Où fut le noble adieu
Du noble roy de France
Aussi de l'empereur.
A Sainct-Quentin jolye,
Ville grand honneur,
Ce fist la départye
Du roy et l'empereur.

L'empereur sans doubtance,
S'en alla bravement
A son pays de Flandres,
Avec les deux enfants
Du noble roy de France,
Prince de grand honneur;
Jusqu'à Valentiennes
Convoyèrent l'empereur.

Quand les enfants de France
Eurent, par grand honneur,
Convoyé en grand joye
Le noble empereur,
Ilz s'en vindrent en France
En poste hastivement,
Et l'empereur de Romme
S'en allit droict à Gand.

L'empereur sans doubtance
S'en alla bravement
Avec grand seigneurie
Dans la ville de Gand,
Où fut faict grand justice,
Comme orrez réciter,
Des plus grands de la ville;
Eurent testes coupées.

Dedans Gand, la grand'ville,
Faict faire l'empereur
Ung chasteau d'excellence,
Noble chasteau d'honneur;
Ressemblent à Millan,
Aussy puissant et fort,
Pour tenir son pays
Tousiours en bon accord.

BATAILLE DE GRAVELINES

1558

Le maréchal de Termes s'était emparé de quelques places de la Flandre, de Dunkerque, de Bergues, de Nieuport. Le comte d'Egmont vint, au nom de son roi, Philippe II, s'opposer à cette marche triomphante. Il rencontra l'armée française sur les bords de l'Aa, au-dessous de Gravelines, « à intention de combattre « l'ennemy, dit un témoin oculaire, qui s'estoit illecq « fortifié de trenchie et charroy. Toutesfois, pour ce « jour ne fut faict autre chose par les nostres, synon « que furent desfaicts III[c] chevaulx françois, car « les nostres ne pucrent parrompre la closture du « camp de l'ennemy pour la continuelle batterye « qu'ils fesoient sur les nostres, dont entre autres « le dict s[r] conte d'Egmont eut la teste de son cheval « emportée d'un coup de serpentine. Le jour suivant, « jour de St Henry, des deux heures du matin, nos

« gens, qui avoient faict toute la nuict escarmouches « sur les Franchois, se meirent en bataille, deliberez « d'assaillir l'ennemy dedans son fort; et de faict, « combien que icelluy fust bien fortifié, feirent « ouverture, et chargea le dict s^r conte d'Aigmont « sy vivement, que en moins de quatre heures tous « les Franchois furent mys en routte. » (*Analectes belgiques*, de M. Gachard.)

1

O Brabant — moeder schoone,
Gelukkig, en vruchtbare,
Van een geleerde schare,
Een vroem volck — neemt de croone,
Die van der Noot u geeft;
Dewelcke hy met den sweerde,
Ghewonnen heeft int strijden,
Springhende sonder mijden,
Cloeckmoedich van den peerde,
Dies menich François beeft,
Om Egmont, sijnén heere,
Te helpen in sijn eere,
Die nu deur hem noch leeft.

2

Egmont was, seer cloecmoedich,
Sterck, en bequaem van iaren,
In de fransoysche scharen,
Die hy deurwondde bloedich,

Ghereden also diep,
Dat hy hem vont besloten,
En omringhelt alomme,
Van een seer groote somme
Fransoysen, onverdroten.
Van der Noot, die hem riep :
Goeden moed, mijn goed heere,
Wy crijghen prijs en eere,
Alleene met hem liep.

3

Ghelijck men siet twee leeuwen
Dat als sy sijn bespronghen,
En seer ras overdronghen,
Met iuychen en met schreeuwen
Van veel landslieden grof,
Die heur met scherpe pijlen,
Met bussen, boghen, staven,
Willen doden en straven,
Den boeren niet en wijcken,
Maar heur weeren met lof; —

4

Alsoo sach men dees heeren,
In de Fransoyse benden,
En verslaghen met eeren,
Cloeckmoedigh, onversaecht,
Ten lesten viel ter eerden,
Deur veel wunden en kerven,
Egmonts peert, dwelk most sterven;
De ruyters hem aanveerden,

En hebben hem gevraecht :
Wilt u ghevanghen gheven,
Want u peert is er bleven,
En gy vint u gheplaecht.

5

Merkt nu een stuck van trouwe,
Weerdich te zijn ghepresen,
Een stuck, dat men, by desen,
Soo lofweerdich mach houwen,
Alsser oyt is geschiet :
Als van der Noot bevonde,
Dat Egmont was te voete,
Duer sijns peerts doot onsoete,
Sprack hy met heusen monde :
Gheselle en vreest toch niet,
En wilt hierom niet suchten,
Maer sprinct hier, sonder duchten,
Op mijn peert, 't is u, siet.

6

Hy spronk van synen peerde,
Niet vreesende de crachte
Van het fransoys geslachte,
Egmont sadt op met weerde,
O ghetrou en stout werck !
En voorts heeft hy ghegrepen,
Dees peerts steert metten handen
In spijte der vyanden,
'T Welk hem heeft wtghesleepen,
Vechtende even sterck.

7

Hy heeft, met wysen sinnen,
Des peerts steert ras ghewonden
On den slincken, vol wonden,
En vocht, tsynen ghewinne,
Sterck met sijn rechterhant.
Ghelijck twee stercke winden,
Door eenen boomgaert groene,
Mer seer snellen fatsoene,
Vlieghende, en soo schinden
Die vruchten abondant, —
Soo sach men dees twee loopen,
En omworpen, met hoopen,
'T Fransch volck aen elcken kant.

8

Te wijl dat dees twee vochten,
Quamen aen de Boergoensche,
En sloeghen de Gaschoensche,
Die sy soo tonder brochten,
Ghelyck de cat de muys;
Veel werdender ghevanghen,
Oock verdroncken der veele,
De rest vloet wt den spele,
Benaut deur het verstrangen,
Seer beschadicht nae huys;
Soo s'oock hadden ghevaren,
Over twee halve jaren,
Dit meyneedich ghespuys;

9

Doe sy meynden tontsetten
Sinte Quintijn beleghen,
Daer sy de neerlaeg creghen,
En daer heur fray cadetten
Ghevaughen werden meest,
En corts daernae verloren
De stat, die sy soo presen,
En Chastelet by desen,
Han, en ander vercoren,
Voor heer een droeve feest.

TRADUCTION. = 1. O Brabant! — terre fertile et heureuse, qui porte un peuple éclairé et courageux — prends la couronne que te donne Vander-Noot, qu'il a gagnée à la pointe de son épée. Dans son courage héroïque, il sauta de cheval et faisant trembler plus d'un Français, il courut au secours d'Egmont, son seigneur, et maintint son honneur sain et sauf.

2. Egmont était sur l'âge, mais robuste et valeureux; il s'était précipité sur l'armée française, il fut blessé grièvement. Il s'était tellement avancé que les Français l'avaient entouré de toutes parts. Vander-Noot lui cria : Ayez courage, mon doux seigneur, nous acquerrons honneur et gloire.

3. De même que deux lions furieux, égarés dans la campagne, sont poursuivis par des troupes de paysans criant, hurlant, armés de flèches, d'arcs, de piques, d'arquebuses, cherchant à les tuer tout en se défendant;

4. De même on vit ces braves, entourés de Français, combattre vaillamment. Enfin épuisé de fatigue et accablé de blessures, le cheval d'Egmont se renversa et expira. Les chevaliers demandèrent à Egmont : Voulez-vous vous rendre? votre cheval n'est plus et vous êtes puni.

5. Considérez maintenant cet exemple de fidélité si digne d'éloges. Quand Vander-Noot vit qu'Egmont était à pied, ayant perdu son cheval, il lui parla ainsi : Ami, ne craignez pas, ne vous affligez pas; sautez sur mon cheval, il est le vôtre.

6. Il descendit aussitôt de son coursier, sans crainte des forces supérieures des Français, et Egmont le monta. O noble action ! Ensuite Vander-Noot sauta par-derrière et se tint à la queue du cheval qui, au dépit de l'ennemi, les en débarrassa.

7. Il se tint avec raison à la queue du cheval avec la main gauche qui était toute blessée, et frappa vigoureusement de la main droite. Ainsi que deux vents violents qui soufflent avec furie à travers les verdoyants vergers et abattent grand nombre de fruits, — ainsi les vit-on tous les deux courir et renverser à droite et à gauche les soldats français par masse.

8. Tandis que ces deux braves combattaient, survinrent les Bourguignons qui tombèrent sur les Gascons comme le chat sur la souris. Beaucoup furent faits prisonniers, beaucoup noyés, le reste prit la fuite bien endommagé et craintif. Ainsi arriva-t-il, il y a un an, à cette poignée de traîtres.



9. Ensuite ils pensèrent assiéger Saint-Quentin, où ils furent vaincus et ces fameux cadets faits prisonniers. Peu après ils perdirent la ville qu'ils prisaient fort, le Châtelet et d'autres et d'autres, — cela leur fit une triste fête.

PAIX DE CATEAU-CAMBRÉSIS

1558

Peu de temps après la bataille de Gravelines, on traita de la paix dans l'abbaye de Guercamp en Artois. Elle fut définitivement conclue le 1er avril de l'année suivante à Cateau-Cambrésis.

Deur peys en vré ist nu goet in ons landen,
Rust, orlogh mé moeten vlieden met schanden,
Janus' tempel is nu vast toeghesloten,
Rhetorica sal nu vry, onverdroten,
Met Musica in reynder liefden branden,
Want Mars legt nu vast ghebonden met schanden,
De furiën bijtende op heur tanden,
Moeten nu weer gaen duycken in hun loten,
Deur peys en vré.
Deur peys en vré, ons van God toeghesonden,
Heeft hy vermoort onse felle vyanden,
En ons herten van allen druck ontbonden,
Deur peys en vré.

TRADUCTION = Par ce temps de paix, il fait bon dans notre pays ; loin d'icy, ô guerre ! tu dois fuir honteusement, le temple de Janus est maintenant bien fermé ; la rhétorique contractera maintenant une union plus étroite avec la musique, car Mars est maintenant vaincu ; les furies grinçant des dents doivent se cacher de nouveau, par ce temps de paix.

Par ce temps de paix que Dieu nous accorde, nos cruels ennemis ne sont plus à craindre, et nos cœurs sont libres de toute inquiétude par ce temps de paix.

LES GUEUX ET BREDERODE

1566

« Les gentilhommes de la ligue se entre-appellèrent les Gueulx et forgèrent une devise :

> Par le pain, par le sel, par la besace,
> Les Gueulx ne changeront, quoyqu'on face,

et faisans les dits gentilhommes grand chière en signe de caresse et amitié mutuelle, tournèrent leurs bonnets et crièrent : *Vive le Roy et les Gueulx!* — et prist le sieur de Brederode une besache de frères mendiants, qu'il fist attacher au sommet de la salle où se faisoit ledict festin, avecq un plateau de bos, auquel burent tous les initiés, crians à chasque fois qu'ils buvoient : *Vivent les Gueulx!* — et peu de temps après, la plus grande partie des dicts Gueulx s'accoustrerent de couleur gris, tondans leur barbe fort courte, laissant en dessoubz des narines longues mousetacques à la turquescque, et de là en avant portèrent tous du dict ordre certaine médaille d'or, où, d'un costé, estoit emprointe l'effigie

de Sa Maj. avecq ces montz : *Jusques à porter la besache.* » — (Manuscrit publié dans les *Bulletins de la Commission royale d'Histoire de Belgique*, t. xv, p. 291. — *Pontus Heuterus*, lib. xvi, p. 401.)

PASQUILLE

Bonjour, bon-an, Messire Facquin,
D'où venez-vous si grand-matin,
Ne scavez-vous nulles nouvelles ?
Qu'est ce qu'on dict de ces querelles ?
Brederode est-il trespassé ?
Ou bien s'est-il du tout cassé
De la compagnie de ces Gueulx ?

FACQUIN.

Il a mis le feu aux estouppes,
Et puis les laisse comme pouppes,
Perdant en ce son grand renom,
Dont chief des Gueulx avoit le nom.
Mais ilz n'ont gueres esté sans maistre.
Quy joue sy bien son personnaige.

PASQUILLE.

Les contes van den Berghe et aussy
De Culembourg, quest-ce, que ainsy
Se sont retirés de laffaire ?
N'en veullent-ils plus avoir affaire ?

FACQUIN.

A Brederode ont prins exemple,
Qui ne quiert que ruyner temple,
Sans estre aulcunement faché,
Car il sait bien quil seroit truché
Dung qui d'Espaigne doit venir,
Pour desordre et trouble finir.

PASQUILLE.

Ensemble doncques ont renonchez
Aux compromis des allyez,
Que ainsy vous dictes quilz ont crainte,
Sans touttefois changer loy sainete?

FACQUIN.

Ils n'y ont renonché du tout,
Mais entendant le bruyct par tout,
Que le roy revient par decha,
Ilz se sont retirez dela,
Pour en avant faire le saige,
Chasque en son quartier et mesnaige,
Aiant laisse, comme j'ai dit,
A Loys de Nassau credict,
Jusques à ce qu'ilz verront
Comme les affaires se portront.

PASQUILLE.

Qui est ce conte dont me parlez
Et que Loys de Nassau nommez?
Est-il bien si honorable,
Pour estre des Gueulx connestable?
Ou lont ils prinz par faulte d'aultre,
Car sans chiefs ne se peuvent esbatres?

FACQUIN.

Tu entendz fort bien le latin,
En ceste charge y a venin,
Partant aultruy ny ause froter,
Craindant les mousches quy doibvent voler.
Autour de ces vertus de gris,
Quy en cela nauront le pris.

PASQUILLE.

Et que dict-on que ainsy ont faict
Razer leurs barbes et contrefaict?
Veullent-ils des Turcs suyvre la fachon,
Ou des Juifs avoir le nom?

FACQUIN.

Non, non, Pasquille mon amy,
Ilz nestoient Gueulx fors que a demy,
Avecq lescuelle et la besache,
Quy des brimbeurs ensuyt la trache:
Pour ce leur ordre ont accomply,
Faisant leurs barbes raser ainsy.

PASQUILLE.

Ilz portent doncques la besache,
Pensois que estoient de noble rache?

FACQUIN.

Aussy sont-ilz et de grand sang,
Mais leurs œuvres, dont tiennent rang,
Les ont faict devenir Gueulx,
Nest ce pas actes vertueulx?
Or sus donc, ne m'en parle plus,
Car de la reste je suis réus.

FUNÉRAILLES DES GUEUX

1567

Les catholiques, se réjouissant de ce que les gueux avaient été expulsés de la ville d'Ypres, psalmodièrent, comme aux enterrements, une chanson mêlée de mots latins empruntés aux psaumes et firent parler ainsi les gueux :

INVITATORIUM.

Venite, laet ons gaen zinghen Requiem,
De Geusen zijn al geworden tem,
Zij zijn 't Iperen gebleven metten laste;
Wij hoorden eerst preken bij Wulverghem,
Men hiet ons het kleene Jerusalem,
Nu wilt ons loonen metten baste.
Rekeninghe, van sulck een bedrijfve,
Moeten wy betalen metten lijfve. *Venite.*

Hodie, sprak Zwarte, by Ste Lois,
Wildy gaen hooren eens mijnen vois,
Wy zullen 't Iperen gaen vergaren,
Daer zullen wy spreken op ons patois,
Papen en nunnen hebben vele rois,
Omtrent tclooster van Sinte Claren.
Rekeninghe, enz.

Quadraginta annos en duust, een meer,
Heeft ons dat roomsch gedaen groot zeer,
Door catholijke wijze zinnen,
Veel secten hebben gehad hun keer,
Nu koomen wy met Calvinus'leer,
Wy en zullen, dacht ik, niet veel winnen.
Rekeninghe, enz.

Van daeromtrent zijn wij 't Iperen vergaert,
Anthonius, Jacob, en Pieter Hasaert,
Om de Papisten te quellen;
Wy riepen, wy kreeschen, stout, onvervaert,
De heeren van Iperen waren beswaert,
Ons boosheid was niet om vertellen.
Rekeninghe, enz.

Wy sochten ten eersten met crijschen krank,
Geheel Iperen te hebben in ons bedwank,
En met subtylicheit te verrasschen,
Maer d'overheid viel in Ipre zoo strank,
'T en ginker niet juiste naer onsen dank,
Ons voorstel viel geheel in d'asschen.
Rekeninghe, enz.

Wy quamen, op een St Jacobs dach,
Van onsen sermoenen, soo elk een sach,
Van buten Ipren binnen der stede;
Wy zonghen de salmen sonder verdrach,
Met pistoletten nooyt zulk een gelach.
Tot op der markt naer onser zede.
Rekeninghe, enz.

De kerke te Brielen was eerst verbuert,
Mits datse buten stadt stont, onbemuert,
Zeer rasch zijn wy daer inne gekomen;
Wy hebben dhabyten, gordynen geschuert,
D'aultaren en beelden hebben 't bezuert,
Dies moghen wy ons wel beromen.
Rekeninghe, enz.

Joos de Buck was ooc confuus,
Hy moeste gaen hueren een ander huus,
Niet meer mochte hy luden noch kluenen;
Charles de Boone sprak zonder abuus,
Met Jacob Gerard, ten was geen muus;
Onsen coster moet daer selve wuenen.
Rekeninghe, enz.

Vendeville ook 't Iperen koen,
Met broer Jacob en Pieter Kappoen,
Wy meenden ragie te hebben bedreven,
Wy meenden geheel Iperen, op dat saisoen,
Te stellen naer het nieuw religioen.
Maer geen gehoor was ons gegeven.
Rekeninghe, enz.

Den verwer ende Ian Langedul,
Charles Boone, Ian Hoghe, den vetten smul,
Zijn by ons int logis bevonden,
Wy dronken, wy schonken ons buuscken vul,
Wy riepen : Vive les Gueux ! seer krul,
Men zongk de salmen taller stonden.
Rekeninghe, enz.

Wy reisden na Brussel in zyde gekleet,
Ons daer thanteren met onsen eet,
Om heeren van de vlaemsche palen,
Verstaende vrouw Anna dat kleen bescheet
Heeft ons bevolen te zijn bereet,
Om Brussel te nemen zonder dralen.
Rekeninghe, enz.

Wy keerden weder naer Vlaenderlant,
Om 't Roomsche te stellen bachter hand.
Maer liberteit was daer geropen;
Wy riepen al tsamen, naer ons verstant :
Al soud ons kosten ons beste pant,
Wy zullen dat gebot onknopen.
Rekeninghe, enz.

Korts daerna quam Egmont 't Iperen in,
Wy hiesschen vier kerken, meer noch min,
Maer onsen heesch was haest versteken;
Wy riepen ten Briele naar onsen zin,
Al nieuw, al nieuw met kleen gewin,
Men wees ons buten stats te preken.
Rekeninghe, enz.

Wy maekten een kerke met stroy gedekt,
Om daer te preken het woordt bevlekt,
Zoo tvolk verstont tallen termijne,
Maer willen wy kennen de waerheit perfect,
Den vijant waren wy meest subject,
Onse kerke viel geheel in santijne.
Rekeninghe, enz.

Wy doopten, wy melden ook sonder respijt,
'T Geduerde een seer korten tijt,
Men ghink het doen scherpelijk verbieden,
Wy teighen de papen door haet en nijt,
Maer als wy twel aensien, breed en wijt,
'T was sonde, dat men tliet geschieden.
Rekeninghe, enz.

Laet ons al tsamen met eenen moet,
Gaen vallen den coninc van Spaigne te voet,
En God bidden om zijn genade;
Wy hebben gelopen als honden verwoet,
Gestolen, gebroken der kerken goet,
Wy dachten twert nu veel te spade.
Wy moeten betalen metten lijfve.
Rekeninghe van sulcken bedrijfve.

DEN I^en PSALM.

Verba mea raet dese seer reene,
Wy Geusen blijven in druk alleene,
Wy hebben gelopen soo menich voiage,
Maer meestal ons goet blijft in otage;

Wy liepen, wy heeschten met grooten labeure,
Met achten ons voorstel niet een leure;
Wy verlieten ons op jonkers en heeren,
Maer dat sijn de eerste die ons de rugge keeren;
Men liet ons predikanten hebben bij open,
Nu wil men se al aen een galgen knopen.
Ons capitein, Ian Denijs hoghe verheven,
Is te Brussel aen een galge gebleven.
Wy doopten, wy melden, wy zongen de salmen,
Men schiet ons alomme nu in de palmen;
Wy braken, wy roofden veel cloosters en kerken,
Nu wilt men ons loonen na onze werken;
Ons consistorie gaet heel te ruyne,
Ons kerken vallen geheel in santyne,
Meest al ons Geusekens menigerhande,
Lopen by hopen nu achter lande;
Glorieus waren wy alle gader,
Dat weet daer boven den hemelsche vader;
Alsoo 't ook was het moet soo blijven,
Voor geestelijke mannen en wijven.

RESPONSORIUM.

Pasteije, broot, ende schouder vleesch,
Eeten wy vrijdags naer onsen heesch,
Vette capoenen en vette schapen,
Te spijte van alle de papen;
Versus, sprak de coster;
Neemt hem de sloters of hij sal stale,
En zendt hem diere met de male.

1e LESSE.

Een paar schinkels over zee,
Met schalke vossen veel meer als twee,

Die brengen ons een blijde mare,
Hoe dat de Paltsgrave met zijn gheree,
De Geusen te helpen komt hier int bree,
Maer wy werden tseer luttel geware;
Daer vraegde mij een beghijn int openbaer,
Wat zegt gij daer, o Ruter fijn?
Ik zeide, voorwaer ten sal niet zijn.

RESPONSORIUM.

Lyens, bewaert uw goeiken rein,
Want wy Geusekens certeyn
Houden alles int gemein,
Zoo heilig is ons volk vilein.

VERSUS.

Dies in de lege, dies in de ree,
Calle en Martijne zijn in Gods gelee,
Want hare wijsheid was klein,
Zoo heilig is ons volk velein.

2e LESSE.

'T Hindert mij seer lange te leven,
Mijn ziel uut vreese begint te beven,
Men siet ons broers vanghen en spannen;
Bederode, ons heere, hooghe verheven,
Met al zijn jonkers zijn nu verdreven;
'T moet er al rumen vrouwen en mannen,
Al wat niet geruumt is werd uitgebannen,

Te Rome en vinden wij noch troost en gratie,
Om spreken en hebben wy self geen statie,
Jube Domine, dat men spijse beree.
Kiekens, kandeelkens, met lecker gasten,
Eeten wy vrijdachs en in den vasten.

3e LESSE.

Manus tuæ Domine en ook de myne,
Hebben die papen gedaen vele pyne,
'T en mocht ons al niet profiteren;
Wy smeeten die beelden al in santyne,
Veel kerken brachten wy te ruyne,
En Gods dienst hielpen wy blameren,
Hoe zullen wy durfven compareeren,
Tot onser excusie voor prinsen en graven?
Wy lopen verloren als aerme slaven.

RESPONSORIUM.

Nu christenen, wy bidden u,
Bid voor ons den coninck nu,
Dat wy elkandere altijd verhueghen,
En leven eendrachtich naer ons vermueghen.

VERSUS.

Dies is de lege, dies de zee,
Veel zijnder alomme in Gods gelee,
Dat de Geusen niet en verdraghen,
God geve zijn gracie hemlieden been,
Opdat zy moghen groot en kleen,
Bekeeren ter waerheit met zuchten en klagen,

Opdat van ons al, int gemeen,
Geweert moghen zijn alle de plaghen.
Amen.

TRADUCTION.

INVITATORIUM.

Venite, allons chanter *Requiem*, les gueux sont tous apprivoisés, ils sont à la fin restés à Ypres. Nous entendîmes d'abord prêcher à Wulverghem[1]; on nous appelait d'abord le petit Jérusalem, maintenant on veut nous récompenser en aboyant. Nous devons rendre nos comptes de tels méfaits et les payer de notre corps. *Venite*.

Hodie, dit Zwarte de Saint-Éloi, voulez-vous entendre une fois ma voix, nous irons nous rassembler à Ypres ; là nous parlerons dans notre patois ; prêtres et nonnes ont beaucoup de peine aux environs du cloître Sainte-Claire. Nous devons, etc.

Quadraginta annos et mille, plus un, cette Rome nous a fait beaucoup de mal par l'enseignement catholique ; nombre de sectes ont eu leur tour, maintenant nous arrivons avec la doctrine de Calvin, nous n'y gagnerons pas grand'chose. Nous devons, etc.

Des environs nous sommes venus nous rassembler à Ypres, Antoine, Jacques et Pierre Hasaert, pour tourmenter les prêtres ; nous criâmes, nous pleurâmes, hardiment et sans peur, les messieurs d'Ypres ne savaient où donner la tête, notre méchanceté est indicible. Nous devons, etc.

[1] Village près de Furnes.

Nous cherchâmes d'abord à avoir tout Ypres en notre pouvoir et à le trahir avec subtilité, mais l'autorité y fut si sévère que ça n'allait pas comme nous le désirions ; toute notre affaire tomba dans l'eau. Nous devons, etc.

Nous vînmes, comme chacun sait, un jour de Saint-Jacques, de nos sermons tenus en dehors d'Ypres et entrâmes en ville, nous chantâmes psaumes sans cesser, des pistolets à la main et marchâmes ainsi jusqu'au marché. Nous devons, etc.

L'église du Briel fut la première attaquée puisqu'elle n'était pas fortifiée et qu'elle était en dehors des portes ; nous y entrâmes bien vite et déchirâmes les ornements, détruisîmes les autels et les statues : ce que nous pouvons bien déplorer. Nous devons, etc.

Georges de Buck était tout confus, il dut louer une autre maison, il ne pouvait plus frapper ni sonner ; Charles Boone parla avec Jacques Gérard, il savait bien ce qu'il disait ; notre clerc devait habiter là-même. Nous devons, etc.

Vandeville aussi avec frères Jacques et Pierre Cappon se montrait audacieux dans Ypres ; nous nous montrions enragés, nous pensions convertir tout Ypres à la nouvelle religion, mais nous n'étions pas écoutés. Nous devons, etc.

Le peintre et Jean Langedul, Charles Boone, Jean Hoghe, le gros gaillard, se trouvaient près de nous ; nous bûmes, nous versâmes à boire plein notre ventre ; nous criâmes : *Vivent les Gueux!* et chantâmes les psaumes sur tous les tons. Nous devons, etc.

Nous allâmes à Bruxelles vêtus de soie pour nous conjurer avec les seigneurs de la Flandre ; la savante dame Anne, ce petit esprit, nous a enjoint de monter à cheval pour prendre Bruxelles sans hésiter. Nous devons, etc.

Nous retournâmes en Flandre pour abattre l'autorité romaine. Nous criâmes à la liberté et tous ensemble le mieux que nous pûmes : Quoiqu'il dût nous en coûter, nous nous débarrasserons de son joug. Nous devons, etc.

Peu après Egmont vint à Ypres ; nous pillâmes quatre églises, ni plus ni moins, mais nous fûmes bientôt repoussés ; nous courûmes au Briel et nous écriâmes : *Du neuf, du neuf pour rien !* et nous nous mîmes à prêcher dehors la ville. Nous devons, etc.

Nous bâtîmes une église couverte de paille pour prêcher la réforme au peuple ; mais veut-on savoir la vérité ? nous servions le démon et notre église s'effondra. Nous devons, etc.

Nous baptisâmes et prêchâmes sans relâche, mais cela ne dura que peu de temps, car on allait défendre sévèrement ce que nous faisions contre les prêtres par haine et colère. Mais quand nous réfléchissons bien, c'était mal de laisser faire. Nous devons, etc.

Allons tous ensemble avec repentir nous jeter aux pieds du roi d'Espagne et implorer la miséricorde de Dieu ; nous avons couru comme des chiens enragés, volé et pillé les églises, nous craignons bien que ce ne soit trop tard. Nous devons, etc.

1ᵉʳ PSAUME.

Verba mea, devinez ; gueux, nous restâmes seuls dans la peine ; nous avons fait maints voyages, mais le plus souvent nos valises sont restées en gage ; nous courûmes çà et là en nous donnant beaucoup de mal, mais nos efforts ne furent pas appréciés ; nous nous fiâmes aux seigneurs et gentilshommes, mais ils furent les premiers à nous tourner le dos ; on abandonna nos prédicants et l'on voulut les attacher à une potence. Notre capitaine, Jean Denys, à qui nous obéissions avec respect, resta à Bruxelles pendu à un poteau. Nous baptisâmes, nous criâmes, nous psalmodiâmes et maintenant on nous poursuit et disperce partout ; nous brisâmes, nous pillâmes beaucoup d'églises et de cloîtres et maintenant on veut nous récompenser suivant nos œuvres. Notre consistoire et notre église tombent en ruine ; maintenant presque tous nos gueux se répandent dans les campagnes. Dieu sait combien nous étions fiers étant réunis et ce qui serait advenu aux prêtres et religieuses.

RESPONSORIUM.

Pâtés, pain et gigots, nous mangeons tout cela le vendredi à notre gré et de gras chapons et moutons en dépit des prêtres ; *Versus*, dit le clerc, prenez-lui les clefs et qu'on fasse de l'église une étable pour nos troupeaux.

1ʳᵉ LEÇON.

Une paire d'échasses d'au-delà des mers et plus de deux fins renards nous apportent l'heureuse nouvelle que l'électeur palatin vient avec ses gens au secours des gueux, mais nous ne nous en apercevions guère. « Que dites-vous là, beau chevalier? me demanda une béguine. » — « Je dis que ce ne sera rien. »

RESPONSORIUM.

Lyens, faites attention à vos meubles, car nous autres gueux, nous mettons tout en commun ; si sainte est notre race.

VERSUS.

Ceux-ci sont dans les marais, ceux-là dans les rivières ; Calle et Martin dorment dans le Seigneur ; leur science était bornée. Si sainte est la race des gueux.

2e LEÇON.

Je redoute de vivre longtemps, mon âme commence à trembler; on voit pendre et écarteler nos frères. Brederode, notre maître vénéré, et tous ses nobles compagnons sont dispersés; tout doit fuir, hommes et femmes, et tous ceux qui ne prennent pas la fuite sont bannis. A Rome, nous ne trouvons ni pitié ni consolation, on n'écoute pas nos paroles. *Jube Domine*, que nous ayons de quoi manger; poulardes et laits de poule ont été consommés par nous et nos friands camarades, le vendredi et en carême.

3e LEÇON.

Manus tuæ Domine, et aussi les miennes ont fait beaucoup de mal aux prêtres sans profit pour nous; nous brisâmes les images saintes, endommageâmes beaucoup d'églises et osâmes médire du service divin, comment oserons-nous comparaître devant princes et comtes? nous courons éperdus comme de pauvres esclaves.

RESPONSORIUM.

Maintenant, chrétiens, nous vous prions d'intercéder pour nous auprès du roi, afin que nous puissions toujours vivre unis.

VERSUS.

Ceux-ci sont dans les marais, ceux-là dans la mer, beaucoup dorment partout dans le Seigneur; que Dieu pardonne aux gueux afin qu'ils puissent, grands et petits, se repentir, se convertir et connaître la vérité et que nous tous soyons préservés de tout malheur.

Ainsi soit-il !

MORT DES COMTES D'EGMONT ET DE HORNE

5 JUIN 1568

« Le 5 juin 1568, les deux comtes furent amenés de la citadelle de Gand à Bruxelles, sous l'escorte de trois mille espagnols, et enfermés dans la maison dite Brood Huys (maison du pain), sur la Grand'Place. Le lendemain, le conseil des troubles se rassembla. Le duc d'Albe y parut lui-même contre sa coutume, et les deux sentences, enveloppées et scellées, furent ouvertes par le secrétaire Prautz et lues publiquement. Les deux comtes y étaient déclarés coupables de lèse-majesté, pour avoir secondé et favorisé l'affreuse conspiration du prince d'Orange, pour avoir pris sous leur protection l'affreuse conspiration du prince d'Orange, pour avoir pris sous leur protection les gentilshommes confédérés, pour avoir mal servi le roi et l'église dans leurs gouvernemens et dans leurs autres emplois. Ils étaient en conséquence condamnés à avoir la tête tranchée et exposée au bout d'une pique, d'où elle ne pourrait être enlevée sans l'ordre exprès du duc. Tous leurs biens, fiefs et droits étaient dévolus au fisc. La sentence n'était signée que

du duc et du secrétaire Prantz, sans que l'on se fût inquiété du consentement des autres membres du tribunal. . . . .

. . . .

Pendant ce temps, on avait dressé un échafaud couvert de drap noir devant l'hôtel de ville. Il était entouré de vingt-deux compagnies d'Espagnols, précaution qui n'était pas superflue. Le 5 juin, entre dix et onze heures du matin, la garde espagnole parut dans la chambre du comte avec des cordes pour lui lier les mains suivant la coutume; mais il supplia qu'on l'en dispensât, et déclara qu'il était prêt à mourir volontairement. Il avait coupé lui-même le collet de son pourpoint pour donner plus de facilité au bourreau. Il portait une robe de damas cramoisi, par-dessus laquelle il avait un manteau noir à l'espagnole, garni de tresses d'or; c'est ainsi qu'il parut sur l'échafaud. . . . .

« Enfin . . . . . il se retourna vers Julien Romero et lui demanda s'il n'y avoit point de grâce à espérer pour lui. Julien Romero leva les épaules, baissa les yeux et se tut. Le comte d'Egmont serra les dents les unes contre les autres, se dépouilla de son manteau et de sa robe, se mit à genoux sur un coussin et dit ses dernières prières. L'évêque lui donna à baiser le crucifix et lui administra l'extrême-onction, après quoi le comte lui fit signe de s'éloigner, tira sur ses yeux un bonnet de soie noire et attendit la mort . . . . . on jeta aussitôt un drap noir sur le corps pour couvrir le sang qui coulait avec abondance.

« La ville de Bruxelles tout entière, qui se pressait autour de l'échafaud, ressentit le coup mortel. Le silence le plus profond n'était interrompu que par des larmes et des sanglots. Le duc d'Albe, qui vit lui-même l'exécution d'une fenêtre, porta son mouchoir à ses yeux.

« Peu après on amena le comte de Hoorn. Celui-ci, d'un caractère plus violent que son ami, ayant plus de motifs que lui de haïr le roi, avait entendu son jugement avec moins de tranquillité, quoiqu'il fût moins injuste envers lui. Il s'était permis des expressions très-vives contre le roi, et l'évêque avait eu de la

peine à le déterminer à faire un meilleur usage de ses derniers moments que de les employer à maudire ses ennemis. Il se remit enfin et se confessa à l'évêque, ce qu'il avait d'abord refusé de faire. Il monta sur l'échafaud, accompagné de la même escorte que son ami. Il salua en passant beaucoup de personnes de sa connaissance. Comme d'Egmont, il avait les mains libres; il portait un pourpoint, un manteau noir, et sur sa tête un bonnet milanais de la même couleur. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il jeta les yeux sur le corps qui était couvert d'un drap et demanda à un des assistans si c'était celui de son ami. Sur la réponse affirmative, il dit quelques mots en espagnol, jeta son manteau et s'agenouilla sur le coussin. Il n'y eut qu'un cri d'effroi lorsqu'il reçut le coup mortel.

« Les deux têtes furent placées au bout de deux piques élevées sur l'échafaud; elles y restèrent exposées jusqu'à trois heures de l'après-midi. On les enleva alors pour les réunir aux deux corps dans des cercueils de plomb.

« La présence de tant d'espions, celle des bourreaux qui entouraient l'échafaud, ne purent empêcher les citoyens de Bruxelles de tremper leurs mouchoirs dans le sang des victimes et d'emporter chez eux ces reliques précieuses. » — (*Histoire du Soulèvement des Pays-Bas sous Philippe II*, par Schiller, traduction de Chateaugiron.)

De nombreuses complaintes populaires ont transmis le souvenir de ce douloureux événement :

Als men schreef duysendt vijf hondert,
In dat acht-en sestichste jaer,
Sachmen geschien groot wonder,
Te Brussel int openbaer;

Twee graven, edel van bloede,
Dooden sy in corter stont,
Daer toe seer rijc van goede,
Ick wilse u doen cont.

Een prince van grooter machten,
Den grave van Egmont,
Als een schaep ginc ter slachten;
Daer wasser die ure en stont,
Men sacher weenen en trueren,
So menige man en wijf,
Te Brussel binnen der mueren,
Alom dit wreet bedrijf.

Cloec ginc hy na der stede,
Daer hy moest sterven, verstaet;
Gy heeren en borgers mede,
En isser nu geen genaet?
So ben ic een arme grave,
Daer toe gheen edelman.
Niemant hem antwoort gave,
De grave sprac : nu wel an.

De grave nam, sonder trueren,
Een kussen, hoort dit bedien,
Daerop hy den doot wilde besueren,
En boog daerop zijn knien;
'T saem leyde hy zijn handen,
Ten hemel siende seer soet,
God doende zijn offerande,
Die grave, dat edel bloet.

Als zijn knieën waren geboghen,
En zijn handen tsaem gevoegt,
Een heeft tzweert wtgetogen,
Die den grave zijn hooft afsloeg;
Zijn bloedt sachmen daer stralen,
Edel, van ordens-verbont,
God sal de wraeck verhalen
Vanden grave van Egmont.

Terstont daernae quam voren,
Edel van stam en bloet,
Die edele graef van Horen,
Liefhebbende Godts woort soet;
Lieflijc sachmen hem treden,
Als een slachtschaep in nood,
Comende ter selver steden,
Daer hy moest sterven den dood.

Egmont, dier daer lach, eenpare,
Bedect met een kleet dicht,
Aen sijn voeten wert hy geware;
Hy heeft 't kleet opgelicht,
En sprack met goede zeden :
Ligget ghy daer, Egmont,
Zijt ghy my voorghetreden,
Ick wil u volgen terstont.

Een kussen hy voor hem vande,
Hy boog daer op zijn knien,
Tesamen byd hy zijn handen,
Ten hemel sachmen hem sien .

Hy voer wt dese warande,
Sprekende seer onbevreest :
« O, heer ! in dees offerande
Beveel ik u mijn geest. »

Als zijn knieën waren gebogen,
En zijn handen tsaem gevoegt,
Een heeft dat zweert wtgetoghen,
Die den grave thooft afsloeg,
Aldus so sachmen krincken,
Den edelen grave minjoot,
O heer, wilt doch gedincken
Den tyran, die hem bracht in noot !

Traduction. = En l'an mil cinq cent et soixante-huit, on vit des choses extraordinaires à Bruxelles ; quatre comtes de noble race moururent dans un court espace de temps ; ils étaient riches en biens. Je vous ferai connaître cela.

Un prince, grand et puissant, le comte d'Egmont allait être frappé comme un agneau ; à cette heure on vit des hommes et des femmes pleurer et se lamenter, dedans les murs de Bruxelles, sur ce triste évènement.

Il marcha courageusement vers la ville où il devait mourir. « Seigneurs et manants, n'y a-t-il pas de miséricorde à attendre ? je suis un si malheureux comte. » Nul seigneur ni manant ne lui répondit. Le comte dit : « Eh bien ! allons. »

Le comte prit un coussin et y mit ses genoux en se courbant pour recevoir la mort ; ensuite il tendit les bras au ciel, faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, ce comte, ce noble sang.

Quand il eut plié les genoux et joint les mains, quelqu'un tira le glaive qui trancha la tête au comte; on vit couler son sang, son noble sang; Dieu vengera la mort du comte d'Egmont.

Après vint aussitôt le noble comte de Horne, noble par le cœur et le sang, invoquant le saint nom de Dieu; on l'avait vu avec attendrissement entrer, comme un agneau qui marche à la boucherie, dans la ville où il devait aussi recevoir le coup fatal.

Il aperçut, étendu près de lui, Egmont couvert d'un drap; il souleva ce drap funèbre et dit : « C'est toi, Egmont, qui es là à mes pieds; tu es parti avant moi, je veux te suivre. »

Il plia les genoux et les posa sur un coussin, joignit les mains et lança un regard au ciel. Au moment de quitter cette terre, il dit d'une voix forte : « Seigneur, je vous offre le sacrifice de ma vie. »

Quand il eut plié les genoux et joint les mains, quelqu'un tira le glaive qui lui trancha la tête. Alors on vit s'affaisser le noble comte; ô Seigneur! ayez donc soin du tyran, cause d'un tel malheur.

LE PATER NOSTER DU DUC D'ALBE

1572

Le duc d'Albe, investi d'un pouvoir illimité dans les Pays-Bas, ordonne l'arrestation des chefs de la noblesse, rétablit l'inquisition, déclare tous les Flamands coupables du crime de lèse-majesté, établit une cour de justice extraordinaire, enlève aux comtes d'Egmont et de Horne le droit de se justifier, presse leur supplice et assiste à leur exécution du haut d'une fenêtre. Le duc se conduit d'une manière aussi barbare et artificieuse dans l'espoir de plaire au roi Philippe II, et cependant il n'emporte au tombeau que la disgrâce de son souverain, après avoir été dans sa vie haï par le peuple.

Grand Dieu, je confesse mon crime,
Jè sçai qu'il fault le condamner,
Qu'il mérite le noir abisme,
Et je n'ose plus vous nommer
« Pater noster! »,

Hélas ! pourrai-je encor attendre
Quelque heureux trait de vos coups ?
Et pouvez-vous encor m'entendre,
Puisque je suis si loin de vous,
« Qui es in cœlis ? »

Pouvez-vous sauver un coupable,
Qui s'est moqué de votre loi,
Et dont l'orgueil insupportable
Vouloit oïr chanter de soi :
« Sanctificetur ? »

Ouy, par un dessein téméraire,
Je voulois m'ériger en Dieu,
J'eusse voulu lancer le tonnerre,
Et faire oublier, en tout lieu,
« Nomen tuum. »

Pour me rendre en tout impassible,
Je me plongeois dans la douleur,
Et, ce qui sembloit impossible,
Coutoit seulement à mon cœur.
« Adveniat. »

Mais quoique les biens des provinces
Remplissoient tous mes coffres d'or,
Jamais je ne voyois mon prince,
Sans dire : il me fauldroit encore
« Regnum tuum. »

J'affectois tant d'indépendance,
Que je me faisois des sujets,
Et leur flatteuse obéissance
Répondoit à tous mes projets :
« Fiat voluntas tua. »

Mes sens, charmés dans les délices,
N'écoutoient plus ma raison,
Et, vanté parmi tant de vices,
Je crois estre en ma maison
« Sicut in cœlo. »

Mais las ! quoi que je m'imagine,
Je ne puis plus tromper mes yeux,
Malgré moi je tombe en ruine,
Rampant dans le plus bas des lieux
« Et in terrâ. »

J'entend tout le monde qui crie :
Il est le tyran des humains,
Allons traîner à la voirie,
Celui qui nous osta des mains
« Panem nostrum quotidianum ! »

J'appréhende que mon supplice
Ne soit différé que pour peu,
Et qu'il demande à la justice,
Avec un arrest plein de feu :
« Da nobis hodiè. »

C'est trop, déjà, le laisser vivre,
Justice ! vos traits sont trop doux ;
Déchirez promptement le tigre,
Ou l'abandonnez à nos coups,
« Et dimitte nobis. »

Nous avons un droit légitime
Sur le cruel et sur son rang.
Nostre argent seul a fait son crime,
Et nous pouvons nommer son sang :
« Debita nostra. »

Ne nous donnez donc plus de peine,
Ne prenez plus pour lui de soin,
Et laissez agir nostre haine,
Car vous ne le connaissez point,
« Sicut et nos. »

Faites qu'un arrest équitable
Nous rende maistre de son sort,
Et, d'un esprit inexorable,
Nous ne dirons qu'après sa mort :
« Dimittimus. »

Employons toute nostre rage
A le tourmenter justement,
Car nous devons venger l'outrage,
Qu'il fit souffrir injustement :
« Debitoribus nostris. »

C'est ainsi qu'un peuple en colère
Me fait souffrir mille frayeurs,
Mais, Dieu, qui voyez ma misère,
Retirez-moi de ce malheur
« Et ne nos inducas ! »

Soutenez mon âme abattue,
Je crains qu'un affreux désespoir
Ne luy donne un coup qui la tue,
Et ne la fasse à la fin cheoir
« In tentationem. »

Seigneur, soyez-moi donc propice,
Et donnez-moi un couer contrit,
Ne souffrez pas que je languisse,
Dessous la loi de mon esprit,
« Sed libera nos à malo. »

Je sais qu'une faveur si grande
Peut venir seulement de vous,
Et l'effet de cette demande
Vous fera reconnoistre à tous.
« Amen. »

MALHEURS DE LA FLANDRE

1577

La protestation lancée par Martin Luther contre les bulles du pape avait été une cause de division en Europe. L'examen porté dans les affaires spirituelles engendra nécessairement le droit de discuter les actes du pouvoir temporel ; la guerre civile en sortit. On peut lire dans les auteurs qui ont écrit sur les troubles des Pays-Bas au XVIe siècle, combien la Flandre fut malheureuse à cette époque. Siger Van Mael en a fait le lugubre tableau sous le titre de *Lamentations*, lamentations que répètent les chansons contemporaines :

O Vlaenderlandt gy schoone landauwe
Trecht aen den rauwe, het es meer den tyt:

Wee boven wee u, ghy hooft gepresen,
Zeer hooghe gheresen in het vlaems prieel.

Traduction. = O Flandre, terre bénie, couvrez-vous de deuil, il en est temps; nous pleurons sur vous, sur vous qui êtes si aimée et si grande parmi les nations.

ADIEUX AUX ESPAGNOLS

1577

« Le commandeur don Louis de Requesens venait de mourir, le 5 mars 1576, et Philippe II, dit M. Kervyn de Volkarsbeke, au lieu de pourvoir immédiatement à son remplacement, commit la faute grave de laisser les Pays-Bas sans gouverneur au moment même où la présence d'un chef habile y était le plus nécessaire. Il conféra provisoirement l'autorité suprême au conseil d'État; mais ce corps, dépopularisé par l'influence espagnole qui y dominait, rencontra une opposition si forte et si menaçante, que ses actes furent frappés d'impuissance au début de son règne. A cette déconsidération générale vinrent se joindre les embarras d'une révolte parmi les troupes espagnoles, auxquelles on devait vingt-deux mois de solde. Elles n'étaient restées dans le devoir que par l'autorité inflexible de Requesens; après sa mort, elles se soulevèrent et commirent les plus épouvantables excès, dont les annales de cette terrible époque fassent mention. Le Brabant et la Flandre furent les premières provinces où cette soldatesque mutinée exerça ses ravages. Puis elle courut s'emparer d'Alost après avoir versé des flots de sang De cette place, devenue le centre de leurs opérations, les troupes mutinées dirigent dans les campagnes de nombreuses bandes

armées qui n'ont d'autre mission que de dévaster le pays. L'incendie, le meurtre et le pillage signalent leur présence dans ces pauvres hameaux déjà ruinés par une longue et cruelle guerre; cette ruine même ne peut les sauver de la rapacité soupçonneuse des soldats espagnols, qui immolent sans pitié tous ceux qui essaient de leur résister ou de se soustraire par la fuite à leur cruauté. Forts et faibles, jeunes et vieux, sans distinction de sexe, sont assassinés avec un rafinement de barbarie digne des temps de Néron et de Tibère. Cependant une vengeance terrible se prépare; le cri de : *Mort aux Espagnols!* poussé par une population au désespoir, s'élève comme une malédiction de toutes les provinces à la fois et vient frapper l'oreille des Castillans épouvantés. Le sang coule de nouveau, et le conseil d'État, obéissant à l'impulsion générale, « déclare, au nom du roi, les Espagnols mutins, traîtres, perfides et rebelles, ordonne à tous les sujets des Pays-Bas de leur courir sus, de les exterminer partout où ils les trouveront armés, avec défense de leur fournir des secours ou des vivres, autorisant les communautés et tous autres de s'associer à cet effet et s'assembler au son du tocsin et de la caisse[1]. »

Les Espagnols quittèrent les Pays-Bas au mois d'avril 1577, et le peuple chanta à cette occasion :

Adieu chetifz de tous maux,
Adieu ennemis capitaulz
Du Pays-Bas et de toutes vertuz,
Adieu pillartz, meurtriers et meschans,
Adieu massacreurs et tyrans,
Vos faictz vilains vous randent confuz.

[1] *Documents historiques concernant les troubles des Pays-Bas.*

Adieu violeurs de virginitez pudiques,
Adieu conspirateurs des faictz iniques,
Couvrez vos faces pour vos énormes faictz,
Adieu spoliateurs des lieux sacrez,
Adieu larrons, qui les biens emportez
De ceulx qui n'ont aucunement forfaictz.

Adieu race et tice fanatique,
Adieu voleurs et gens satyriques
Exerceant partout vos cruautés,
Adieu paillartz et gens inhumains,
Adieu saccageurs et grands vilains,
Les biens d'autruy vous occupez.

Adieu brigands et rapineurs
Adieu mananos et brandscatteurs,
Qui estes embuz de voluptez.
Adieu bouttefeux, chiefs des mutins,
Adieu ruffiens et qui de vos butins
Vos putaines et paillardes entretenez.

Adieu jureurs et maulgrieurs,
Adieu payens, de Dieu renieurs,
Punis serez, qui veult doubter?
Adieu marmotz et tigres enraigez,
Adieu bourreaux qui les bons accablez,
Et plaisir prenez pour les opprimer.

Adieu vrays libertins et atheistes,
Adieu traistres et Ischariotistes,

Adieu viperes, plains de malheur,
Remplis d'orgueil, race judaïque,
Perturbateurs de la Republique,
Adieu canailles, spectacles de malheur.

Adieu fiers lions allans bruyans
Adieu fanacles (?) à mains sanglans,
. . . .
Tousiours pretz à tous maulz faire,
Adieu idiotz, gens ineptes et folz
Les nobles et Srs sçavez bien contrefaire.

Adieu superbité insupportable,
Adieu arrogance intolérable,
Plains d'ypocrisie estes farciz;
Adieu le musque, civette et autres senteurs,
Adieu luciférique boue odeur,
Quilz portent et dont ils sont muniz.

Adieu cavalleros de lepre et verole,
Adieu la danse et la carole,
Qui présentement en Anvers domine,
Adieu les mignons des dames infectes,
Adieu poltrons, gens cruels manifestes,
Ne demandant que le sang et la ruine.

Du peuple debonnaire et juste,
Qui toutefois par le fier et injuste
Ne sera de tout mis à neant,
Mais delivrez par le Sr omnipotent
Auquel se prie que si avant puissent aller,
Que jamais plus ilz ne puissent retourner.

C'étaient surtout les partisans du prince d'Orange qui chantaient cette chanson dans les provinces septentrionales des Pays-Bas ; mais la politique de Philippe II était chaudement appuyée dans les provinces méridionales, et là on redemandait les Espagnols et l'on chantait des chansons satyriques contre le prince d'Orange :

Quand serache, roy d'Espaigne,
Que tu viendras secourir
Ton peuple qui vit en paine
Oppresse jusque au mourir
Les catholicques
Des hereticques
Soustient un dur assault
Ne voulans estre
A ce faulx maistre
Guillaume de Nassau.

Par ce faulx prince d'Orange
Rebel a sa majeste
Dune rage trop estrange
Le pais est modeste
Par ces canailles
Qui font ripailles
De noz plus beaux joiaux
Prendant nos cloches
Mistres et croches
Reliques et vasseaulx.

Aulcuns vaillans capitaines
Fidels à Dieu et au roy
Ont traversez les campaignes
Mectans soldatz en arroy
    Vengeant l'eglise
    Presque au bas mis
Par ces mechans Ganthois
    Par juste guerre
    Gardant la terre
Et la conte d'Arthois.

Aux Ganthoiz estoit unie
La lignee des patriotz
Qui soubz le nom de la patrie
Commectoient cent mille maulx
    Par bonne mine
    Et ruse fine
Trompans les simples cœurs
    Pour villes prendre
    Et puis les vendre
Aux ennemis trompeurs.

Ce qu'un capitaine Ambroise
Pensoit en bref avoir faict
Mais Dieu par sa grace courtoise
Son faulx desseing a deffaict
    Monsr de Cappres
    D'une ardeur aspre
Le fict sortir d'Arras
    Puis il fit prendre
    Et apres pendre
Plusieurs traistres bourgeois.

Le bourreau fit son office
Dexercer ce plaisant jeu
Par cest exploict de justice
La patrie est rue jus
Tel menoit feste
Hochant la teste
Qui ores ne disoient riens
Et lhereticque
Craindant la picque
Contrefaict le chrestien.

Pour mectre a fin glorieuse
Cest heureux commenchement
Arthois contee genereuse
Sy emploie entierement
Plusieurs gendarmes
Prendant les armes
Pour deffendre la loy
Tant que leglise
Soit toute remise
Par le pais du roy.

Lebon Sr de la Motte
Est cestuy de Montigny
Ferons danser à leur notte
Avecq le Sr de Manny
La folle Flandre
Pour leur apprendre
Le branle des Wallons
Par leurs batteries
D'arthileries
Au lieu de viollons.

Or, nous qui avons le zele
De vertu plantee au cœur
Prions Dieu que sa querelle
Tousjours nous face le vainqueur
    Faisant justice
    De la malice
Et des fourfaictz aussy
    Pour apres vivre
    Et Dieu servir
En repos et sans soucy.

CHANT SATYRIQUE

CONTRE LES RÉFORMÉS

1578

A Bruges, les catholiques, tout en désapprouvant les abus commis par les Espagnols, ne se laissèrent cependant pas séduire par les agents du prince d'Orange, et les rues de la ville retentirent de ce chant, où l'on se moquait de ceux qui suivaient la religion réformée :

Lenard van Brugge.
Boog zynen rugge,
Om te dragen 't gemeene last,
Hy hadde de brieven
Gezien van Lieven,
Hy en heeft er een hair niet op gepast;
Hy dogte 't is beter een ander zee,
Men mogte belasten
My en myne gasten
Te dragen de basten,
Gelyk Lieven dee.



Claeis van Brussele
Kwalyk gepeistert,
Zeere vereistert ende solaet,
Met zynen tempel
Een kwalyk exempel,
Maekte zyn zinnekens desperaet,
En Claeis hadde geern paeis en vree :
God wil z'hem verleenen
En alle die 't meenen
Of hy zal weenen,
Zoo Lieven dee.

Rombout van Mechelen,
Kleene van magte,
Houd ook de wagte jegens zynen vriend,
Hy komt ze ter baten
Al die hem haten,
Hy strooyt zyn plumekens al jegen de wind,
Nogtans is hy al ziende blind
En bouwt op eene onvaste stee;
Men zal hem betrapen,
Al heeft hy de papen
Van honger doen gapen,
Zoo Lieven dee.

Hans van Antwerpen,
Die ik meene,
Groot of kleene, arm ofryk,
Gy, gewapend al tot den teene,
Men vind'er geene uwes gelyk;
Gy willet al' wagen,
Halzen en kragen,

Uw eersgat mee;
Uw vlot zal campen
En gy moogt stampen,
Maer in 't lest zal zy rampen,
Zoo Lieven dee.

Oorlof, Claeis, Lenaerd,
Hansken en Tommen
Zwygt nu als stommen
En sneuret niet meer
Op uw potkin
Es niet meer te brommen,
Gy moet doch al kommen
Tot uwen rechten heer,
Gy ging stampeyen
Up uw kalseyen,
Nu stady en ziet als een gattine;
Springt uyt er mute
Aen 't veer met een schute
En roept : Calle kikt ute,
Zoo Lieven dee.

Traduction. = Léonard de Bruges courba le dos pour porter le fardeau commun ; il avait vu les lettres de Liévin ; il n'y avait fait la moindre attention ; il avait pensé que c'eût été en temps une autre fois; on croyait pouvoir me faire suer, mes compagnons et moi, comme on fit de Liévin.

Claes de Bruxelles, mal nourri et très-exigeant avec son temple, chose de mauvais exemple, se désespérait, et Claes aimait la paix et le repos. Que Dieu les lui accorde et à tous ceux qui les désirent, sinon ils se désoleront comme fit Liévin.

Rombout de Malines, faible de moyens, se mit aussi en garde contre son ami ; il se rendit utile à tous ceux qui le haïssaient. Toutefois il jette ses plumes au vent ; il est aveugle tout en étant clairvoyant et bâtit sur le sable ; on l'attrapera bien quoiqu'il ait fait bailler les prêtres de faim, comme fit Liévin.

Jean d'Anvers, que je crois grand ou petit, riche ou pauvre, toi, armé de pied en cap, on ne trouve pas ton pareil ; tu veux tout dompter, briser, anéantir ; tu peux provoquer au combat et tout fouler aux pieds ; mais tu finiras par ramper à terre comme fit Liévin.

Allons, Claes, Léonard, Jean et Tomin, faites les muets ; il n'y a plus à murmurer. Vous devez revenir à votre légitime Seigneur. Vous faisiez résonner les pavés sous vos pas ; maintenant arrêtez-vous et voyez ; sortez de votre entêtement et criez : Calle regarde comme fit Liévin.

LEVÉE DES MALCONTENTS

1579

L'Artois, le Hainaut et Douai se séparent du reste des provinces des Pays-Bas et se jettent en armes dans la Flandre. L'armée des États occupe Menin, Halluin et Comines; les Malcontents, après avoir surpris Lille, triomphent à Marquette. La Noue et Ryhove assiégent vainement Aultrive; les Malcontents sont repoussés d'Alost.

Hoort toe, ghy Leeuwen fijn
Al van de ghentsche stede,
Betraut tot elck termyn
Op Gods ghenadichede,
Die zouct paeys ende accort.
En s conyncx prospereren,
God sal tot u confoort
De landen doen floreren.

Al hebben de Schotten boos
Met de inghelsche natie
Meenen vercreghen loos,
Door de valsche vocatie.
Van Pottelsberghe stranck
Die Montengny zand'halen.
Zyn loon sal wesen cranck,
Als hy hem zal betalen.

Halewyn het slot,
Al moest hijt oock verlaten,
En Comene, het cot,
'T en zal ulien niet baten;
Ghy die Gods kercke schent
Zullet noch al beclagen,
Want daer elck Malcontent
Wilt clouck zyn leven wagen.

Up Ryssel, was den cant,
Wilde ghy haest gaen schieten,
Maer voor Marquette stant
Moest uliên haest verdrieten;
Want wel zes hondert doot
Zyn daer ghebleven 't samen.
De walen schieten met loot,
Ghy mueght uliên wel schamen.

Al voor Aultrive zwaer
Was 't dat zy leger slonghen,
Dees Prins-ghesinde, maer
In 't eerste zy zeer longen;

La Noue die sprac zeer bly :
« Ic zal de stercte winnen,
Had'ic pyonniers by my,
Wy zouden gaen beginnen. »

Ryhove daer terstont
Vant hem zeer ghewerre;
Ic moet elck maken kant
Hy speelt altijts van verre
Ggelijc de trompetten gaen
Zoo spreken zyn divisen;
Niet dan ghelt zouct hy waen,
Gheen vechten ziet men hem pryzen.

Zes daghen zeer vervaert
Was 't dat zy 'er vooren laghen;
Van binnen zeer vermaert
Quamen dickmael uutgheslaghen,
Al in de schotten wreet
En de fransche hughenoten
'T was veel om ziene leet,
La Noue hevet oock verdroten.

An den Prince vroet,
Ende an 't vlaemsche gheweste,
Zoo schreef hy, metter spoet,
Het docht hem zynde het beste
Dat elck zoude wesen haest
In de stercten ghesouden,
Oft van den vyandt naest
Werden zy ons ontvonden.

Went an Aultrive sterck
En cuenen wy niet gheraken;
Gheeft ons den vyant werck,
Wy moghten 't hier wel maken,
Als voor Gheertsbergen fel,
Daer onsen leger moest trueren.
Al met dees woorden snel
Trocken zy 't samen daer vaeren.

Die soldaten fraey,
Die up Aultrive laghen,
Hadden hemliën zonder dilaey
Voorsien, al voor veel daghen.
Waeffel-yzers breed en smal,
Al eyst dat veel verwondert,
Ghehaelt een groot ghetal,
Up 't lant, by den drye hondert.

Ryhove zeer subijt
Es haest van daer ghetrocken
Met ghelt en ghiften wijt
Heeft hy eenighe doen locken
Om Aelst te verraden schoon,
Secreet, met stille zwyghen;
Want zonder verraders loon
En can hijt niet gheeryghen.

Catholycke, ghy
En mueght daerom niet trueren;
Om ulieden bevry,
Werweet God tot deser hueren

Veel heeren et graven ryck,
Die t' samen accorderen
Om zyn kerk in elken wyck
Te stellen in floreren.

De boosheit es nu uut
Van dit valsche gheslachte;
Als Mer Gillis Borluut
Zullen zy by daghe en nachte
Ten einde varen zaen;
Want dat es oynt ghebleken,
Verslegen oft ghevaen,
Sie jeghen God en den Coninck steken.

Oorlof al te gaer
Edel leeuwen vrymoedich,
In 't catholijc gheloove claer
Ende liefde uws naesten gloedich
Ghy lier mueght Leeuwen zyn,
Maer d'ander niet ten halven
Uut 't geslachte van Juda fijn,
Maer zy gaen met de Calven.

Die dit liet heeft ghestelt
Hy hoopt een leeu te wesen,
Al lijt hy hier ghewelt,
Door Gods ghenade ghepresen;
Zoo wilt hijt achten clein
Dat zy hem hier bewysen,
God wille hem hier zeer rein
Met zynen gheeste spysen.

Traduction. = Écoutez, vous tous, braves habitants de Gand; reposez-vous dans vos entreprises sur Dieu qui accorde la paix et la bonne entente et la prospérité du roi; Dieu, pour votre bonheur, fera fleurir votre pays.

Tous ces rusés de la nation anglaise se sont emparés de Menin par la trahison de Pottelsbergh qui fit chercher Montigny; son salaire sera faible quand il sera payé.

Il fallut aussi abandonner le fort d'Halluin et Comines, cette baraque; cela vous servira de peu; vous déchirez l'église de Dieu, vous vous repentirez un jour, car chaque Malcontent veut vendre chèrement sa vie.

Le rendez-vous fut à Lille, vous vouliez aller essayer vos forces, mais bientôt vous trouviez l'ennui près de Marquette; car six cents morts sont là restés sur le champ de bataille. Les Wallons tirèrent avec du plomb, vous pouvez bien détourner la face de honte.

Devant Autrive, l'armée des États, forte au commencement, fut bientôt amoindrie. La Noue dit tout joyeux : Je triompherai des plus vaillants; si j'avais mes pionniers près de moi, j'engagerais l'action.

Ryhove aussitôt se joignit à lui. Je dois mettre chacun à sa place, il joue toujours de loin comme font les trompettes, ainsi s'exprime sa devise; il ne sait pas ce qu'il vaut, il n'estime guère les combats.

Pendant six jours que l'armée était là campée, elle fut souvent inquiétée par les Écossais et les huguenots français; c'était beaucoup pour son tourment; La Noue s'ennuya aussi.

Il écrivit aussitôt au prince et aux Flamands que ce qui lui paraissait le mieux, c'était que chacun se retirât au plutôt dans les forts, sinon qu'on serait bientôt surpris par l'ennemi.

Car nous ne pouvons entrer dans Autrive, donnez de la besogne à l'ennemi; il peut nous arriver comme devant Grammont où notre armée eut à souffrir. Ensuite le camp fut levé.

Les soldats, qui avaient formé le siége d'Autrive, s'étaient pourvus pour de nombreux jours, ce qui étonnera, d'environ trois cents gauffriers qu'ils avaient pris dans le pays.

Bientôt Ryhove partit chargé d'argent et de présents, et avait avec cela engagé quelques-uns secrètement à trahir Alost, car sans le salaire de la trahison il ne peut rien obtenir.

Catholiques, vous ne devez pas pour cela vous affliger ni craindre pour votre indépendance. Priez Dieu que beaucoup de seigneurs et de comtes s'entendent pour protéger l'église de Dieu dans chaque village.

L'impiété de cette race de traîtres a pris fin. Comme M. Gille Borlut, elle sera pourchassée, car, c'est certain, elle se constituait l'ennemie de Dieu et du roi.

Allons! tous ensemble, nobles lions, courageux et libres, fidèles à la religion catholique, aimez votre prochain, séparez-vous de ceux qui sont de la race de Judas, car ils hantent les calvinistes.

Celui qui a fait cette chanson espère devenir un lion par la grâce et la miséricorde de Dieu, quoiqu'il s'estime peu de chose. Que Dieu daigne l'éclairer des rayons de son esprit.

SIÉGE DE TOURNAI

PAR ALEXANDRE DE FARNÈSE, PRINCE DE PARME

1581

On lit dans l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas* par Strada :

Tournay estoit remply en ce temps-là de familles d'hérétiques, dont la pluspart avoient esté chassées des Provinces wallonnes reconciliées avec le Roy, et s'estoient jettées dans cette ville, comme dans le refuge de toutes sortes de sectes. Car Pierre de Melun, prince d'Espinoy, les y recevoit favorablement ; et comme il gouvernoit Tournay et le Tournesis, plustost en maistre qu'en gouverneur, il estimoit qu'il estoit de son pouvoir et de la grandeur de la ville d'y ouvrir un asyle à tout le monde. Mais il en estoit alors esloigné avec une partie de ses gens, qu'il avoit joints avec les troupes des Estats pour aller à Graveline ; et avoit laissé dans Tournay d'Estrelles son lieutenant, et Philippe Christine de Lallain sa femme, princesse de grand cœur. C'est pourquoi Alexandre hasta cette expédition, et ayant fait venir de Mons et de Douay, par les rivières, le canon et les autres choses nécessaires pour un siège, il assiégea inopinément Tournay au commencement d'octobre.

C'est à cette occasion qu'ont été composés les vers intitulés :

SONNET ET SOMMATION

DU HÉRAULT D'ARMES DU CAMP DE SA MAJESTÉ LA VILLE DE TOURNAY.

Tournay tournant de tours tout entourée,
Retourne-toi vers ton Roy et ton prince;
Car si par force à ton tour tu es prinse,
De comble en fond tu seras retournée.

Tes beaux attours, dont tu es tant ornée,
Seront tournez et à sac et à prinse.
N'est que tant feis, sans destour bien enprinse,
De faire tost vers luy humble tournée.

Tes griffons gris et orangez vaultours
Qui t'on séduict par leurs fins et faux tours,
Ne tourneront au secours leurs gens d'armes.

En t'attourant, avons ja prins ta tour,
Povre Tournay, tourne donc ton retour
Autour des bras du bon prince de Parme

SUR LE DUC D'ALENÇON

1583

Le duc d'Alençon s'était fait proclamer comte de Flandre à Gand et avait voulu établir violemment sa domination dans les Pays-Bas. Il était à Anvers avec son armée, lorsque, le jour de la Saint-Antoine, les habitants de cette ville se ruèrent sur les Français et les massacrèrent. « L'aigreur conçue de leurs « emprinses estoit cause que le duc d'Alençon se « trouvoit au milieu de ses nouveaux sujects devenus « ennemis, sans vivres, argent, suite, meubles ni « consolation, ne sachant à quoy se résoudre. » En effet, les fuyards se trouvèrent dans le dénûment le plus complet, pendant dix jours ils ne mangèrent que quelques navets abandonnés dans les champs; triste revers de la fortune qui, dans les premiers

mois de l'occupation, leur avait permis d'abuser des droits du vainqueur ! De là cette chanson :

Du temps que nostre prince
Estoit dedans Anvers,
Nous faisions bonne chère
Dedans les cabarets...
Nous avions de la bière...
Mais nous n'avons plus rien...
L'un veut vendre ses chausses
Et l'autre son pourpoint ;
L'autre son arquebuze
Pour un morceau de pain.

Mais partout dans les villes de la Flandre on chantait la chanson dirigée contre les Français :

Gardez-vous de ceux de France :
Ils ont appris dès leur naissance,
Ne tenir foy, ne alliance ;
S'ils ont moyen ou puissance
Ils vous feront un tour de France.

SIÉGE D'ARRAS PAR LES FRANÇAIS

1597

Dans la nuit du 27 mars 1597, le roi de France vint en personne mettre le siége devant Arras; il espérait surprendre cette ville, mais ses habitants, bientôt informés de l'arrivée du Béarnais, coururent aux remparts, où les avaient déjà précédés l'évêque Mathieu Moullart et Charles de Longueval, leur gouverneur. Ces bourgeois opposèrent aux Français une résistance si acharnée, que ceux-ci furent obligés de se retirer.

Gilles Surelles d'Arras chanta cet événement dans les vers suivants :

Or, dis-moi, Biarnois, accablé de fortune
Qui t'incite d'amener tant de chatz pour un ra
De leurs griffes agripper, encoire qu'Aurora
N'avoit chassé dehors le voil de nuict brune.

Pour un roy très chrestien cela par trop répugne
D'user tant de larcin, de fraude ou de baras
Envers les catholiques ; ah ! rien n'y gaigneras
Car tout ce que tu fais ne vault pas une prune.

Mais quel proufit ont eu de Gaulois tes cohortes
Avec poudreux pétardz à venir rompre nos portes
Voir en faire emporter d'un massacre le los.

Rien du nostre abattu ils n'ont qu'un sauront malle
Avec une souris, mais de foudreuses balles
Les ont faict le galop prendre nos rattelos.

LES GALÈRES ESPAGNOLES

1602

En octobre de l'année 1602, Frédéric Spinola vint d'Espagne dans les Pays-Bas avec six galères; les navires des États généraux tirèrent sur elles avec tant de véhémence, que deux des galères furent transpercées et dématées près de Gravelines; une, ne pouvant esquiver le feu des Hollandais, resta devant Calais; deux fortement endommagées se retirèrent à Nieuport. Enfin celle qui portait Frédéric en personne se réfugia péniblement dans le port de Dunkerque.

1

Nu loeft den heer met hert ende met sinnen,
Al die hier binnen woont in het zeeusche pleyn,
Wilt lancks soo meer zijn ghenade bekinnen,
Die hy wt minnen ont bewijst int ghemeyn;

Zijn kercke reyn hy vaderlijck bewaert,
Voor de spaensche bloethonden fel,
Die ons, tot allen stonden snel,
Meynden te wonden wel,
Na haren boosen aert.

2

Sy sonden hier galleyn, groot van machten,
Daer door sy dachten ons te vernieten al,
Na 't zeeus quartier was altemael haer trachten,
Om dat te smachten en brenghen gansch ten val,
Ses int ghetal, quamen sy sterckiijck aen,
Maer God toonde zijn wondren claer,
En liet zijn winden dondren daer
Om wt te sondren gaêr
Die ons wilden verslaen.

3

Met vreese groot werden sy al bevanghen,
Men sacher strangen dry aen den vlaemschen cant,
Veel bleeffer doot, dander namen haer ganghen,
Met groot verlanghen, om te comen aen 't lant,
Maer Godes hant conden sy niet ontvliên,
Storm en wint, zijn dienaren, gaf
Hy bevel om te varen af
En al dees scharen straf
Te doon, na zijn ghebiên.

4

Twee vanden hoop werden van d' oorlooch schepen
Cloeck aengegrepen en inden gront gheseylt;
Seignor gaf coop, om ghenade sy pepen,
Want inde nepen waren sy onghefeylt;

Hun wert ghedeylt sulcken ghenade slecht,
Ghelijck sy ons volck gheven, siet,
Want die en laten sy leven niet,
Hier om met beven stiet
Hen elck ins doots ghevecht.

5

De seste quam tot Calis met benouwen,
Anckers en touwen was wech met al den bras,
Spinola vernam, dat die een was behouwen,
Hy dochte trouwen die wel te crijghen ras;
Maer siet, sy was sl daer sy blijven most;
So wert hy zijn galleyen quijt,
Prijst God in dees contreyn wijt
Die nu van schreyen zijt
Seer crachtelijck verlost.

Traduction. = 1. Maintenant louez le Seigneur de cœur et d'âme, vous tous qui vous trouvez sur la terre zélandaise. Pourrions-nous tarder plus longtemps à reconnaître la miséricorde de celui qui nous témoigne si visiblement son amour et protége si paternellement son église et nous tous contre les crimes de l'impiété.

2. Les Espagnols envoyèrent ici de puissantes galères pensant nous anéantir; elles se dirigeaient vers la plage zélandaise; elles étaient six en nombre. Mais Dieu montra bientôt son bras et laissa éclater son tonnerre pour dissiper ceux qui voulaient nous frapper.

3. Leurs navires furent saisis sur les côtes de la Flandre; beaucoup d'hommes furent tués, plusieurs prirent la fuite, mais

ils ne purent échapper aux mains de Dieu. La tempête, les vents, ses serviteurs, furent déchaînés pour faire voir sa volonté.

4. Deux des navires furent saisis et coulés bas; le signor espagnol implora pitié, mais on n'écouta rien, le peuple fut impitoyable et ne laissa vivre aucun de ceux qui priaient en tremblant; tous furent tués.

5. La sixième galère vint toute craintive à Calais, privée de cordages et d'ancres. Spinola apprit qu'elle était sauvée, il crut qu'il aurait bientôt pu la reprendre; mais, voyez! elle était là où elle devait rester; ainsi il perdit toutes ses galères. Remerciez Dieu dans toutes ces contrées de ce que vous êtes délivrés de tout danger.

LE DUC DE VENDOME

DEVANT BRUGES

1631

Le duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrée, avait mis le siége devant Bruges, au nom du prince d'Orange. Il fit sommer la ville de se rendre et écrivit dans ce sens à l'évêque du lieu une lettre en date du 2 juin 1631, découverte, il y a quelques années seulement, par mon savant ami M. l'abbé Carton.

Dans cette lettre, le duc prie le prélat de se rendre à son camp dans la bruyère, afin qu'il puisse lui communiquer ses propositions. Les Brugeois répondirent à la lettre du duc par la chanson qui suit :

Cette lettre de Vendosme
Ne nous sert que de fantosmes,
Car le lys, ni l'oranger
N'ont la force de changer

Aux Brugeois leur premier estre
Et quitter leur prince et maistre.

Bruges est une bonne ville,
Un terroir assez fertile,
Perle et fleur des Pays-Bas,
Mais l'orange n'y croist pas.
Il faudroit du sang respandre
Pour avoir tel pied en Flandre.

Tout le monde courut aux remparts, et une chanson de Jacques Labus rappelle cette résistance héroïque :

C'estoit plaisir à veoir les quartiers
De Bruges à tour monter en garde,
Nobles, marchants et manouvriers,
Personne ne manque à la parade;
Les ecclésiastiques mesmement
Firent les rondes accortement.

Après trois jours de tentative vaine, le duc de Vendôme leva le siége et s'éloigna de Bruges :

Après qu'il eust à son plaisir
Bien veu la ville par la fenestre,
Son cœur se commença resjouir
Il pensoit bien desjà y estre :
Il peut bien dire, s'il est besoing,
Qu'il a veu Bruge et ce de loing.

APPENDICE

APPENDICE

A la suite de la page 84 :

CHANT DU ROI RAGNAR LODBROK

780

Ragnar Lodbrok était roi de Danemarck et vivait à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe siècle. L'histoire a conservé les principaux traits de sa vie, mais la saga ou la tradition populaire s'en est emparée et les a développés et embellis. On peut lire cette saga dans les *Lettres sur l'Islande*, par X. Marmier.

Ragnar est vaincu dans un combat contre les Bretons. Elli, leur roi, le fait jeter dans une grande fosse remplie de serpents. Le vieux guerrier danois, sentant leurs dards aigus s'enfoncer dans sa poitrine, entonne son chant de mort. « Les écrivains du Nord, dit M. Marmier, ont beaucoup disserté sur le chant qu'on lui attribue. Presque tous pensent que ce chant a été composé par un scalde islandais; les uns disent deux à trois siècles, les autres cinq siècles après la mort de Ragnar. Mais le savant Rafn a cherché à défendre l'ancienneté et l'authenticité de ce poëme. Le chant de mort de Ragnar renferme vingt-huit strophes. Il est écrit dans la forme du *Drottkvædi*, c'est-à-dire

mélangé de trochées et de dactyles, et en certains endroits allitéré. M Rafn en a publié une fort belle édition avec des notes nombreuses : le texte du poëme islandais, la traduction danoise, latine, française. » — (*Krakas maal eller kvad om kong Ragnar Lodbroks krigsbedrifter og heldetod*. Kjobenhavn, 1826, 9-10.)

M. van Duyse a traduit le chant de Ragnar en vers flamands, *Belgisch Museum*, 1841, V, 14-30. La dixième strophe est consacrée à la Flandre. Ragnar rappelle les combats qu'il a livrés dans nos plaines flamandes :

Hjuggu vér met hjörvi!
Hildr var sijnt i vexti
Athr Freyr konùngr félli
J Flœmingja veldi;
Nàthi blárr at bita
Blóthi smeltr i gyltan
Högua Kufl at hjaldri
Hartr bengrefill forthum;
Mœr grét morginskœru,
Mörg thá or tafn fékst vörgum.

Traduction. = Nous avons frappé avec le glaive! Bien périlleux a été le combat livré dans les champs de la Flandre, jusqu'à ce que survint le roi Freyr. L'acier teint de sang a transpercé l'armure d'or de Hogni. La vierge pleura le combat du matin, car les loups eurent de quoi se nourrir.

Page 158 :

CONON DE BÉTHUNE AUX CROISADES

1202

Le comte Baudouin avait pris la croix et allait se rendre par mer en Terre-Sainte. Les chevaliers de la Flandre le suivirent,

et un d'eux, Conon de Béthune, adressa, avant de partir, à la dame qu'il honorait, cette douce et mélancolique chanson :

Ay amors com dure departie.
Me covient faire aperdre la millor.
Ki onkes fust amee ne servie.
Deus me ramainst ali per sa dousor.
Si voirement com ien pairt adolor
Deus cai ie dit iai m'en pairt ie mie.
Se li cors vait servir nostre signor.
Tous li miens cuers remaint en sa baillie.

Por li m'en voix sospirant en furie
Ke nuls ne doit faillir son creator.
Ke li faurait a cest besoing daie.
Saiche de voir saurait li agrignor.
Et saichent bien li grant et li menor.
Ke lai doit on faire chevelerie.
Con en conquiert paradis et honor.
Et los et pris et lamor de famie.

Lonc tens avons estei prou por oxouse.
Or ipairait ki a certes iert prous.
Kil voist vengier la honte dolorouse.
Dont tous li mons est iries et hontous.
Quant à nos tens est perdus li saint leus.
Ou deus por nos soffri mort engoisse.
Or ne nos doit retenir nulle honors.
Daleir vengier ceste perde hontouse.

Ki or ne veult avoir vie anoiouse.
Sivoist morir lies et baus oioius.
Car celle mors est douce et saverouse
Ou conkis est paradis et honor.
Ne iai des mors nen iaurait .i. soul.
Ains vivront tuit en vie gloriouse.
Et saichies bien ke ne fust amerous.
Moult fust la voie et bone et delitouse.

Tuit li clergies et li home deaige.
Ki de bien sais et damoues vivront.
Partiront tuit en cest palerinaige.
Et les dames ke chaistement vivront.
Et loialteis porte ceaulx ki iront.
Et celles sont per mal consoil solaige.
Elais keilz gens menasces lor seront.
Car tuit li boen iront en cel voiaige.

Deus est asis en son saint heritaige.
Or iperrat com sil le secorront.
Cui il gitait de la prixon umbraige.
Quant il fut mis en la croix ke tuit ont.
Certes tuit cil sont honi ki nivont.
Sil nont pouerte ou mellée ou maillege.
Et cil ki sain et ione et riche sont.
Ne poront pais demoreir sans hontaige.

Lais ie men voix plorant des eulx del front.
Lai ou deus veult amendeir mon coraige.
Et saichies bien cela millor dou mont.
Penserai plux ke ne sais a voiaige.

Page 210 :

M. De La Serna Santander a publié, dans son *Mémoire historique sur la bibliothèque de Bourgogne*, un autre chant sur la mort de Philippe le Bon, intitulé : *Complaintes des neuf pays de Philippe, duc de Bourgogne*. On peut le lire aussi dans le *Recueil des chants historiques* de M. Leroux de Lincy, t. 1, où l'on trouve de même une chanson de George de Chatelain sur Louis XI et Charles le Hardi.

Page 255 :

PRISE DE THÉROUANNE PAR LES ANGLAIS

1513

Dans les premiers jours du mois d'août 1513, l'empereur Maximilien d'Autriche et le roi d'Angleterre, Henri VIII, vinrent avec 50,000 hommes mettre le siége devant Thérouanne. Les assiégés opposèrent la plus vigoureuse résistance en attendant les secours du roi de France. Louis XII en effet s'était déjà avancé jusqu'à Amiens avec son armée; mais Henri VIII se porta au devant de lui et lui livra, le 18 août, la seconde bataille de Guinegatte, qui reçut le nom de *Journée des Éperons*. Les Anglais restèrent maîtres du terrain, le chevalier Bayard fut fait prisonnier, Thérouanne démantelée et brûlée. Ce fut à cette occasion que fut composée la complainte qui suit, publiée récemment par M. Quenson dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie* [1] :

Moi Thérouenne, cité très renommée,
La plus gastée qui soit soubz le climat:
Las de tout mal je suis environnée,
Habandonnée aux Anglois desloiaux.
Il n'est cheval, ne montagne, ne val,
Qui le total portast de ma misère,
Qui mon coeur serre plus fort que riagal:
Rien n'est égal à mon mal sur la terre.

Las vous Franchois ayez de moi pitié!
Et lamentez ma perte douloureuse,
Si angoiseuse que ne l'ay point porté,
Mais supporté, car trop est rigoureuse.

[1] Voir la relation de la prise de Thérouanne, en 1513, dans l'*Histoire d'Artois*, par Dom Devienne, t. II.

France amoureuse, en tout bien vertueuse
Et somptueuse, ayez en vo mémore,
Prendez victoire de ma perte honteuse,
Soiez soigneuse de me ravoir encore.

Loys, franc roy, regardez mes tourments :
Mes fondements ont esté démolis,
Oste mes lictz et tous mes parements,
Chevaux, jumens, tous mes biens sont pris,
Filles et fils et mes trésors ravitz;
Le pris vous est noble et digne,
Ils sont indignes pour mes partistz
Par appétis et me mettre en ruine.

Ils ont pilliet églises et moustiers,
Les faux londiers remplis de tiranie,
Filles ravies, ornements, candeliers,
Rompu céliers et chambre bien garnie,
Fait vilainie à l'église Marie;
Car despouilliet du tout le sanctuaire,
Porte-arière aussi le trésorier,
Toute souillyé on n'en porroit plus faire.

Las Saint-Omer tu en ritz et en danse,
De ma meschance tu t'en repentiras,
Car tu verras bien retourner la chance
Le roi de France te serra en ses latz,
Dont les esbas seront mis au bas;
Tu me combat à mauvaise querelle
Dont j'en appelle, car ce seront faux baras,
Tu en auras enfin mayse cotelle.

Secourez-moi bon seigneur de Helly,
Qui nuit et jour avez si bien veilliet,
A la muraille vous n'avez point failly,
De gros canons vous estiz revilliet.
Monstrer vous fault coment vaillant chevalier,
Pour moi vengier prie humblement à tous,
Frappes mailliés, affolés de tranchiés,
Ces faux godons faudriez de vos coups.

Le Tilly gay voeilliez moy tost vengier.
Et vous Bastard du Tel, du tout à la raison,
Il m'a tenu que n'avoir que mengier
Pour soutenir ma gentil garnison,
Qui plus souffrit que jamais fit Jason
Quand il alla combatre pour Médée,
Lequel concquist par forche le thoyson
De sa machue et au fer de l'espée.

De ceux d'Arras à vous je me complaincts
Mes ennemis ils ont ravitailliet
De pain et vins dont ils estoient tout plains;
Par leur confort ils m'ont fort travailliet,
Je vous requiers que vous les resveilliez
A che printems, car vous êtes le maitre,
A moy grever il ont toujours veilliet,
Par leur moien je suis ainsi qu'à naistre.

Noble Doffin, ayez en souvenanche
La grand souffranche qu'il me convient souffrir;
Ceux qui me font celle griefve souffranche
Et qui me veulent faire che deplaisir;
Je vous veu bien du tout advertir,
Car pour mourir endurer ne porrois,
Se on y pourvoie il me faulra gésir.
Aux champs périr, sans jamais avoir joye.

Où estes vous noble coeur vertueux,
Pont de Remy qui avez hardiesse?
Tenu vous êtes comme l'un des neuf proeulx
A moi ravoir monstrez votre noblesse;
Ne craindez poinct ces Anglois ne leur flesches;
Venez monstrer votre cœur de lion :
Je scay que ma prinse vous blesse,
Je vous connois vray léal champion.

Point n'a tenu à vous, n'a l'assemblée,
Que ne sois demourez en vos mains;
Craindre n'avez n'artillerie, ne espée,
Vaillant vous estes autant que les Romains.

Sonner ouy avez clyquetis maintz
Et grand famine vous fallut endurer,
Venés combattre les Anglois main à main,
Contre vos coups ils ne porront durer.

Monstrer vous fault monsieur du Corrus
Et vous aussi monsieur du Fresnoy,
Prendés vos lanches, aherdés vos escus
Pour vous trouver quelque jour à l'effroy,
Car ces matins abatent tour et beffroy
Et les fossez sont plus platz que punaises,
Montez vous bien et prendez vo harnoy
Pour ces Anglois festoyer à votre aise.

Si j'eusse eu bien bonne venoyson
Dedans mon clos pour moy refaire,
Pour soubtenir ma gentil garnison,
Point je ne fusse en la subjection
Des faulz Anglois ni crémir leur affaire.
Mangier chevaux il m'a falut faire,
En attendant tous les jours mes amis;
Quant est à toi tu n'en avois que faire
Car tu avois la rivière du Lys.

Hellas Tournay! tu as bien lasche coraige;
Pour ton vray Roy eussiez bien peult tenir;
Tu as bientost retourné ton visage
Pour un godon qui s'est nouveau venu.
Roy des Romains qui est Empereur tenu
Si en aura de l'or ung million,
Comme ung belistre te rongera tout nud
Et tessillera comme fit Ilyon.

Il est sa tamps sieur de Bournoville
Que amenez vos veaux de Bollenois,
Afin que qui ne demeure ny en bourg ny en ville
De ces infâmes paillards villains anglois,
Est-il trouvé en droit ny en loix
Que tels drunears doivent régner en Franche?
Gentils volez, soubtenez la balanche,
Si leur frappez vos piques en leur panche.

Je prie à Dieu, à sa benoite mere,
D'avoir regard à mon affliction:
Sans leur confort la chose est trop amere
Si de par eux n'ay consolation.
Le roi Louis a bonne intention
De en brief y mettre bon remède,
Je congnoi bien sa vraye oppinion,
A che besoin il faut que checun mede.

Il y a aussi une chanson sur la prise de Calais laquelle eut lieu peu de temps après celle de Thérouanne; elle a été composée par Anthoine Fauquel, natif de la ville et cité d'Amiens. — Cette chanson se trouve aux archives de la Société des Antiquaires de la Morinie à Saint-Omer.

Page 265 :

Nous connaissons encore un autre chant sur la bataille de Gravelines; il a été publié par M. de Coussemaker dans le premier volume des *Annales du Comité flamand de France*. Nous ne l'avons pas reproduit, parce que l'auteur de l'*Histoire de l'harmonie au moyen âge* doit le faire paraître dans son *Recueil de chants populaires et historiques*, accompagnés de notations musicales.

TABLE DES MATIÈRES

CHANTS HISTORIQUES

CYCLE MÉROVINGIEN 3

CYCLE CARLOVINGIEN

LA FLANDRE SOUS SES COMTES

LA FLANDRE SOUS LES DUCS DE BOURGOGNE

LA FLANDRE SOUS LA MAISON D'ESPAGNE

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D



E

F

G

H

I



J

K

L

M



N

O

P

Q

R

S



T

U

V

W

Y

Z

FIN.

LILLE. — IMPRIMERIE VANACKERE.


QVOD TIBI FIERI
NON VIS ALTERI
NE FECERIS

DU MÊME AUTEUR

DES NIBELUNGEN
SAGAS MÉROVINGIENNES DE LA NÉERLANDE

Une mention très-honorable a été décernée à ce livre par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au concours des antiquités nationales de France de 1853.

DE LA RELIGION
DU
NORD DE LA FRANCE
AVANT LE CHRISTIANISME

HISTOIRE
DE
SAINTE GODELIVE
2me ÉDITION

LES FLAMANDS
DE FRANCE
Études sur leur langue, leur littérature et leurs monuments.

Épuisé.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Gûdrûne
[illegible]

Avec texte, traduction et commentaire,

SUIVI DE LA

LÉGENDE POPULAIRE DU CHEVALIER AU CYGNE

LILLE. — IMPRIMERIE VANACKERE.




DH801.F41.B3
C036913416
U.C. BERKELEY LIBRARIES
C036913416
DATE DUE
Music Library
University of California at Berkeley

